

MARC MENANT
PAR EUDELINÉ

KARL ZÉRO
CONTRE LES PÉDOS

ORWELL
SAINT LAÏC

ET AUSSI: ERDOGAN, JEAN-FRANÇOIS PIÈGE, MACRON 2022,
J-F COLOSIMO, ÉRIC SADIN, THIERRY WOLTON, LES COSAQUES,
ROMAIN LUCAZEAU, PIERRE GUERCI, EDDY DE PRETTO...

L'INCORRECT

Faites-le taire !

**NOUVELLE
FORMULE**

**ÉCOLE
INDUSTRIE
SANTÉ
HYGIÈNE
RECHERCHE
SÉCURITÉ
ÉCONOMIE
LOGEMENT
CULTURE
ÉLITES**



**LA FRANCE, PAYS DU
TIERS-MONDE**

BELUX : 7€ - CH : 9,10 CHF - CAN : 11,50\$CAD

L 13401 - 40 - F : 6,50 € - RD





Vulpilist

Il y a des centaines de façons
d'être élégant.

Trouvez la vôtre sur
vulpilist.com

le site de revente dédié à
l'élégance masculine.



vulpilist.com



ÉDITORIAL

Par **Jacques de Guillebon**

Non

Non, les hommes ne sont pas des violeurs

Non, il n'y a pas de privilège masculin quand : on défend la jeune fille dans la rue contre une bande de racailles importée ; on meurt à la guerre ; on change la plomberie ; on creuse au fond des mines

Non, il n'y a pas de domination patriarcale quand : à la moindre séparation conjugale, on perd la garde des enfants, on vide les lieux, on paie la pension, on est suspect d'avoir raté l'heure du goûter

Non, les femmes ne sont pas des victimes de l'oppression masculine

Ou alors : non, les femmes n'existent pas

Car non, l'homme occidental, c'est-à-dire l'héritier de la civilisation chrétienne dans ses mœurs, ne trouve aucune jouissance à torturer le faible

Non, les hommes, du moins ceux d'ici, ne sont pas des brutes-nées, ni construites comme telles parce qu'ils jouent avec un camion en plastique à quatre ans

Non, les hommes, au moins ceux de nos contrées, ne sont pas des assoiffés de sang parce qu'ils ont reconstitué la bataille d'Austerlitz dans les bois à neuf ans

Non, les hommes ne sont pas des meurtriers, et ce sont eux qui ont inventé toutes les constitutions, promulgué toutes les lois, bâti toutes les cités et imaginé tous les règlements depuis la nuit des temps

Non, les hommes ne sont pas des gros beaufs, car ils sont prêtres, prophètes et rois

Non, les hommes ne sont pas les prisonniers de leurs instincts, les fruits de stimuli crétiens et reptiliens car ils sont les rêveurs des plus hautes mystiques, les songeurs des plus profondes poésies, et les maîtres de tous les arts

Non, les hommes ne sont pas de vils frotteurs, d'infâmes tripoteurs, de sombres psychopathes, de machiavéliques incestueux : ils sont chevaliers, martyrs, moines et héros. ♦

Oui

Oui, les féministes sont des menteuses et des manipulatrices

Oui, les féministes et leurs alliés ont déclaré une guerre sans nom, sans rémission et sans raison à la moitié de l'humanité

Oui, les féministes sont des criminelles contre l'humanité quand elles requalifient la noble virilité en machisme ignoble

Oui, il faut se débarrasser de leur idéologie, de leurs pressions

Oui, il faut effacer les effaceuses

Oui, le féminisme est la matrice du chaos qui nous guette

Oui, les féministes ne représentent qu'une portion congrue et frustrée de l'inouïe gent féminine

Oui, le féminisme, ce substitut grotesque de l'antiracisme, est la préparation d'artillerie avant l'indifférenciation, la transgenrité générale et la fin de toute paix

Oui, le féminisme prépare la guerre comme le nazi l'Anschluss

Oui, sous son règne, chaque être se lèvera contre lui-même et finira dans une éternelle autodestruction

Oui, les féministes sont comptables des pleurs des petits garçons qu'elles ont poussés dans l'escalier noir du malheur de ne plus être soi

Oui, les féministes sont coupables de la culpabilité des hommes

Oui, les féministes sont des requins qui se repaissent du sang des petites filles abimées

Oui, les féministes sont des violeuses : de conscience, d'intimité, des esprits, des âmes

Oui, le féminisme est un révisionnisme, un négationnisme qui plie cinq mille ans d'histoire à ses névroses de pouvoir

Oui, les féministes sont des menteuses quand elles assignent l'homme blanc à la place de bourreau et oublient que nulle part ailleurs la femme n'a vécu ni si libre ni si aimée ni si admirée

Oui, les féministes sont les collaboratrices conscientes et volontaires de la tyrannie qui vient, où les femmes seront plus asservies que jamais

Oui, les féministes sont des manipulatrices et leur oui est un non, que nous ne croirons jamais. ♦

MARC MENANT

L'histoire l'habite

Texte Patrick Eudeline
Photo Benjamin de Diesbach

C'est toujours la première question que je pose. Après tout, « child is father to the man », n'est-ce pas ? Alors, pour Marc Menant : « Vous aviez dix-huit ans en mai 68. Hippie ou gauchiste ? » Pour tout dire, j'avais parié pour hippie. Le Marc Menant qui m'avait séduit sur *CNews*, dont j'aimais bien depuis longtemps la fausse désinvolture, le côté touche-à-tout, libertarien, libertin, végétarien, intéressé par les ovnis et le surnaturel ? Assurément un hippie qui aurait bien tourné. Raté. Même s'il en a l'âge, Marc Menant est passé à côté de la grande révolution des sixties. Il était ailleurs. D'ailleurs il ne boit pas, ne fume pas, refuse les drogues, pratique footing et sport quotidien et écoute Brel et Brassens.

UNE SEULE DES OBSESSIONS DE CE TEMPS L'AVAIT MARQUÉ : L'AVENTURE, LA GRANDE. LES VOYAGES, L'HÉROÏSME. Façon Jack London, Pardaillan, Rackham le Rouge, Wyatt Earp, la Bande à Bonnot, peut-être ? Non. C'est par Mermoz et les têtes brûlées de l'Aéropostale que le petit Marc Menant est fasciné. Comme eux, il rêve de dépassement mais refuse la rigueur militaire, ce qui l'éloigne d'une carrière de pilote. Comme Mermoz, il connaît mille métiers, sinon mille misères, avant d'être rattrapé sur le tard par Serge Nedjar, patron de *CNews*, comme son héros par Didier Daurat.

Bien sûr, ce sont ses portraits historiques qui m'ont attiré : je suis de ceux qui ne ratent pas le « Face à l'Info ». À côté de Zemmour, Menant y brille avec une chronique historique lyrique, brillante. Un vrai show. Menant fait ça à l'ancienne. En conteur. Sans documentaliste pour agrémenter l'affaire d'habillages, d'images, cartes et croquis. Et ça marche. On est suspendu à sa parole. Qu'il croque Beethoven en voyou punk, réhabilite Dagobert ou précise les dessous du « J'accuse » de l'Émile.

SA PASSION POUR L'HISTOIRE EST CONNUE DEPUIS LONGTEMPS. Comme son visage et sa voix. Depuis les seventies, chez les « Visiteurs du mercredi » ou sur *RTL*. Chroniqueur sportif à la base (ce qui décidément mène à tout), on s'aperçoit en discutant qu'il a quasi-tout fait : inventer le principe du commentaire avant même Philippe de Dieuleveult ou Nicolas Hulot, mener des émissions sur l'Histoire, certes, mais aussi sur le surnaturel, le végétalisme – cela avant même que *Télérama* n'apprenne à épeler végan – et plus encore. En fait, il commença en 1969 comme imitateur au Salon de l'Enfance (en Claude Vega ou en Henri Tisot, donc. Savoureux) avant de suivre le Tour de France dès 74 avec Chapatte, pour finalement y participer lui-même clandestinement, afin de le raconter de l'intérieur (assez gonzo d'ailleurs. On n'est plus loin de Hunter S. Thompson). Ah ! Il a présenté les jeux de 20 heures, fait le monsieur météo, sauté en deltaplane et couru les 24 heures du Mans. Il s'est promené nu à la radio, je crois bien, et a écrit de nombreux livres : huit romans, une biographie (celle de Mermoz, évidemment !), quatre essais (deux sur le surnaturel, et deux où il remet en question la toute-puissance de la médecine), enfin un livre historique « le petit roman d'Haïti ». Entre dilettantisme selon les pisse-froid, et esprit encyclopédique façon XVIII^e. Cet homme, visiblement n'arrête pas.

Après un passage à vide, c'est avec *CNews* qu'il renaît. Et avec « Face à l'Info » qu'il explose aux yeux du public. Les autres intervenants sont compétents, Madame Kelly arbitre sans rigidité... Mais ce qui compte et marque, c'est le duo Zemmour/Menant. Dupond et Dupont comme les surnomme madame. Il est le seul à pouvoir tenir tête au sulfureux petit baron, à lui renvoyer la balle. Un bol d'air, d'intelligence et d'indépendance en ces temps de propagande.

ALORS, BIEN SÛR, ET POUR LA PREMIÈRE FOIS DANS UNE LONGUE CARRIÈRE, ON PRÊTE À MARC MENANT LES IDÉES DE SON ENTOURAGE SUPPOSÉ : NE PAS CRACHER AU VISAGE DE ZEMMOUR QUAND ON LE CROISE DANS UN COULOIR EST DÉJÀ, POUR LA PENSÉE DU JOUR, UN ACTE DE HAUTE TRAHISON ; alors débattre avec lui... Aussi Marc, un athée assumé qui dénonce volontiers l'islamisme et ce qu'il fait aux femmes, son compte est bon en cette période de procès d'intention. Même si, régulièrement, Zemmour le reprend amicalement après une de ses chroniques en le traitant de quasi gauchiste, adepte d'un discours libertaire : trop dur envers Napoléon ! Trop tendre envers Victor Hugo ou un quelconque héros de la Révolution française ! Ces joutes complices font le sel de l'émission. Pas de leur faute, après tout, si « Face à l'Info » fait des audiences exceptionnelles. Dieu ! Cet homme est encore plus bavard que moi. Il faut dire que nous sommes, de tout le building

CNews, les deux seuls à ne porter aucun masque, évidemment. Alors, la conversation est vite lancée :

– Donc, on vit en dictature ?

– Je n'arrête pas de le dire à l'antenne. Je ne comprends pas, moi viscéralement accroché à la liberté, moi dont le père a été déporté pour faits de résistance, que l'on perde aussi facilement et radicalement nos droits fondamentaux. Sans culture, sans vie, on est plus que des agitateurs de vent ! Ma grande chance c'est d'être dans une maison, *CNews*, qui me laisse exister, d'avoir deux filles, une femme formidable.

– Et politiquement ?

– Je suis profondément un anarchiste. Je ne supporte pas l'ordre, les contraintes. J'ai

fait des études d'officier de marine marchande mais je foutais le bordel. Et je suis devenu, moi, un facho simplement parce que je travaille avec Zemmour. Les gens dits « de droite » mettent l'ordre avant l'humanisme, c'est là le point de rupture, mais je me sens néanmoins plus proche d'eux que de ces gens de gauche qui sont d'une mièvrerie, d'un catéchisme... Et sont désormais complices d'un décervelage, d'un discours de haine qui les rend complices du pire.

– Et le complot, le grand reset ?

– Emmanuel Macron, grand comploteur, Machiavel planétaire, ce serait lui prêter une intelligence supérieure. Or malgré sa réussite je ne le classe pas dans les génies de l'humanité.

Enfin, Marc Menant, tout mince dans son petit costard slim, s'en est allé à sa séance photo. Benjamin, le photographe, a voulu, un moment, le faire sauter façon Beatles. J'ai souri intérieurement. N'était-ce pas un peu abuser ? Mais non, ce type est un éternel adolescent. Grandir ? Moi jamais ! disaient les grandes chansons de rock. ♦



NICOLAS POPESCU

La Grande Roumanie sur Seine

Texte Jérôme Besnard
Photo Benjamin de Diesbach

Aux beaux jours, les habitués vantent sa vue imprenable sur la Tour Eiffel. L'hiver, les boiseries chaleureuses et intemporelles du restaurant roumain « Doïna » entretiennent chez nous la nostalgie des brasseries de Bucarest (comment oublier une soirée au Caru' cu bere de la strada Stavropoleos?) et des auberges de montagne des Carpates.

DEPUIS QUATRE DÉCENNIES, LA FAMILLE POPESCU RÉGALE VOISINS, DIPLOMATES ET EXILÉS DANS SON ÉTABLISSEMENT DU 149, RUE SAINT-DOMINIQUE AU CŒUR DU VII^e ARRONDISSEMENT DE LA CAPITALE, entre Champ-de-Mars et Gros-Caillou. Elle participe ainsi de la vie d'une communauté présente à Paris depuis la Restauration et la Monarchie de Juillet, époque où les fils de boyards et d'hospodars venaient déjà faire leurs études au Quartier Latin avant de s'en retourner dans leurs lointains domaines de Moldavie ou de Valachie. Leurs descendantes, comme Anne de Noailles (1876-1933) ou Marthe Bibesco (1886-1973), s'illustreront dans les lettres françaises.

Une *doïna*, c'est une de ces complaintes paysannes qui ont façonné l'identité de cette belle nation de 20 millions d'habitants. La regrettée Marie Laforêt s'était risquée avec succès à en chanter une, lors du festival du « Cerf doré » de Brasov, en 1970. L'importance de la *doïna* en Roumanie se comprend mieux lorsque l'on considère le rôle central du village (*satul*), entendu comme pays natal (*tara*), dans l'imaginaire roumain.

EN ATTENDANT DE RETROUVER LES RIVES DU DANUBE ET DE LA MER NOIRE, PRÉCIPITEZ-VOUS CHEZ « DOÏNA » DÈS LA FIN DU CONFINEMENT POUR GOÛTER À LA CUISINE DU FILS CADET DE LA MAISON, Nicolas, passé par l'excellente école des cuisines de « Monsieur » Christian Constant, dont tout homme distingué doit avoir goûté le cassoulet montalbanais. À vous la découverte des *sarmale* (chou farci), des *mititei* (saucisses) et autres *papanasi* (beignets au fromage blanc), revisités dans l'esprit bistronomie. N'hésitez pas non plus, à réclamer en entrée des œufs de brochets ou une *ciorba* de

burta, la traditionnelle soupe rustique de tripes. Toutes ces préparations sont d'ores et déjà disponibles à emporter.

Florin, son frère aîné, inconditionnel de Sacha Guitry, vous conseillera d'excellents flacons des vins du pays, si appréciés des Anglais et encore trop ignorés des Français. Il faut d'urgence découvrir les qualités du cépage autochtone *feteasca negrea*, ou admirer la robe rubis d'un cru de la vallée de la Prahova... Si vous préférez la bière, optez pour une Ursus, brassée dans la ville universitaire de Cluj en Transylvanie. Une fois votre choix arrêté, ce cinéophile lettré vous fera la liste des habitués passés et présents de la maison : le dramaturge Eugène Ionesco, l'actrice Aurora Cornu, le philosophe Emil Cioran, la comédienne Elvire Popesco, le compositeur Vladimir Cosma... La discussion aidant, il vous montrera à la télévision les incroyables images de la visite du général de Gaulle à Bucarest en 1968, alors que la révolte des étudiants grondait à Paris.

ICI, TOUT SE TERMINE EN CHANSONS, APRÈS LES VERRES RÉGLEMENTAIRES DE TSUICA, L'ALCOOL DE PRUNE QUI VOUS ACCOMPAGNERA DE L'APÉRITIF AU DIGESTIF.

« **BUCAREST C'EST L'ASSOMPTION DE L'EUROPE** », PROCLAMAIT L'ÉCRIVAIN DOMINIQUE DE ROUX, devenu tout de suite amoureux, tel Ovide, de cette terre qui avait tout pour être heureuse, mais qui a autant souffert de aléas de l'histoire qu'elle a aimé la France.

Ici, tout se termine en chansons, après les verres réglementaires de *tsuica*, l'alcool de prune qui vous accompagnera de l'apéritif au digestif. Ici, vous n'êtes qu'à quelques pas de l'ambassade et du centre culturel roumain qui siègent depuis 1939 dans l'enceinte du très bel hôtel de Béhague qui possède même un étonnant théâtre privé. Homme de culture, l'ambassadeur de Roumanie à Paris, Luca Nicolescu, qui fut correspondant de RFI à Belgrade bombardé en 1999, apprécie autant que nous la grande exigence culinaire des lieux. Dès la fin des restrictions, nous y retournerons. Avant de fumer un cigare sur les bords de la Seine au long de la promenade Marie-de-Roumanie, inaugurée il y a peu par la fille du roi Michel. Avant d'assister à la Pâque orthodoxe dans la cathédrale de la rue Jean-de-Beauvais (même si nous confessons relever du gréco-catholicisme). Avant, surtout, de s'envoler pour Bucarest respirer l'air du pays. ♦



MAXIMILIEN FRICHE

Catholique du futur

Texte Jacques de Guillebon

Photo Benjamin de Diesbach

Rodolphe D., connu sous le nom de plume de Maximilien Friche, est depuis une quinzaine d'années l'un des acteurs majeurs de ce que l'on pourrait nommer la *spiritosphère* française. Ce toujours jeune homme de 45 ans, père de famille nombreuse est aujourd'hui, en sus de son emploi de chef de cabinet chez EDF, à la tête de la revue d'idées et de littérature en ligne « Mauvaise nouvelle », et de la maison d'édition Nouvelle Marge. Autour de ce poète-mystique évadé d'un temps très ancien se croisent et gravitent aujourd'hui d'innombrables et admirables plumes. Mais comment devient-on Maximilien Friche ?

EXILÉ LOIN DE SA PATRIE NORMANDE, C'EST À TOULOUSE QU'IL GRANDIT, « dans les rues en lacis » duquel il aime se perdre, s'enfermant « entre midi et deux dans l'église de la Dalbade pour mettre [s]es tripes sur l'autel », avant de pousser jusqu'« au cloître des Jacobins (c'était gratuit pour les jeunes), pour écrire dans [s]a tête ». Une adolescence comme il se doit, torturée par le monde et consolée par l'Esprit. Rodolphe-Maximilien n'aimait pas lire, et c'est bien étrange. Jusqu'à ce qu'il tombe à 14 ans sur *Les Hauts de Hurlevent*. Rodolphe-Maximilien n'était pas spécialement pratiquant, et c'est bien étrange. Mais « j'ai toujours eu la foi, j'ai toujours prié, et je me suis toujours pris la tête à cause de Dieu et surtout avec lui ! Mes prières sont aussi des colères ». Jusqu'à ce qu'il rencontre sa femme, par qui il « *entièrement dans la contemplation des mystères de la foi et l'amour de la mécanique théologique* ». Rodolphe-Maximilien n'aime pas bouger, et c'est bien étrange, car il a beaucoup déménagé avant que de faire son trou dans la capitale des Gaules. Rodolphe-Maximilien, adolescent, était de gauche et c'est bien étrange tout court – « *dès l'école primaire, je faisais des grands discours humanistes, je voulais être député* ». Rodolphe-Maximilien a aussi fait des études – bac C, fac d'économétrie, DESS de gestion des ressources humaines – et est-ce étrange, on ne sait pas ?

En 2006, Rodolphe devient enfin Maximilien en publiant son premier roman (d'amour) *La Prière*, et en lançant ce que

l'on appelait alors un blog, *Friche intellectuelle*. Il commence d'y déployer sa pensée originale et brûlée de catholique du futur : « *Comment écrire pour la gloire de Dieu et le salut du monde ? Que faire de cette tare d'être un écrivain ? Comment rendre grâce sachant que j'ai plus le sentiment qu'il s'agit de l'instrument d'une damnation personnelle plutôt que d'une conversion. Il y a un malin plaisir à rester les deux doigts dans la plaie pour écrire. Être à la fois le juif et le camp* ». Rapidement il se trouve avec les jeunes et bouillonnants dantecquiens des années 2000 à collaborer au site « Sur le ring », censément à la pointe de la hype réac du temps : « *Il y avait quelque chose de moderne. J'étais timide, et un ami proche d'Aurélien Lemant, alors rédacteur en chef, m'y a fait entrer. J'étais content d'y imposer des sujets religieux, de toujours mettre des références catholiques, jusqu'à des citations de St Josémaria [fondateur de l'Opus dei]. J'y ai vu le moyen de parler de choses que j'aimais et de jouir d'une bonne audience* ». Même si l'ambiance qui règne dans la rédaction est délétère, menée qu'elle est par le

nuisible David Kersan-Serra, alors agent de Maurice G. Dantec, Maximilien devient le relecteur de celui-ci, notamment pour *Satellite Sisters* qui sera publié aux jeunes éditions Ring.

« COMMENT ÉCRIRE POUR LA GLOIRE DE DIEU ET LE SALUT DU MONDE ? QUE FAIRE DE CETTE TARE D'ÊTRE UN ÉCRIVAIN ? »

LASSÉ, IL S'EN VA ET FONDE DONC « MAUVAISE NOUVELLE », SOUS LE SLOGAN « ENTRE GLOSE OUTRANCIÈRE DE L'ACTUALITÉ ET LABORATOIRE DU VERBE ». S'y mêlent dans un angélique tintamarre articles politiques, recensions littéraires, interviews d'artistes et poèmes. On y trouve les noms prestigieux de Jean de Viguerie, Renaud Camus, Chyenne Caron, Matthieu Baumier, Jean-Louis Costes, Henri Quantin, Baptiste Rappin, ou Jean Sévillia.

En 2016, c'est Nouvelle Marge, maison artisanale où il publie la chère Sarah Vajda, notre excellent collaborateur Marc Obregon, mais aussi Anna Gichkina et Aurélien Lémant. Depuis Lyon, « capitale de la charité », barré de cent cicatrices à l'âme et père de mille livres à venir, Maximilien peut superbement finir et commencer ainsi : « *Je nous vois aussi comme des témoins. Nous ne connaissons pas la victoire de notre vivant, mais peut-être pouvons nous contribuer à transmettre la vérité sur l'être, sur notre civilisation, sur Dieu... Toujours comptables des moyens, jamais des résultats* ». ♦



L'INCORRECT

Faites-le taire!

Directeur de publication
Laurent Meeschaert

Directeur de la rédaction
Jacques de Guillebon

Rédacteur en chef
Arthur de Watrigant

Directeur artistique
Nicolas Pinet

Rédacteur en chef Culture
Romaric Sangars

Rédacteur en chef Monde
Laurent Gayard

Rédacteur en chef L'Époque
Gabriel Robin

Rédacteur en chef Politique
Bruno Larebrière

Rédacteur en chef Portraits & Numérique
Louis Lecomte

Rédacteur en chef Essais
Rémi Lélian

Rédacteurs en chef L'Incotidien
Marc Obregon & Ange Appino
L'Inco Madame
Domitille Faure

Comité éditorial: Thibaud Collin, Chantal Delsol, Frédéric Rouvillois, Benoît Dumoulin, Bérénice Levet, Bertrand Lacarelle, Marc Defay, Gwen Garnier-Duguy, Jérôme Besnard, Romée de Saint-Céran, Joseph Achoury Klejman, Sylvie Perez, Richard de Seze, Stéphanie-Lucie Mathern, Pierre Valentin, Jupiter

Photographes: Benjamin de Diesbach

Graphiste: Jeanne de Guillebon

Stagiaires: Rémi Carlu, Alexis Collin
Cantinière: Laurence Prévaut

Ont collaboré à ce numéro: Édouard Fréval, Sylvain de Mullenheim, Frédéric de Natal, François Gerfault, Marc Eynaud, Étienne Auderville, Maël Pellan, Frédéric Saint Clair, Francky Bastin, Luc Tesson, Rainer Leonhardt, Maryse Venard, Matthieu Falcone, Bernard Quiriny, Jérôme Malbert, Alain Leroy, Alexandre Do Nascimento, Paolo Kowalski, Jeanne Leclerc, Jean-Baptiste Noé

Responsable impression
Henri Charrier

Impression
Estimprim
8, rue Jacquard
25000 Besançon

Secrétariat/Abonnements
France Andrieux - 01 40 34 72 70

ISSN: 2557-1966

Commission paritaire: 1024 D
93 514

Dépôt légal à parution
Mensuel édité par la SAS
L'Incorrect

Courriel: contact@
lincorrect.org

Courrier et abonnements:

L'Incorrect
28, rue saint Lazare - BP
32 149
75425 Paris cedex 09

Téléphone: 01 40 34 72 70

lincorrect.org
facebook.com/lincorrect
twitter: @MagLincorrect

Ce numéro comprend un encart
d'abonnement non folioté.



ALLÔ L'INCO!

COURRIER DES LECTEURS

Vilain garnement, Voltaire? Dans son *Dictionnaire philosophique*, Voltaire parle de Dieu: Dieu horloger, Dieu législateur. Il est vrai qu'il est interloqué, choqué, par l'idée d'un Dieu-aliment; mais il est heurté peut-être plus encore par l'idée bizarre que l'Église catholique a crue définitive: le dogme de la transsubstantiation. Ce dogme utilise le langage ordinaire, avec la logique intrinsèque du langage pour dire qu'une chose est elle-même et *en même temps* une autre chose. Solution de désespoir, pourrait-on dire, rappelons que la Réforme s'y est brisée; c'est la Querelle des sacramentaires (1525), entre Luther et Zwingli. Voltaire bon logicien, oui, et pas seulement vilain garnement! – **ChB**

Monsieur, Sur l'arrière-plan de l'article transsubstantiation, je ne peux évidemment que vous donner raison. On trouverait d'ailleurs des mots assez proches chez Agrippa d'Aubigné. Voltaire, grand adepte du raccourci polémique, me pardonnerait sans doute de ne pas avoir explicité la référence.

Je trouve toutefois que vous forcez un peu mon propos en suggérant que je n'y vois qu'une blague de « vilain garnement ». La fin de ma phrase (« a le mérite de mettre le doigt... ») suggérerait au contraire qu'on aurait tort de réduire l'attaque à une provocation facile sans enjeu. Pour le reste, cela n'empêche pas de noter chez Voltaire une petite tendance à la scatologie polémique, y compris dans des contextes différents: les tartines de merde d'Ezéchiel, resservies plus souvent qu'à leur tour, ne renvoient pas, elles, à la question de la transsubstantiation. Elles heurtent, comme vous le dites, la vision qu'il se fait de Dieu, dont la pierre d'achoppement reste fondamentalement l'Incarnation.

Je ne reproche pas à Voltaire sa scatologie, d'ailleurs, même si, en lecteur de Léon Bloy, je goûte davantage la scatologie quand elle a une portée eschatologique (le fameux « j'entrerai au Paradis avec une couronne d'étrons » de Marchenoir). Je me réjouis en tout cas d'avoir eu au moins un lecteur très attentif. – **Henri Quantin**

À madame Domitille Faure, Je voudrais vous informer que j'ai été étonnée, choquée de votre article dans *L'Incorrect*. Quatre articles d'actualité sont exposés dans « L'Inco Madame ». Dans la brève introduction qui amorce le sujet, vous expliquez que le magazine se féminise. Belle idée, je vous l'accorde. Mais de quelle féminité parlons-nous? Dans les quatre sujets que vous exposez, de quoi vous nous parlez? De la beauté? De maquillage? D'une star people? D'accessoires féminins pour se défendre? Des Japonaises qui se maquillent? Permettez-moi de vous dire que ces sujets ne sont pas uniquement la marque d'une féminité ni une manière de valoriser le statut de la femme dans notre société.

Les femmes ne sont pas seulement constituées d'une enveloppe corporelle dont elles doivent prendre soin et maquiller; les femmes ne s'intéressent pas forcément à des stars people. Je peux vous accorder que l'article sur l'auto-défense est intéressant mais vous oubliez que les femmes doivent se défendre aussi physiquement par la pratique des arts martiaux.

J'espère que le mois prochain vous parlerez, vous esquisserez une partie du féminin qui aime la culture, la création et qui ne s'exprime pas seulement dans la couture et la cuisine, mais aussi dans les arts, la poésie, la littérature, les sciences, le chant et aussi le sport! J'attends avec impatience le mois prochain pour la parution d'un nouvel *Incorrect*. – **HC**

Je tiens à vous signaler que je reçois le courrier (en tout cas, concernant *L'Incorrect*) de Monsieur Ph. S. dans ma boîte mail (déjà l'an passé). En effet, bien que cela ne puisse normalement pas arriver, il se fait que je possède la même adresse mail que lui. Et ce, depuis la fin des années 80, au moins. Je suppose que ce monsieur est un lointain cousin, puisque j'ai de la famille dans la région de Rouen et de Nice. Je ne sais pas comment résoudre ce problème. Je n'ai pas l'intention de changer d'adresse mail et je suppose que monsieur Ph. S. non plus. Il est d'ailleurs sans doute probable que monsieur Ph. S. reçoit régulièrement ou à l'occasion du courrier me concernant. Il est à noter que Gmail a placé d'autorité les trois courriers (17h33, 17h35, 17h44) dans la zone spam de ma boîte mail. – **CIS, de Bruxelles**



**TOUS LES MOIS,
RECEVEZ L'INCORRECT CHEZ VOUS**
ABONNEZ-VOUS SUR lincorrect.org
OU AU **01 40 34 72 70**



SOMMAIRE

EN COUVERTURE

28. LE TIERS-MONDE POUR TERMINUS ?

30. LA FRANCE AU STADE PALLIATIF,
entretien avec Pierre Vermeren

40. ABRUTISSEMENT SCOLAIRE

44. TRIBU CONTRE TRIBU

ENTRÉE

3. NON / OUI

4. MARC MENANT, L'HISTOIRE L'HABITE

6. LES POPESCU, LA GRANDE ROUMANIE SUR SEINE

8. MAXIMILIEN FRICHE, CATHOLIQUE DU FUTUR

L'ÉPOQUE

16. PÉDOPHILIE : ENQUÊTE IMPOSSIBLE,
entretien avec Karl Zéro

22. L'INCONOMISTE

POLITIQUE

26. MACRON 2022, ÊTES-VOUS PLUS FRANÇAIS QUE LUI ?

REPORTAGE

50. LES DERNIÈRES VIGNES DE L'EMPIRE

MONDE

55. ERDOGAN MENT, ERDOGAN EST OTTOMAN
entretien avec J-F Colosimo

58. LES RÉSEAUX DE L'ISLAMISME EN FRANCE

LES ESSAIS

60. LA MORALE AUX MAINS SALES

62. TROU NOIR POUR TERREUR ROUGE – entretien avec Thierry Wolton

CULTURE

67. MAIS LES COSAQUES NE MEURENT JAMAIS

68. LA SCIENCE-FICTION, FORCE VISIONNAIRE ?

72. MÉTAPHYSIQUE DE LA MERDE,
entretien avec Pierre Guerci

78. ORWELL, SAINT LAÏC ET JUSTICIER,
Entretien avec Lucien d'Azay

83. ANTIPOP : EDDY DE PRETTO

L'INCOMADAME

90. COMMENT AIME-T-ON EN 2021 ?

LA FABRIQUE DU FABO

92. MIEL DE FRANCE, L'ABEILLE COOL

96. PARTOUT, LES SAINTS

98. TRAITÉ DE LA VIE ÉLÉGANTE

JEAN-FRANÇOIS PIÈGE

Les petits plats d'un grand

Bourgeoise, populaire, rurale, haute, régionale, nouvelle : la gastronomie française se décline en autant de traditions que de fromages. Ses bases et ses recettes furent très tôt compilées, écrites dans le marbre. Des lois qui, loin d'être rigides, ont toujours été transgressées avec bonheur. Dans *Le Grand Livre de la cuisine française – Recettes bourgeoises et populaires* (Hachette), **Jean-François Piège** entreprend de sauver notre constitution culinaire, poursuivant l'œuvre de Dumas, Escoffier ou Bocuse.

Par Gabriel Robin

Magnifique ouvrage recensant plus de 1 000 recettes de la tradition culinaire française, l'anthologie du chef Piège ne surprendra pas les amateurs et les professionnels, tant les préparations qu'il propose sont souvent bien connues. Rien n'est oublié, surtout pas les marqueurs fondamentaux de la cuisine française et européenne : les rôtissages, les braisages, les soupes, les fonds, et, particularité première de l'hexagone, les sauces. À la manière d'Auguste Escoffier qui modernisa l'art de la restauration sous ses aspects les plus fondamentaux, Jean-François Piège propose des versions contemporaines des grands classiques régionaux et bourgeois que sont le chou farci, la blanquette de veau, le soufflé au fromage, la tête de veau sauce ravigote ou encore le sauté de veau marengo, sans négliger non plus les desserts ménagers et quelques chefs-d'œuvre pâtisseries.

Nous guidant du plus simple, à l'image de la mayonnaise, au plus complexe comme le lièvre à la royale qui nécessite des heures de préparation et une précision d'orfèvre, le chef Piège dévoile des trésors de pédagogie, écrivant ses recettes de manière à être à la portée de tous, y compris des amateurs qui n'auraient pas eu la chance d'être instruits par leurs mères et leurs grands-mères à l'art d'appréter les produits frais. Les sauces sont ainsi abordées comme elles doivent l'être, par familles. Toutes les grandes familles de l'aristocratie du goût français sont convoquées, leur généalogie établie : roux blonds, roux bruns à l'espagnole, béchamels, mayonnaises, hollandaises, de réduction, vierges ou beurres travaillés. Elles forment la grammaire du plaisir de la table, liant entre eux les ingrédients et les mets pour qu'ils s'harmonisent et se transcendent.

Ce guide, compagnon idéal des apprentis et des professionnels aguerris, pense-bête quasi exhaustif, trouvera aussi naturellement sa place chez les Français qui ne sont pas « du métier ». Il sera

tant l'occasion d'une exploration nostalgique et sensuelle d'un pan importantissime de notre patrimoine qu'un rappel à nos devoirs de conservation et de transmission. Il est possible de cuisiner facilement, en utilisant de bons produits. Il est nécessaire de l'apprendre à nos descendants pour que cela ne se perde pas, qu'ils ne soient pas condamnés à être des consommateurs de *junk food*.

Jean-François Piège fait ici œuvre poétique et politique. Il se place en gardien du temple du bon goût, du goût naturel. Le succès du livre prouve d'ailleurs que les Français sont en recherche de « fait maison ». En rupture de stock dans toutes les grandes librairies, en dépit de son prix de 60 euros, ce livre a été un succès instantané qu'il est très difficile de se procurer. Il trônera majestueusement dans votre bibliothèque, bien placé entre ses illustres prédécesseurs. Vous n'aurez plus d'excuse quand vous recevrez à dîner... Quant au régime, remettez-le à plus tard. ♦



LE GRAND LIVRE DE LA
CUISINE FRANÇAISE,
JEAN-FRANÇOIS PIÈGE,
Hachette, 1088 p., 60 €

L'INCO DICO



Parce qu'il y a des mots qui sont comme des poignards et que l'ignorance tue, L'IncoDico vous met à la page.

DANS LA SAUCE

« **Oh, Norman il est trop dans la sauce, c'est un raciste! Il s'est moqué des femmes noires sur Amazon ce fdp!** » Sauce blanche, sauce algérienne, sauce harissa, plus rarement béarnaise. Nous ne sommes pas dans un film de Blier, mais dans une comédie plouc de Fabien Ontoniente ou un mauvais sketch du Jamel Comedy Club, quand nous nous trouvons « dans la sauce » en 2021. Une expression prisée des rappeurs, des influenceurs et des agents de participants à des émissions de télé-réalité qui signifie « se trouver en mauvaise posture » ou au cœur d'une polémique. On vous voit venir : non, dire que quelqu'un se trouve « dans la sauce » n'est pas une invention contemporaine née d'une consommation excessive de fast-food pornographie sur les internets, ni même une expression dérivée du plus vieillot « balancer la sauce ».

On peut y voir une parenté avec le fait de se demander « à quelle sauce » on sera mangé. Pas au beurre blanc, c'est à peu près certain. Au ketchup dont on garnit les hamburgers dégoulinants, c'est plus probable. On l'utilisera d'ailleurs à toutes les sauces cette petite expression populaire un peu plus drôle que d'habitude : « *Je suis dans la sauce, j'ai oublié d'acheter des oignons pour ma sauce au vin du dîner!* ».

Laissons le mot de la fin à Nasli, jeune intellectuelle spécialiste du néo-langage, tout sera plus clair : « *La sauce est surmontable, les gens vont parler de toi non-stop et tu seras sûrement en tendance sur Twitter et tu auras beaucoup de commentaires sous tes posts mais les gens ne vont pas forcément te cancel (te boycotter). La sauce, c'est comparable à un BAD BUZZ!* » Un peu comme votre magazine préféré quand il fait sa couverture sur la remigration ou les LGBT. ♦ Gabriel Robin

Boule temporelle



Un sondage Harris Interactive nous livre une photographie de l'opinion française riche d'enseignements. La gauche s'agite médiatiquement mais ne représente plus personne (24 %). Macron se contente strictement de son socle électoral de 2017 (24 %) et mise sur une présence au second tour pour assurer sa réélection. Comme toujours, la droite recueille la majorité des suffrages mais se divise en chapelles hermétiques avec Bertrand à 16 %, Dupont-Aignan à 7 % et Le Pen à 26 %. Nous revoilà donc au même point qu'il y a cinq ans : nos idées infusent, le réel nous valide, l'opinion suit, mais nous faillons à élaborer une plateforme commune derrière un chef réunificateur. *Errare humanum est, perseverare diabolicum.*

♦ Rémi Carlu



Les Jupitérismes

« Ça prend un peu plus de temps au démarrage. [...] Je ne fonds pas vitesse et précipitation. Cet écart avec d'autres pays est assumé ».

Olivier Véran sur la stratégie vaccinale, 20 heures de France 2, 29 décembre

« Je ne suis pas du tout un spécialiste de ces questions [de logistique vaccinale] mais je sais que c'est une organisation extrêmement compliquée. »

Alain Fischer, Président du conseil d'orientation de la stratégie vaccinale, LCI, 30 décembre

« Je veux dire notre lutte commune pour que nos démocraties sortent plus fortes de ce moment que nous vivons tous aujourd'hui. [En anglais:] Ce qui est arrivé aujourd'hui à Washington n'est pas américain, assurément ».

Emmanuel Macron sur les événements du Capitole, Twitter, nuit du 6 au 7 janvier

« C'est une honte ce qui a été accompli par Olivier Duhamel. [...] Je combats et j'ai combattu en permanence l'inceste, la pédophilie, cette violence sexuelle. [...] Je n'ai rien à voir avec [la gauche caviar parisienne], madame. Je suis un homme d'action ».

Jack Lang à Sonia Mabrouk, Europe 1, 18 janvier

« Il se tut, me fixa de son regard bleu sur lequel glissaient des éclats métalliques, comme un lac accablé de soleil dont il aurait été impossible, sous le scintillement des reflets, de percer la surface. Il laissa un long silence ».

Bruno Le Maire à propos d'Emmanuel Macron, L'Ange et la Bête (Gallimard)

« J'ai voté contre, comme d'ailleurs la majorité du Parlement qui a rejeté votre amendement. Il doit bien y avoir une raison. Parfois, un bon message ne gagne rien à être porté par un messenger qui soutient Poutine et Bachar, puis se pique des droits de l'homme ».

Nathalie Loiseau, député européen LREM, en réponse à Thierry Mariani, Twitter, 21 janvier

Con comme Lalanne



France soir a, paraît-il, été un journal.

Dans son ours se sont succédé Pierre Lazareff, Robert Hersant, Yves de Chaise-martin, Jean Dutourd, Max Gallo, Jean-Paul Sartre, ou encore Joseph Kessel. Désormais, ce nom qui ne manque pourtant pas d'élégance est celui d'un site spécialisé dans la génération de clics, par des papiers complotistes grotesques, dûment transformés en argent via des publicités qui invitent l'internaute à se faire agrandir le haricot grâce à un légume miracle, ressemblant généralement à une sorte d'aubergine.

La dernière trouvaille éditoriale de ce média a été la publication d'un manifeste titré « J'Appelle! », en référence au « J'accuse » (sic pour la majuscule), et dont l'auteur n'est autre que Francis Lalanne. Cet amateur de costumes pirate des Caraïbes achetés à la foir'fouille fut particulièrement engagé avec les Gilets jaunes, ne ménageant pas sa peine pour leur être ce que fut Lamartine à la révolution de Février.

Dans ce texte qui ressemble à une forêt de majuscules sauvages, Francis Lalanne demande solennellement « aux hauts dignitaires » de l'armée française de mobiliser leurs moyens pour destituer Emmanuel Macron et son gouvernement, et les traduire pour « haute-trahison » devant une « Haute cour ». Pour assurer la transition entre ce coup d'État et la présidentielle de 2022, Francis Lalanne a prévu de confier la régence à Gérard Larcher. L'actuel président du Sénat étant l'incarnation exacte des caricatures de Louis-Philippe premier ce qui n'augure pas d'un avenir politique très long, il semblerait que Francis Lalanne fasse l'erreur classique consistant à déposer un roi pour récolter un empereur quelque temps plus tard. Enfin, ce serait le cas si « J'Appelle! » avait une chance d'aboutir, ce qui n'est raisonnablement pas le cas dans notre espace-temps. ♦ **Louis Lecomte**

BRÈVES DE STAGIAIRE®

Par **Pierre Valentin**



FACE À L'ÉCRITURE INCLUSIVE, LES AVEUGLES BRAILLENT

En 2017, la Fédération des Aveugles de France avait décidé de remettre les points sur les i (et de les enlever à la fin des mots) en critiquant l'usage de l'écriture inclusive, jugée « illisible », notamment pour ceux qui utilisent des logiciels qui lisent leurs écrans. La FAF n'avait cependant pas vu venir la contre-attaque du fameux « réseau d'études handiféministe », qui préfère « condamner le sexisme qui préside à la programmation des logiciels, plutôt que l'antisexisme qui motive l'usage de l'écriture inclusive ». Une contestation qui risque donc d'aller droit dans le mur. ♦

PLAYMODÉBILE

Playmobil, en avant les histoires? Pas si sûr. Un Grand Sachant a en effet décrété que sa collection « indiens » serait désormais nommée collection « autochtones » pour ne pas heurter les sensibilités. Le chasseur chassant un bison a été modifié, car la représentation était de toute évidence « spéciste », et, par ricochet, raciste pour l'autochtone en question (finalement on s'y fait vite), ces derniers ne mangeant historiquement que des graines de soja. Pas d'affrontements mythiques avec les cow-boys non plus, car selon un vendeur: « La marque ne veut pas mettre en scène des affrontements à caractère ethnique ». Pour ces flèches du marketing, les Indiens sont des cobayes. ♦



Les zéros sociaux

Gabriel Attal



Nous avons un ministre des zéros sociaux!

Il était temps, Gabriel Attal l'a fait. Le dimanche soir, le porte-parole du gouvernement est chargé de répandre la bonne parole macronienne aux djeuns sur Instagram. Il est entouré des meilleurs, d'une cour de youtubers, twitchers et autres influenceurs. Le nec plus ultra, le sommet de la pile: EnjoyPhoenix, Paola Locatelli, Tibo InShape, la sexy Emma Cup Cake, Just Riadh et tant d'autres. Vous pardonneriez l'orthographe approximative de leurs pseudonymes numériques, nous découvrons les noms de toutes ces lumières nationales. Emmanuel Macron avait, lui, une idée derrière la tête en chassant Sibeth NDiaze pour mettre le propre, lisse et robotique Attal. Il voulait « parler aux jeunes », part de marché électorale mi-réfractaire mi-moutonnaire qui s'informe sur les réseaux sociaux. Quoi de mieux que d'utiliser des leaders d'opinion pour se rapprocher d'eux?

Depuis le 25 octobre donc Gabriel Attal mène ces « rendez-vous hebdomadaires » de débat.

Seule Léna Situations a refusé l'invitation, se jugeant ni « assez préparée, ni légitime » pour l'exercice. Un aveu d'humilité suffisamment rare pour être signalé. Les autres influenceurs sont depuis lors des interlocuteurs réguliers et privilégiés du porte-parole du gouvernement, jouant les intermédiaires auprès des adolescents. Gabriel Attal a su fidéliser cette petite audience numérique, profitant aussi de ses passages récurrents chez Cyril Hanouna. Il parle simplement, utilise des memes humoristiques, répond par écrit à toutes les « stories » Instagram. Toutes, même les moqueries ou les questions absurdes. Il se donne entièrement à ses abonnés, gardant sa contenance de politicien médiatique dans le contexte des piteries 2.0. Une suractivité qui lui assure une audience et le conforte à son poste. Habile, le bougre. ♦ **Gabriel Robin**

ENVERS ET CONTRE-COOL

Par **Pierre Robin**



UNE ENFANCE MODERNISTE

Un jour, j'ai lu une interview d'un groupe de musique jeune que j'aimais bien, Kraftwerk, parangon pop de futurisme. Ils expliquaient, en gros, qu'ils n'étaient inspirés, eux qui chantaient la radioactivité de Pierre et Marie Curie, la TSF de grand-papa et le Trans-Europ-Express du Marché commun, que par la vieille modernité des années 30 à 60. Parce que « *la modernité était plus moderne avant* », disaient-ils à peu près.

DE GAULLE & SPIROU

Eh bien, j'ai le même sentiment pour avoir grandi au temps de de Gaulle et de Spiro. Si ce numéro de *L'Incorrect* s'intéresse au grand déclassé culturel et économique français du troisième millénaire, je peux invoquer, par contraste, l'atmosphère techno-optimiste de mon enfance française. Avec plein de souvenirs et de références flamboyantes et si modernes. D'abord, en janvier 1962, l'arrivée télévisée du paquebot France dans le port de New-York, commentée lyriquement comme il se doit par Léon Zitronne, incontournable journaliste de cour de l'ORTF. C'était, 20 ans après le naufrage sans gloire, dans le même port yankee, de son grand frère Normandie, comme un exorcisme tricolore. Et puis dans les airs, dans les derniers temps du règne du Général, en mars 69, tous les vrais Français levèrent les yeux pour regarder le vol inaugural du Concorde, dont les prototypes avaient émergé des hangars de Toulouse en décembre 1967. Mais l'espace aérien sacré était défendu, dans le même temps, par les élégants chasseurs Mirage III C, E et R et le bombardier Mirage IV, tous construits par Marcel Dassault à l'aube des soixante glorieuses. Et ces

appareils à robe d'acier brillant furent les héros de la populaire série télévisée *Les Chevaliers du ciel* diffusée de l'automne 67 au printemps 70, et déjà presque anachroniquement patriotique en ces débuts de déconstruction 68tarde.

TRÈS GRAND TOURISME

Il y avait également de quoi être fier d'être français dans les rues et sur les routes. J'avais un oncle assez bien placé chez Citroën qui conduisait les créations de la firme aux chevrons en quasi-avant-première. Ah, la DS21 Pallas or métallisé, merveilleux requin urbain (présenté au Salon de 1969) ! Je ne savais pas ce qu'était l'« injection électronique » tant vantée mais c'était un gage rassurant de super-modernité. Très moderne aussi, mais plus « sympa », plus raccord avec l'atmosphère hippie chic de l'an 68, fut la Méhari. J'ai été, juste après mai 68,



L'aérotrain de monsieur Bertin

grâce à l'oncle pré-cité, un des premiers enfants à me balader dans cette jeep pour civils bohèmes, cette 2 CV pour branchés cools. Hélas, je n'ai jamais pu monter dans l'autre grande réussite – esthétique et technologique, sinon commerciale – de Citroën : le coupé SM apparu en 1970, sportive très grand

tourisme à motorisation Maserati et avec cette verrière frontale à six phares qui lui donnait vraiment une belle gueule futuriste. La gendarmerie en enrôla quelques unes en leur donnant une robe bleu de France. J'ai aussi des souvenirs, dans le genre sportif ultra-moderne et frimeur, de la Matra 530, petit coupé pour play-boys en version Dutronc (la voiture était d'ailleurs parrainée par « Salut les copains »), qui tirait son nom d'un missile air-air produit par la société éponyme. Elle en jetait en version jaune poussin. Dans l'excellent thriller pop *Le Pacha* de Georges Lautner (1968), le massif et tradi commissaire Josse/Jean Gabin a bien du mal à s'insérer dans une 530 conduite par un jeune subordonné « à la page ».

Quoi d'autre ? La Défense, en tout cas le palais du CNIT en forme de grande vague de béton, première implantation moderne sur le site, célébrée à l'envi par la télévision et la philatélie – les deux portes d'accès au monde d'un enfant v^e République. Le centre de télécommunication par satellite de Pleumeur-Bodou avec son radôme comme une gigantesque balle de tennis (ou le ballon menaçant de la série *Le Prisonnier*), inauguré par de Gaulle fin 62 et qui mit la France à l'heure de la mondovision. Ha, nous allions oublier l'aérotrain Bertin, sa robe blanche rehaussée de rouge, son cousin d'air et son turbo-réacteur, qui ne roula – jusqu'à 422 km/h pour le prototype 2 en janvier 69 – que sur son monorail de béton expérimental perdu dans un coin de la Beauce, et qui donc ne relia jamais comme prévu la ville nouvelle de Cergy à La Défense – les deux grands pôles urbanistiques modernistes de ces années-là. On peut dire que cette locomotive de type nouveau, le CNIT et le radôme faisaient entrer la France dans le monde merveilleux de Spiro et Fantasio : amusant que tout ça ait été voulu ou poursuivi par un chef d'État assez conservateur de style et de formation...

Oui, Kraftwerk avait raison, la modernité avait quelque chose de plus il y a un demi-siècle, en tout cas de plus pimpant. L'enfant que j'étais, et qui vivait dans une France encore provinciale et grise, s'en était vaguement aperçu. Aujourd'hui le polype de verre asymétrique de la Fondation Vuitton et les Autolib électriques perpétuent un certain modernisme, mais assez moche. Et puis la France de l'an 2021, ça n'est vraiment plus, rayon optimisme futuriste, comme une bd de Spiro... ♦

KARL ZÉRO

Pédophilie : enquête impossible

Karl Zéro a gardé de ses années punk le goût de la provocation. Mais l'homme a mûri. Il ne provoque pas gratuitement. Il cherche à éveiller les consciences assoupies. Fidèle à la tradition du journalisme d'investigation, ses enquêtes l'ont conduit à se lancer dans une véritable croisade contre la pédocriminalité et ses complices. Alors que **les affaires Epstein et Duhamel** montrent que les puissants ne sont pas épargnés par ce fléau, il revient avec nous sur les traces de ces crimes. Libérons la parole ? Chiche.

Propos recueillis par Gabriel Robin
Illustrations de Jeanne de Guillebon

Vous avez enquêté sur la question de la pédocriminalité. Ce sujet, longtemps occulté, est aujourd'hui sous le feu des projecteurs à la faveur de l'affaire Duhamel ou du récent scandale du plasticien Claude Lévêque. L'an passé, *Le Consentement* de Vanessa Springora défrayait aussi la chronique. Êtes-vous surpris par ces révélations ?

Je ne peux pas vous dire que j'ai été surpris. Je me bats contre cette situation de non-dit depuis 20 ans. Enfin, la vérité « qui a pris l'escalier » arrive ! Il se trouve, le hasard faisant bien les choses, que j'ai publié avec Serge Garde et Homayra Sellier « 1 sur 5 », *Manifeste contre la pédocriminalité en France* (Télémaque) en décembre. Nous sommes à l'origine d'une pétition demandant aux politiques de reprendre dans une loi les 25 mesures de bon sens que nous proposons pour éradiquer ce véritable fléau.

Le livre de Camille Kouchner tombe à pic parce qu'il permet de mesurer les ravages de ce « secret de Polichinelle ». Il agit comme un révélateur, du fait bien sûr de la notoriété des différents personnages cités. On a été surpris qu'un personnage comme Olivier Duhamel, aussi connu et puissant, soit mis en cause comme un citoyen lambda, mais la pédophilie et l'inceste touchent tous les milieux, sans exception. En l'espèce, il s'avère que le coupable appartient au haut du panier de la société, le top du top. Au-dessus de lui en France, il n'y avait que les nuages... et Dieu ! Et ça, c'est nouveau ! Jusqu'à aujourd'hui, on n'en parlait pas. Dès qu'un coupable était issu de la « bonne société », il passait au travers des mailles du filet, les médias étaient aux abonnés absents et les juges d'une clémence angélique !

Rétrospectivement, cela me fait froid dans le dos. Je vais citer un exemple très simple et actuel : Olivier Duhamel a longtemps entretenu une grande proximité avec le Conseil constitutionnel, dont il rêvait d'être membre, et qui lui demandait son avis à tout bout de champ. Or, le 21 janvier sera votée au Sénat une loi censée fixer à 13 ans l'âge du consentement de relations sexuelles avec un adulte. Nous, nous sommes pour que cet âge soit fixé à 15 ans. Notre slogan est d'ailleurs très clair : « Avant 15



ans : c'est non ! » Parce qu'il est plus logique de le faire correspondre à l'âge de la majorité sexuelle. Si vous prenez les dernières grandes affaires pédocriminelles médiatiques, vous vous apercevez que les victimes avaient toutes moins de 15 ans : Victor Kouchner, Sarah Abitbol, Vanessa Springora ou Isabelle Demongeot. Eh bien, savez-vous pourquoi les élus vont s'accorder sur l'âge de 13 ans et non de 15 ans ? Je le tiens de l'aveu même d'un parlementaire : parce qu'ils ont peur du Conseil constitutionnel ! Peur que leur loi soit retoquée ! Et c'est des types comme Duhamel qui jugent ? On marche sur la tête ! En fixant la barre à 13 ans, on prive de nombreuses victimes mineures de la protection qu'on leur doit. Je me dis qu'un Conseil constitutionnel aujourd'hui débarrassé de l'envahissante présence d'Olivier Duhamel et de ses « précieux conseils » sera peut-être plus courageux. C'est le moment de passer à l'action !

Diriez-vous que l'affaire Duhamel révèle les errements d'une partie de l'intelligentsia post-soixante-huitarde ? Non qu'il n'y ait pas d'incestes ou de pédophilie dans d'autres milieux, loin de là, mais que c'est le seul milieu qui a donné à ces pratiques une justification intellectuelle. Il ne faut pas trop politiser ces affaires. La lutte contre la pédocriminalité doit devenir l'affaire de tous les partis puisque c'est celle de tous les Français. L'histoire de Duhamel, l'affaire du fils de Philippe de Villiers, l'affaire du Coral ou celle du Pasteur Doucet montrent que toutes les franges politiques sont ou ont été touchées par des scandales pédosexuels.

La pédocriminalité n'est pas l'apanage des soixante-huitards, ce serait très réducteur de le dire. En revanche, on peut dire que des pédocriminels ont su « sataniquement » profiter du climat libertaire des années 60 et 70 pour faire passer leurs comportements criminels en revendications révolutionnaires. Des petits malins doublés de gros pédos se sont incrustés dans les premières luttes pour la libération sexuelle. Je pense notamment à l'ambiance délétère qui régnait à *Libé* à la fin des années 70, à Guy Hocquenghem par exemple. Mais vous savez, il y avait des brebis galeuses à l'extrême gauche comme à l'extrême droite, chez les guévaristes deleuziens, comme chez ceux qui portaient un amour immodéré à la collection *Signes de Piste* et ses dessins explicites de jeunes scouts. Tous ces gens, c'est tout le paradoxe, se nourrissaient à la même source pour accomplir leurs forfaits et s'absoudre de tout jugement moral.

Ce qui m'interroge, c'est que tous ces actes aient été couverts durant si longtemps. J'avoue que ça m'interpelle. Pourquoi ? J'ai commencé à découvrir l'envers du décor de la pédocriminalité au travers des faits divers sur lesquels j'ai réalisé pas moins de 130 documentaires. À chaque fois, la justice, la police, les médias nous parlaient de « prédateurs isolés » : Émile Louis, Marc Dutroux, Patrice Alègre, Michel Fourniret, etc. Autant de croquemitaines, solitaires et terrifiants. À chaque fois que j'ai évoqué la possibilité que ces monstres aient pu, en plus de leurs activités de serial-killer, alimenter des réseaux pédocriminels, fournir de la « chair fraîche » à des amateurs plus « haut-placés » qu'eux pour arrondir leurs fins de mois, on m'a rétorqué que c'était « un fantasme » de journaliste, que c'était absolument impossible, et que je devrais laisser tomber, parce que sinon j'aurais de gros ennuis... J'en ai eu d'ailleurs, ils ne mentaient pas ! N'ai-je pas été viré de Canal+ pour avoir évoqué la présence de gamines de 12 ou 13 ans dans les parties fines du Tout-Toulouse « qui chante et qui pétille » ?

Reconnaissez-vous tout de même une erreur d'appréciation pour ce qui concerne Dominique Baudis ? De la mienne, pas la moindre. De sa part, oui, c'est certain : il a fait une erreur d'appréciation. En se précipitant au journal de *TF1* pour aller « tordre

« Des pédocriminels ont su “sataniquement” profiter du climat libertaire des années 60 et 70 pour faire passer leurs comportements criminels en revendications révolutionnaires. »

Karl Zéro

le cou à une rumeur calomnieuse » dont personne n'avait entendu parler, évoquant des actes de tortures et des enfants, tout en transpirant, il a ouvert une épouvantable boîte de Pandore. Chacun a le droit de mener sa vie sexuelle comme il l'entend – dans les limites fixées par la loi bien sûr – et si ce monsieur avait des goûts libertins, c'était son droit le plus absolu. Mais il aurait dû, avant de prendre l'opinion publique à témoin, s'assurer que tous les « acteurs » de cette pénible affaire seraient sur la même ligne, celle de sa parfaite innocence. Ce ne fut pas le cas de Patrice Alègre qui témoigna contre lui devant le juge Lemoine, avant de se rétracter sur le conseil de Maître Collard... En réalité, Baudis était annexe, dans cette histoire. Les gosses, c'était pas son truc. Son nom a été balancé par des politiques, des notables du coin, ses « mauvais amis » qui pariaient que la puissance de son nom et de sa fonction de Président du CSA ferait implorer l'affaire, et protégerait les vrais coupables : eux. Et c'est exactement ce qui s'est passé.

Et l'affaire de l'adjudant Chanal ?

Oui, l'affaire des disparus de Mourmelon peut entrer dans ce cadre. Il n'est pas dit que l'adjudant Chanal ne faisait pas profiter de certains des appelés qu'il kidnappait, violait et tuait, à d'autres que lui. L'hypothèse a été très sérieusement évoquée. Mais comme toujours, abandonnée.

En parlant de réseaux, une affaire majeure des dernières années est l'affaire Epstein. Il y a un volet français qui a étrangement été occulté dans les médias. Comment expliquer ce silence pesant autour de la personne de Jean-Luc Brunel, pourtant

accusé par plusieurs femmes d'avoir été un fournisseur de chair fraîche à Jeffrey Epstein doublé d'un violeur ?

Dès le départ, le volet français de l'affaire Epstein a été tué en France. Tout simplement. Il a été mis sous le boisseau par les médias. Pas un mot dans la presse ou à la télévision pendant des mois. Le parquet marchait sur des œufs, il avait la trouille ! Je suis allé gueuler chez Pascal Praud à ce sujet : « Comment ce mec qui a fourni 3 fillettes françaises de 12 ans à Epstein pour son anniversaire est-il encore en liberté ? » Ce qui est cocasse, c'est que trois jours plus tard Jean-Luc Brunel était arrêté à Roissy dans des circonstances rocambolesques, dignes d'un thriller. Comme quoi, gueuler, ça sert ! Il partait en vacances au Sénégal, tranquillement, comme si de rien n'était. À ce moment-là, il n'avait effectivement toujours pas été entendu par la justice, il n'y avait pas de mandat d'amener. Ils ont dû se dire que ça devenait trop énorme, que cette liberté commençait vraiment à faire désordre, et ils l'ont donc arrêté et déféré dans la plus pure précipitation.

Il y a contre lui onze plaintes, toutes prescrites : circulez, il n'y a rien à voir ! J'ai essayé d'avoir une interview de Brunel par l'intermédiaire de son avocat, il m'a répondu qu'il ne parlerait que s'il était entendu par la justice. Qu'à cela ne tienne, j'ai alors contacté des personnes dont le métier est de tout savoir, absolument tout. Vous devinez peut-être à qui je fais allusion. Que m'ont-ils dit ? Qu'ils ne pouvaient pas répondre car l'affaire impliquait des sphères bien trop élevées, y compris pour eux. Ils ne voulaient pas lâcher d'infos : enquête réservée. Secret-défense. Epstein, c'est trop gros. On touche au Saint des Saints ! Des personnalités du tonneau du prince Andrew, pensez ! Les élites du monde entier sont affreusement gênées par cette affaire. Non qu'elles soient composées de reptiles pédo-satanistes – je ne suis pas complotiste – mais beaucoup peuvent avoir quelque chose à se reprocher, qui même peut n'avoir rien à voir avec la pédocriminalité... En fait, c'est une histoire toute bête, exactement comme celles qui impliquent des plus petits poissons. C'est un réseau. Vous avez des gens qui viennent, qui veulent « s'éclater » et qui « consomment »... D'un coup ils ne sont plus trop regardants sur l'âge des participants, ou sur ce qui peut contraindre des gens aussi

jeunes à participer. Ils sont parfois saouls ou sous l'emprise de stupéfiants, on les filme, et comme ça le jour où on a besoin, on les fait chanter. C'est ma théorie du « Allô, cher ami ? Vous allez rire, j'ai là un dossier... »

Tout ça rappelle un peu les « ballets bleus » et les « balles roses ». L'affaire des « ballets bleus » de feu Le Troquer dans les années 50 est un mètre-étalon du genre contemporain. Mais ç'a toujours existé, malheureusement, depuis la nuit des temps. Et au risque de choquer vos lecteurs, tant cette réflexion pourra apparaître « gauchiste », c'est aussi lié au poids du patriarcat et à la culture du viol.

Que dire de l'Éducation nationale ? De l'affaire de « l'école en bateau » ? Des scandales dans l'Église ?

Cette école, elle n'est plus en bateau, mais il y a toujours l'Éducation nationale ! J'ai demandé à une avocate spécialisée dans les affaires de ce genre s'il serait possible d'intenter une « class action ». Elle m'a dit que le droit français l'empêchait. En revanche, elle m'a fait un aveu très instructif : « Si simplement je révélais le nombre d'affaires que j'ai à traiter aujourd'hui rien que pour les écoles de la ville de Paris, les gens en tomberaient de leur chaise ». Le système pédocriminel continue de fonctionner à plein tube ! Le confinement a été terrible pour les enfants, c'est inimaginable. J'ai entendu Marlène Schiappa parler des femmes battues. Elle a raison, mais les premières victimes ce sont les gamins ! Soit la société continue à faire comme si de rien n'était, soit on se rend compte que c'est un vrai problème de société et on agit pour que les pédophiles aient la trouille ! Pour l'instant, ils dorment sur leurs deux oreilles. Ils savent que quand les affaires ne sont pas prescrites, ils vont faire



généralement quelques mois de prison – et encore souvent c’est du sursis ! – avant de ressortir avec une injonction de soins. Et derrière, ils récidivent.

J’ai parlé à plusieurs médecins qui m’ont indiqué qu’ils avaient la trouille de faire le moindre signalement. Un ami m’a dit : « *Je tourne sept fois ma langue dans ma bouche car je sais que si je signale, j’aurai direct des problèmes avec le Conseil de l’ordre* ». C’est inadmissible ! Des affaires, il y en a partout. Regardez le cas du chirurgien Joël Le Scouarnec : des centaines de victimes sur plusieurs décennies. Qu’on ne me dise pas qu’il n’a pas bénéficié de protections, que personne n’a jamais rien vu. Il y a eu des signalements, et le Conseil a étouffé le truc. Quand il s’agit de « puissants », une couverture de survie est immédiatement déployée. On ignore, on met en doute, on bafoue systématiquement la parole des enfants. C’est l’héritage d’Outreau. Une mise en scène. Vous aviez uniquement des enfants victimes, et pas d’agresseurs ! On veut nous faire croire que les seuls bourreaux des douze gamins étaient madame Badaoui et monsieur Delay ? Pourtant, quand vous parlez aux ex-victimes d’Outreau aujourd’hui, ils désignent encore des coupables parmi les acquittés. Dire que Dupond-Moretti a littéralement tétanisé ces gosses au procès... Qu’importe ! Aujourd’hui, il est ministre de la Justice.

Prenez l’Église catholique : elle au moins a fait l’effort de s’attaquer au problème, ces dernières années. Il y avait des réseaux constitués au sein de l’Église, et sous Jean Paul II, la loi du silence était de mise. Mais depuis, ils ont réussi à nettoyer les écuries d’Augias. Pour ça, je leur dis bravo. Ce n’est pas le cas de tous les « cultes ». Je pense à certaines loges de la franc-maçonnerie, par exemple. Je n’ai absolument rien contre leur philosophie, j’ai même des amis qui en font partie, mais le souci c’est qu’ils se protègent dès qu’une « affaire » touche un frère. C’est automatique. Pavlovien. Et ce, quelle que soit l’affaire en question... Dans les affaires pédocriminelles, leur instinct de survie, de résistance, va aboutir à ce qu’ils couvrent même une brebis dont ils savent pertinemment qu’elle est galeuse, et mettent à son service tout le réseau. La brebis sera alors entendue par un gendarme frère, puis jugée par un juge



frère, etc. Ce n’est pas honorable, ce n’est pas digne. À l’instar des cathos, ils doivent faire leur *aggiornamento*. Il est plus que temps qu’ils fassent le ménage. On ne leur demande pas d’en faire état publiquement, juste de se rendre compte que ça n’est plus tenable.

Vous croyez que la France est plus touchée que d’autres pays occidentaux ? Une des victimes de Brunel appelle la France « Pédoland ». Il est connu de longue date que les pédophiles sont plutôt très bien couverts en France. Il n’y a pas encore eu de prise de conscience collective, comme en Grande-Bretagne où les affaires impliquant Jimmy Savile et une flopée de Lords importants ont durablement choqué l’opinion. Auparavant, l’affaire du pensionnat des Hauts-de-la-Garenne avait été prestement enterrée, c’est un peu l’équivalent de notre affaire du Coral. Vous savez, les gens qui ont ces tendances-là se rencontrent et échangent. Ce n’est pas facile de trouver des victimes, des proies. Ça peut être par exemple un père qui abuse de ses enfants, puis les filme et vend les vidéos. On a appris il y a peu qu’un juge prostituait sa fille de 13 ou 14 ans à ses amis. La pédophilie rapporte beaucoup, beaucoup d’argent. C’est un système mafieux. Il serait temps qu’on y consacre une série équivalente à *Narcos* sur Netflix.

La mort de Pierre Bergé a-t-elle libéré la presse française ? Il est probable qu’il participait au système

d’omerta, son ancien chauffeur a publié un livre pas piqué des vers à son sujet. Mais Bergé, ce n’est qu’une petite partie émergée de l’iceberg, honnêtement.

Que penser du phénomène du « grooming », du nom de ces réseaux indo-pakistanaïsi qui violent de jeunes Anglaises. On voit en France l’apparition d’une prostitution de très jeunes filles de cités, parfois mineures de moins de 15 ans, de sites comme Only Fans peu regardants, etc. La fast-food pornographie est-elle liée à tout ça ? Bien sûr. Ça va de

pair avec une sorte d’effacement voulu de l’enfance, de sa pureté, une perte de l’innocence décidée par de mauvaises âmes. Regardez les jeunes filles de 12 ans qui prennent des poses pour leur Instagram ou leur Tik tok comme si elles étaient des playmates... C’est pitoyable. On a sexualisé l’enfance, c’est un crime. J’ai souvenir d’une époque bien différente. On ne découvrait pas la sexualité à sept ans en regardant Pornhub sur le mobile d’un copain. L’école et les parents ont une responsabilité, et ils préfèrent enfouir la tête dans le sable. Sinon, pour en revenir à la question du « grooming », je vous indique que selon l’ONG Missing Children Europe, 10 000 enfants migrants ont disparu rien qu’en 2017 pendant la migration suite à la guerre en Syrie. Où sont-ils passés ? Enlevés, vendus, violés, et tués. Vous les retrouvez maintenant sur les fichiers pédo-pornos que s’échangent des bâtards sur le deep-web. ♦

LA SOURIS EST-ELLE de droite ?

Par **Richard de Seze**

Il y avait une souris au milieu du salon. Il était tard, certes, j'étais silencieux, certes (je lisais), mais cette souris, dressée, immobile, me contemplant, avait je ne sais quoi de narquois dans son attitude et même de revendicatif. Elle avait l'air de considérer que nous partagions cet espace. Je suis partisan du partage raisonné de l'espace: je laisse les scutigères proliférer parce qu'ils sont censés éliminer les punaises et je laisse les lézards se chauffer en paix sur les dalles, même les gros, d'un vert tendre et éclatant. Mais cette souris tranquille et impudente m'évoquait des tablettes de chocolat dévorées et souillées, des pièges inutiles, bref un ensemble désagréable de tracasseries domestiques. Je me levai, elle partit. *Surrexi, reliquit*. Illusoire victoire. Elle se dissimulait dans la souillarde ou avait retrouvé son nid dans l'armoire aux provisions, qu'il allait encore falloir nettoyer. Elle n'était pas la première, elle ne serait pas la dernière. La souris existe partout en France. Une carte de l'Inventaire national du patrimoine naturel en témoigne: la France est uniformément verte comme un lézard (« *présence certaine* »; la mer, entre la Provence et la Corse, est beige: « *absence probable ou certaine* »). Une autre carte montre qu'elle est attestée dans les Pyrénées, à Lourdes, depuis le paléolithique supérieur.

L'Inventaire précise aussi que « l'espèce est aujourd'hui cosmopolite et commensale de l'homme »:

c'est l'adjectif « commensal » qui m'a empêché de porter un jugement définitif sur le rongeur. J'ai bien compris que cosmopolite signifiait en fait « répandue d'un bout à l'autre de la terre »; et commensal me disait que nous mangions à la même table. Il y avait là l'idée d'un pacte établi de longue date. Un animal commensal profite de moi sans me porter préjudice, m'expliquait le dictionnaire. Les tablettes de chocolat finissaient par ne plus rien peser dans la balance. Cette souris unique, surprise au milieu d'un salon qu'elle croyait vide et qu'elle explorait discrètement, ne réclamait aucun empire, n'annonçait aucune spoliation. Elle se promenait dans un chez-elle qui n'est pas exactement mon chez-nous. Son chez-elle en est une réduction, une version amoindrie, aplatie, circonstanciée, localisée. Elle a fait son trou, elle s'y tient et ne prétend pas envahir toute la maison.

En fait, si on la trouve anywhere, partout elle tient à être somewhere. Elle avait sans doute mangé notre chocolat mais aussi dévoré des escargots qui n'avaient donc pas ravagé le potager. Je finissais par la trouver médiévale, cette souris. Furetante mais pas vagabonde. Fidèle et indépendante à la fois. Attachée à ses libertés mais respectant les miennes, pourvu que je sache fixer des limites et sois vigilant. Vaquant à ses occupations sans troubler mes affaires, comme un paysan soucieux de ses blés pendant qu'on découvrait l'Amérique. Me rappelant au passage que nous n'avions pas besoin de tant de chocolat, que cette surabondance méritait bien le partage. Discrète, enracinée, volontaire et paisible, la souris m'est apparue de droite. ♦





NOUS AUTRES, POST-MODERNES
Par **Nicolas Pinet**



[instagram.com/nicolas_pinet](https://www.instagram.com/nicolas_pinet)

L'INCONOMISTE

Faites les comptes !



LE TEMPS DE L'ARGENT EST COMPTÉ

Le lent retour du politique sur le pouvoir économique

La libéralisation financière décidée à partir des années 70 a provoqué une extraordinaire expansion de monnaie, transformant en profondeur l'économie et la réalité du pouvoir. Mais des signes annonçant un retour du politique commencent à apparaître.

Par Édouard Fréval

Illustrations de Jeanne de Guillebon

Septembre 2016, dans un luxueux hôtel parisien. La Bank New York Mellon, un des plus gros établissements financiers américains, tient réunion pour capter de nouveaux clients en France. L'ambiance n'est pas au beau fixe. En effet, un vent nouveau commence à souffler dans la sphère politique occidentale : en juin, les Britanniques se sont prononcés par référendum pour une sortie de l'Union européenne, et aux États-Unis, le Parti républicain a désigné un candidat affiché comme protectionniste pour l'élection présidentielle qui doit avoir lieu en novembre. « La question est de savoir si la libre-circulation des marchandises, des capitaux,

des personnes, va continuer ou pas. Cela pourrait s'arrêter, si ce n'est pas déjà le cas », se désole l'un des gérants au micro.

Aucune mesure concrète n'a encore été prise que la démondialisation apparaît sur toutes les lèvres dans le secteur financier à cette époque. « Elle pourrait créer de l'instabilité sur les marchés financiers », s'inquiétait deux mois plus tard le stratège de la banque suisse Pictet. L'homme associait une possible déglobalisation à « la montée des extrêmes », qu'il « n'espère pas ». « Une déglobalisation ne peut se faire sans changement de politique économique ». Si, au fond, l'homme ne croyait pas à une telle évolution en raison des intérêts croisés gigantesques

qui entrent en jeu, il n'en jugeait pas moins nécessaire d'étudier les ressorts profonds de la montée des populismes pour que l'établissement financier ne se trouve pas pris de court. « Pour moi, ça se résume en trois idées : l'identité, l'appauvrissement économique, le racisme ».

« **CE RÉSULTAT DOIT ÊTRE ANNULÉ** »

Que faire pour préserver le système financier actuel ? Empêcher la déglobalisation, par exemple. « Il faudra trouver et définir une dynamique commune pour éviter que le référendum britannique ne soit pris comme un précédent. Car très rapidement, on doit s'attendre à de multiples demandes de référendum partout en Europe », écrivait l'ancien économiste en chef de Natixis Asset Management quelques jours après le vote sur le Brexit. « D'une façon ou d'une autre, ce résultat doit être annulé », ira jusqu'à twitter le premier directeur général de l'Organisation mondiale du commerce, Peter Sutherland. Ce mondialiste convaincu avait également été Commissaire européen à la concurrence, président non-exécutif de la filiale internationale de la banque Goldman Sachs ou encore... représentant spécial pour les migrations auprès du secrétaire général de l'ONU.

Loin d'être exhaustives, ces réactions montrent l'état d'esprit d'une partie de l'élite économique actuelle. Elles révèlent surtout le poids pris par l'industrie financière depuis qu'ont été lancées des politiques dites de libéralisation entre les années 70 et 90. En un laps de temps assez court, l'argent a été complètement « libéré ». Il y eut d'abord la fin de la convertibilité du dollar en or en 1971, un

système qui limitait jusque-là le rythme de création de la principale devise mondiale. En parallèle, en Occident, le privilège de création monétaire fut transféré au système bancaire privé. Enfin, les règles limitant le crédit furent progressivement supprimées. Les chiffres de la Banque centrale américaine, la Fed (un organisme privé contrôlé par ses banques actionnaires qui émet la devise légale des États-Unis) sont éloquentes. En 1975, son bilan s'établissait environ à 100 milliards de dollars ; il est aujourd'hui de 7 000 milliards ! Cet argent prêté aux établissements financiers est lui-même utilisé comme base pour d'autres opérations de crédit, ce qui fait gonfler avec une rapidité inédite la masse totale de dollars utilisée à travers le monde. Au niveau de la zone euro, l'évolution n'est pas moins impressionnante. À la création de la monnaie unique, en 1999, les opérations directes et indirectes de financement effectuées par la BCE représentaient un encours de 700 milliards. Début 2020, avant la crise du virus, elles avaient grimpé à 4 500 milliards d'euros, puis elles ont bondi de 55 % en un semestre. La masse monétaire M3, qui fournit une vision partielle du nombre d'euros créé par le système bancaire européen, est passée de 4 000 milliards à plus de 14 000 milliards en vingt ans.

« **LA CRÉATION DE POUVOIRS FINANCIERS EXTRAORDINAIRES** »

Où est passé tout cet argent ? Dans le financement des États, pour commencer. Une partie de la nouvelle monnaie a été dirigée vers la dette publique : celle-ci atteint aujourd'hui des niveaux inédits dans les pays développés. En France, elle est passée de 1 300 milliards d'euros en 2008 à 2 300 milliards d'euros en

2018, et elle devrait monter à 2 800 milliards en 2021. Pour garantir cette dette, les États ont renforcé leur pouvoir de contrôle fiscal et ont augmenté les impôts.

financiers extraordinaires qui défient la réalité et le bon sens ». Des pouvoirs gigantesques par leur taille, mais aussi par leur extension territoriale. En effet, dans les années 70, les réformes

L'ancien gouverneur de la Banque centrale d'Angleterre, Mervyn King (2003-2013), affirmait avoir vu durant sa carrière « *la création de pouvoirs financiers extraordinaires qui défient la réalité et le bon sens* ».

D'autre part, cette nouvelle monnaie a été orientée dans le secteur privé, auprès des personnes ou des entités pouvant gager des actifs, au premier rang desquelles les multinationales. En quelques décennies, de gigantesques conglomérats ont été constitués à force de rachats de concurrents, grâce à l'emprunt. Les opérations de fusion et acquisition établissent régulièrement des records annuels depuis les années 90. En 2017, 2018 et 2019, elles avaient atteint à travers le monde un plus haut historique, à près de 3 800 milliards de dollars. En 2020, malgré la crise du covid, ces opérations étaient encore évaluées à 3 000 milliards de dollars.

Cette libération des capacités de financement a provoqué une très forte concentration du capital, et transformé en profondeur l'économie comme la réalité du pouvoir. Dans un livre au titre évocateur paru en 2016 (*The End of alchemy*), l'ancien gouverneur de la Banque centrale d'Angleterre, Mervyn King (2003-2013), affirmait avoir vu durant sa carrière « *la création de pouvoirs*

poussées par les États-Unis et par les bénéficiaires des financements en dollar ont conduit à supprimer progressivement les contrôles de capitaux qui constituaient jusqu'alors la norme dans les pays développés. Petit à petit, les gouvernements occidentaux ont abandonné tout contrôle sur les flux d'argent entrant et sortant de leurs pays. Une réalité nouvelle a vu le jour : celle de fonds spéculatifs géants et de conglomérats commerciaux ayant une visée mondiale et délocalisant rapidement d'énormes masses de capitaux pour maximiser leurs revenus ou s'ouvrir de nouveaux marchés.

TOUT LE MONDE A BESOIN D'ARGENT

« *La dérégulation des années 80 n'a pas été la suppression des règles, mais l'avènement de celles des marchés financiers* », résume le chercheur Philippe Laurier, auteur d'un livre très fouillé, *La Monnaie dans tous ses états*. Et il est difficile de s'en affranchir quand on a besoin d'argent. Les règles du jeu ont changé, et la sphère économique dicte de plus en plus la politique à suivre. Par exemple, en 2018,

CES PROJETS DE L'ESTABLISHMENT POUR AGRANDIR LA PYRAMIDE DE DETTE

La crise du covid l'a prouvé : la planche à billets et la concentration financière ne sont peut-être pas terminées. Profitant d'un vide politique dans l'opposition, Emmanuel Macron et les fédéralistes européens ont obtenu l'an dernier un accord historique pour que la Commission européenne puisse lever de l'argent en émettant ses propres obligations, comme peut le faire n'importe quel État constitué. Cette dette européenne est souhaitée de longue date par l'oligopole financier. Le stratège de Pictet cité plus haut affirmait déjà au début de la précédente décennie : « *La dette fédérale américaine est de 15 000 milliards de dollars. En Europe elle est à 0, ça laisse rêver* ». En outre, la présidente de la BCE, qui fait pression de tout son poids pour achever la construction européenne, s'est verbalement portée garante des futurs besoins de la Commission. Et ceux-ci sont immenses : le plan de transition énergétique promu par Bruxelles, ou le revenu universel proposé par les organisateurs du Forum de Davos, nécessiteraient des quantités considérables de nouvelle monnaie.

Par ailleurs, de nouvelles capacités de financement pourraient provenir d'un autre institut d'émission monétaire.

En effet, une partie de l'élite financière milite pour une utilisation massive de la monnaie du Fonds monétaire international, le DTS. L'entrée du yuan chinois, fin 2015, dans le panier servant à calculer le cours du DTS vis-à-vis des autres devises est un signal fort destiné à crédibiliser la monnaie du FMI et à en élargir le spectre au niveau mondial. Contrairement à une idée reçue, cette dernière n'est adossée à aucun actif ; elle est simplement créée par le FMI et distribuée aux pays-membres quand ils font une demande de prêts. « *Si les gouvernements souhaitent dépenser plus, mais que le pouvoir législatif ne les y autorise pas, le FMI peut fournir des DTS et les gouvernements peuvent les dépenser sans attendre que leur propre pouvoir législatif prenne des mesures. Le FMI agit comme la Banque centrale mondiale et rien ne peut l'arrêter* », souffle l'analyste financier américain Jim Rickards. Si l'utilisation massive du DTS est recherchée par les partisans d'une gouvernance mondiale, et soutenue par des puissances comme la Chine qui y voient un moyen potentiel de se débarrasser du dollar dans leurs transactions extérieures, elle est pour l'instant freinée par les États-Unis, le plus gros membre de l'organisation. ♦ EF

lors d'élections législatives en Italie, la population plébiscitait deux mouvements dits populistes, la Ligue du Nord et le Mouvement 5 Étoiles. Cet événement décidait plusieurs fonds d'investissement à vendre les obligations d'État qu'ils détenaient en portefeuille, provoquant une remontée des taux d'intérêt transalpins. Le Commissaire européen au Budget, l'Allemand Günther Oettinger lança alors à un journaliste : « *Les marchés vont apprendre aux Italiens à bien voter !* » Quelques semaines plus tard, alors que les deux partis vainqueurs essayaient de former un gouvernement, ils voyaient

leur première proposition être bloquée par le président de la République italienne Sergio Mattarella, un phénomène rarissime. Obligé de s'expliquer, ce dernier assura n'avoir pas obtenu de garanties suffisantes pour s'assurer de « *l'appartenance du pays à la zone euro* ». De tels vetos pourraient se multiplier à l'avenir : en effet, selon plusieurs sources, Sergio Mattarella devrait, dans deux ans, être remplacé à son poste par Mario Draghi, l'ancien président de la BCE (2012-2020) et ex-vice-président pour l'Europe de la banque Goldman Sachs (2002-2005).

L'INCONOMISTE

Faites les comptes !



La suite ? Elle pourrait s'apparenter à un renforcement du système en place (voir encadré). Ou pas... Douze ans après la grande crise financière, qui avait vu des montagnes de titres de dette perdre toute valeur, et le système bancaire être virtuellement nationalisé avec l'argent des contribuables, la donne monétaire contemporaine commence à être comprise, et contestée.

avait été mis en place après la crise financière de 2008, le gouvernement conservateur préparait il y a six ans un plan pour redonner à sa seule banque centrale le pouvoir de créer la devise nationale (le projet fut remis après la démission du Premier ministre en 2016). En Suisse, en juin 2018, un référendum d'initiative populaire lancé par l'Association pour la modernisation monétaire

« L'Italie n'est pas un pays libre, c'est un pays occupé financièrement, pas militairement, par les Allemands, par les Français et par les bureaucrates de Bruxelles. »

Matteo Salvini

En 2018, un homme politique aussi important que Matteo Salvini, chef du principal parti d'opposition transalpin et futur ministre de l'Intérieur, avait pu tweeter dans un coup de colère que « *L'Italie n'est pas un pays libre, c'est un pays occupé financièrement, pas militairement, par les Allemands, par les Français et par les bureaucrates de Bruxelles* ». Le Brexit l'a prouvé : les considérations économiques immédiates n'entrent plus seules en compte dans les choix politiques, et ce en dépit des prévisions souvent catastrophistes lancées par les opposants à la déglobalisation.

LE LENT RETOUR DU POLITIQUE

En Islande, où un contrôle des capitaux internationaux

invitait la population à retirer le pouvoir de création monétaire aux quelques conglomérats bancaires du pays pour ne le laisser qu'à la seule banque centrale. Le but ? Rétablir une « *économie de marché sans privilèges* », et indirectement responsabiliser les maîtres de la monnaie. Sans surprise, l'initiative a été assez largement rejetée après un débat tronqué, mais c'est la première fois que cette thématique a atteint le stade d'un référendum national.

Pour trouver les effets les plus impressionnants du retour du politique, il faut se tourner vers les États-Unis. Sous la houlette du Parti républicain, le pouvoir américain n'a pas hésité à dénoncer de grands traités dits de libre-échange et à engager une guerre commerciale avec la Chine

afin de relocaliser une partie de la production dans le pays. Fait moins connu, mais peut-être plus significatif, Donald Trump s'est assuré durant sa présidence de la loyauté de la Fed, en poussant vers la sortie les trois responsables les plus importants de la banque centrale en raison de leurs liens étroits avec le Parti démocrate et les desseins mondialistes (Janet Yellen, Stanley Fisher, William Dudley). S'il n'a pas remis en cause l'expansion monétaire pendant son mandat,

poussant au contraire pour des facilités de crédit, il a néanmoins surpris Wall Street en novembre dernier, en tentant de nommer au conseil des gouverneurs de la Fed une partisane revendiquée de l'étalon-or, Judy Shelton.

En quelques années, dans la sphère conservatrice, une idée nouvelle a fait son chemin. Elle se résume en une phrase : le politique ne peut plus s'affranchir de s'occuper d'une force aussi basique que majeure – l'argent. ♦



LE COÛT DES AUTRES

Par **Sylvain de Mullenheim**

Le progressisme subventionné

Nos gouvernants poursuivent leurs discours d'autosatisfaction concernant leur gestion de l'épidémie. Comparons quelques pays pour mesurer leur réussite. Au 13 janvier, la France pouvait s'enorgueillir de 68 060 décès. Cela revenait à 101 morts pour 100 000 habitants. Vu du gouvernement, ce succès a nécessité de mettre le pays à l'arrêt et de détruire l'économie. Bravo. À la même date, l'Allemagne avait déploré 41 799 décès, soit un taux de 50 morts pour 100 000 habitants. Moitié moins que la France. Bien fait. Ils n'avaient qu'à confiner plus tôt. Quid de la Suède qui ne confine pas ? Le 13 janvier toujours, avec ses 9 433 décès, elle affichait 94 morts pour 100 000 habitants, un taux inférieur de 8 % à celui des Français. Mais ça ne compte pas. Si, ça ne compte pas. Parce que. Et puis ils font beaucoup moins bien que leurs voisins Danois et Finlandais, alors qu'ils ne fassent pas les malins.

UN APPAUVRISSEMENT DES FRANÇAIS

Au 1^{er} janvier, le gouvernement a encore appauvri les ménages les plus modestes. Il a claironné une revalorisation du SMIC de 0,99 %. Grâce à dix centimes brut de plus par heure, il atteint désormais 1 554,58 euros par mois. C'est peu mais la Banque de France dit que l'inflation sera de 0,5 % en 2020 et de 0,6 % en 2021. La Banque de France, c'est celle qui disait à sa création en 2002 que l'euro allait améliorer et protéger l'économie française. On attend les calculs de l'INSEE. Heureusement que Philippe Herlin est là. Cet économiste indépendant a pulvérisé dans son livre *Pouvoir d'achat : le grand mensonge*, paru en 2018 chez Eyrolles, les méthodes de calcul de l'institut. Ils ne prennent pas en compte l'immobilier et ont inventé un « effet qualité » pour justifier que le prix des téléphones portables n'augmente pas. Apple en rit



encore. Pendant ce temps le Secours Catholique, le Centre d'Observation de la Société, le Secours Populaire, l'INSEE, les Restos du Cœur et tous les autres s'époumonent que le nombre des pauvres va dépasser 10 millions en 2020, en augmentation de plus de 10 %. Vous avez aimé les Gilets jaunes ? Tant mieux pour vous car ils vont revenir.

L'ÉTAT NE VA PAS AIDER LES USINES FRANÇAISES, QU'IL TAXE, À MOINS QU'ELLES NE PLANTENT DES ARBRES EN AMAZONIE ET AUTRES FADAISES.

11 000 PERSONNES DE PLUS POUR PROPAGER L'IDÉOLOGIE DE GAUCHE

En décembre, les cent milliards d'euros du plan de relance ont commencé à être injectés chez les gens qui savent comment demander des subventions. Seule la gauche gagnera à tous les coups, grâce aux critères ESG du plan. Il s'agit des enjeux environnementaux, sociaux et de gouvernance. Si vous êtes industriel, et que vous demandez des sous pour créer ou préserver de l'emploi en France, il faudra démontrer que ce que vous faites contribue aux « objectifs de la transition écologique, en particulier de réduction de gaz à effet de serre ». L'État ne va pas aider les

usines françaises, qu'il taxe, à moins qu'elles ne plantent des arbres en Amazonie et autres fadaïses. Cette politique a déjà permis l'émergence d'un marché de consultants, qui aident les patrons à tartiner des pages sur leurs actions en faveur du renouvelable. Du côté du social, en avant l'inclusion. Si vous ne mettez pas en pratique le racisme légal, vous n'aurez pas de sous. Question gouvernance, la moitié de la note concerne l'égalité entre les hommes et les femmes aux postes de direction. Dans ce genre de cas, il faut regarder l'organigramme de celui qui va juger. Il s'agit du Secrétaire Général pour l'Investissement (SGPI). Il compte seize directeurs dont trois femmes. Ah tiens. Tous sont blancs. L'inclusion et l'égalité des sexes, c'est pour le peuple, celui sur qui s'exerce le pouvoir selon la définition de Michel Onfray. Les 100 milliards du plan financent des investissements, des charges, des salaires, un peu tout. Une partie concernera les frais généraux des projets. En général ils ne doivent pas dépasser 7 % du total. Sur 100 milliards, c'est coquet. C'est là-dedans que vous mettez les lignes qui vous permettront de respecter les critères ESG, car il vous faudra bien dépenser un peu dans ce domaine. C'est qu'il en faut des gens pour remplir des rapports absurdes. Mettons que l'ESG représente 10 % des frais généraux, nous parlons de 700 millions d'euros sur trois à quatre ans. Au tarif de sortie de Sciences Po Paris (60 000 euros de salaire chargé), cela représente tout simplement 11 000 personnes à temps plein, payées par l'État pour propager l'idéologie du progressisme. Pas bête. ♦

MACRON, VITE !



MACRON 2022

Êtes-vous plus français que lui ?

Le bruit a beau courir avec insistance, parti on ne sait d'où, lancé on ne sait par qui, qu'Emmanuel Macron pourrait ne pas solliciter un second mandat, **le chef de l'État donne tous les signes qu'il est déjà en campagne pour 2022.** Et qu'il entend bien imposer ses thématiques.

Par Bruno Larebière

Ne dites pas à Emmanuel Macron qu'il a changé, son orgueil, qui est immense, ne lui permettra pas de l'avouer. Ne dites pas non plus qu'il a les yeux rivés sur les études d'opinion, celles qui détaillent les aspirations des Français, il ne le reconnaîtra pas plus.

Tout au plus Macron évolue-t-il tout en restant le même, comme le font tous les corps naturels, à l'image, d'ailleurs, des Français.

La pensée macronienne est pratique. Entre le « en même temps » et le « et de droite, et de gauche », il y a place pour tout. Pour tout et son contraire. Dans son parcours politique aussi. Il ne peut donc y avoir de Macron nouveau, puisqu'en Macron, depuis toujours, coexistent tous les Macron que l'on peut imaginer. Dont celui qui est déjà en train de préempter les thématiques qui pourraient être celles d'Arnaud Montebourg, s'il se décidait à se lancer dans la bataille, et celles qui sont portées... par Marine Le Pen.

LE TERROIR CONTRE LE NOMADISME !

Le long entretien que le chef de l'État a accordé à *L'Express* à la veille de Noël est tout à fait fascinant. D'abord, on comprend ce qu'il dit, ce qui change avantageusement de ses interventions télévisées. Ensuite, s'il ne nous était dit que celui qui s'exprime est le même que le télévangéliste mondialiste que nous avons élu en 2017, on croirait lire tantôt du Bruno Mégret dans le texte, tantôt du Henri Pourrat, tout en se demandant si François Mitterrand – l'homme de lettres plus que le chef d'État – n'avait pas raison le jour où il a nous a promis que, croyant aux forces de l'esprit, il ne nous quitterait pas.

Qu'on se le dise : Macron a compris la France. On écrivait presque, mais il pourrait juger cela offensant tant cela implique de trahisons à venir : il nous a compris. Il a compris (« *ce que je sens très profondément* ») que ce que veulent les Français, c'est « *prendre leur destin en main* », « *reprendre possession de leur existence, de leur Nation* ». Qu'ils ont l'impression, et qu'ils ont raison de l'avoir, que la mondialisation s'est opérée à leurs dépens. La faute à qui ? À « *l'élite économique [qui] s'est mondialisée* », qui « *s'est nomadisée* », qui « *est venue de nulle part* » ! Y compris les employés de la banque Rothschild ? serait-on tenté de demander, mais nous n'étions pas les intervieweurs.

IL NE PEUT DONC Y AVOIR DE MACRON NOUVEAU, PUISQU'EN MACRON, DEPUIS TOUJOURS, COEXISTENT TOUS LES MACRON QUE L'ON PEUT IMAGINER.

Le Macron qui parle, c'est celui qui est – serait – passé par le Mouvement républicain et citoyen (MRC) de Jean-Pierre Chevènement, celui qui a – aurait – passé tant de vacances, enfant, chez ses grands-parents, à Bagnères-de-Bigorre,

dans les Hautes-Pyrénées, et en a gardé un rapport charnel avec la vraie France, celle des « provinces », mot qu'il préfère à l'expression de « France périphérique », qu'il n'aime pas. Écoutez Macron chanter le terroir, tel Mitterrand à propos de la Charente : « *Ces terres pyrénéennes peuvent être dures mais elles sont marquées par cet ancrage très profond et ce rapport tellurique au pays qui dépasse tout* ».

Marine Le Pen, si elle se trouve au second tour face à lui, doit s'y préparer. La dernière fois, elle avait tenté de venir sur son terrain, l'économie, et elle s'y était perdue. Cette fois, c'est lui qui vient sur le sien, du moins sur celui sur lequel elle est crédible, et, pour le moment, il est bon. Très bon. Évoquant la nécessité de la « transcendance ». Plaidant pour un « patriotisme » qui n'apporte « pas seulement l'attachement à des valeurs », mais « un attachement charnel à des textes, des poèmes, une histoire, des paysages ». Fascinant on vous disait...

INACTION, DISPERSION !

Alors lui qui n'en avait, ces dernières années, lors de chacune de ses interventions, que pour la « souveraineté européenne », plaide pour la souveraineté de la France ! Dans un cadre européen, certes, mais à condition qu'elle devienne ce que d'aucuns appelleraient une Europe-puissance – il parle d'« autonomie stratégique européenne » –, pas une « machine qui nous oppresse ». Et il est convaincu que la France peut renouer avec son destin glorieux grâce... aux « patriotes [qui] sont de plus en plus nombreux » parmi les entrepreneurs, tous ces « patriotes et européens » qui « sont portés par la volonté de créer, d'entreprendre, de prendre pour notre pays et notre continent des risques pour bâtir un avenir commun » !

On sait bien qu'une présidentielle se gagne sur un projet, pas sur un bilan, mais on sait aussi qu'elle peut se perdre sur ce bilan. Ou sur ce qu'on a découvert de son action antérieure, comme l'affaire de la cession de la branche Énergie d'Alstom à l'américain General Electric, dont Arnaud Montebourg, qui connaît le dossier sur le bout des doigts, pourrait bien être tenté de faire un sujet central de la présidentielle, à la manière des « coups » politico-éditoriaux que Philippe de Villiers a si bien réalisés.

Chez ses concurrents, déclarés ou non, on planche, on affûte les arguments, mais on est presque tous d'accord pour dire, comme ce proche de Marine Le Pen : « *Il ne va pas être facile à prendre, tant il a parfaitement senti, comme cela avait été le cas en 2017, quel est l'état d'esprit des Français. Il est capable de faire rêver même les Gilets jaunes !* » Mais le même de tempérer aussitôt son inquiétude : « *Sauf sur un point : l'ensauvagement de la société. Sur la délinquance et la criminalité, il est incapable de s'extraire d'un discours qui ne prend plus. Il a la trouille et en plus, il n'a trouvé personne. Darmanin n'a pas fait illusion trois jours* ».

Sur ce plan, Macron peut en effet prôner l'autorité, dénoncer la « violence de rue parfois inouïe », s'indigner que la société soit devenue purement

RIEN N'EST ÉCRIT

C'est écrit : le second tour de l'élection présidentielle de 2022 opposera Marine Le Pen et Emmanuel Macron. La

rebelote de 2017, donc, comme 1981 avait été celle de 1974, lorsque François Mitterrand avait pris sa revanche sur Valéry Giscard d'Estaing et permis à la gauche d'accéder à l'Élysée pour la première fois sous la V^e République.

C'est écrit car les sondages le disent et le répètent, et les commentateurs avec eux. Selon la plus récente étude d'opinion, due à Harris Interactive et publiée le 24 janvier, Marine Le Pen arriverait même en tête du premier tour, avec 26 à 27 % des suffrages, devant le chef de l'État sortant, crédité, lui, de 24 à 25 % des voix, selon les hypothèses de candidatures testées. Toute la presse a bien sûr titré sur le fait que la présidente du Rassemblement national devancerait le président de la République « si l'élection présidentielle avait lieu dimanche prochain », selon la formule consacrée.

Certes, en temps de Covid du petit-déjeuner au souper, voilà une information qui distrait un peu le quotidien, mais sa valeur prédictive est absolument... nulle. D'une part parce que personne ne sait qui se portera candidat, d'autre part parce que personne ne sait ce qui peut se passer d'ici là, car, justement, elle n'aura pas lieu dimanche prochain, d'une troisième part, comme aurait pu dire le César de Pagnol, parce que si on se réfère à la présidentielle de 2017, les sondages d'alors donnent une autre perception des chiffres actuels.

En janvier 2016, soit à la même distance de l'élection de 2017 que nous le sommes de celle de 2022, Marine Le Pen était créditée, selon les instituts et les hypothèses, de 25 à 30 % des intentions de vote! Emmanuel Macron, lorsqu'il était testé, obtenait entre 19 et 22 %, et Jean-Luc Mélenchon tournait autour de 1 %. Ne parlons pas de la succession de malentendus sur le champion qu'allait présenter la droite...

Sur les 30 % qui lui furent attribués durant des mois, car tel est le niveau auquel elle se stabilisa dans les études, Marine Le Pen n'en conserva que deux gros tiers, finissant à 21,3 %!

Jean-Luc Mélenchon, au terme d'une campagne qui reste un modèle du genre, atteignit 19,58 % et Emmanuel Macron sortit en tête avec 24,01 % (tandis que François Fillon ne s'en sortait finalement pas si mal, vu les circonstances, avec 20,01 %).

Ceci pour dire quoi? Qu'il est urgent de ne faire strictement aucun pronostic. ♦BL

« *victimaire et émotionnelle* », il ne fait, en disant cela, que requérir contre lui-même, contre sa propre inaction et contre son propre comportement tout au long de ses trois ans et demi de mandat jalonnés d'hommages, de propos compassionnels, de coups de fil attristés aux proches des victimes, d'appels à la « résilience », attitude qui vaudrait peut-être, en réel temps de guerre, pour ceux de l'arrière (« pourvu qu'ils tiennent »), mais pas pour ceux qui sont désormais possiblement en première ligne : nous tous !

Emmanuel Macron n'a pas changé, il a « appris », reconnaît-il. Il aurait ainsi appris, comme s'il était besoin d'être à l'Élysée pour découvrir ça, que « *les responsables [doivent] mêler l'action, la cohérence et l'explication* ». L'action, c'est pour tout de suite et maintenant, ou il faut d'abord le réélire pour qu'il y songe ? ♦



Le tiers-monde pour terminus ?

Par François Gerfault

Illustration de Romée de Saint-Céran

La vanité française est proverbiale. Même démentis par les plus affligeantes réalités, nous autres Français conserverions la faculté de nous rengorger devant nos beaux miroirs. Or, jamais en France le mensonge embellissant ne fut plus malaisé qu'aujourd'hui. En quelques années, le déclin français s'est imposé comme une évidence. L'année passée aura constitué un tournant, et ce qui restera dans l'histoire comme « l'affaire des masques » en fut le révélateur. Plus largement, tous les récents indicateurs nous accablent : nous serons la dixième puissance mondiale en 2024, notre niveau en mathématiques, jadis l'objet d'une fierté légitime, est l'avant-dernier des pays de l'OCDE. Déclassement qui se traduit également par un délabrement général observable au quotidien : métropoles sales, services publics en berne, misère croissante ; au plan intellectuel et moral même constat : surconsommation endémique de « chichon », de porno, de rap, de jeux-vidéo, illettrisme, complotisme, chute du quotient intellectuel, ultra-violence, désaffiliation généralisée. Partout la déglingue ! Et le confinement n'a pas montré tous ses effets... Comme si nous étions engagés dans un processus de sous-développement. Nous l'avons tant aimé le tiers-monde ! À gauche, à droite, chez les communistes, les catholiques, il aura cristallisé tous les fantasmes de l'intelligentsia française. Désormais, nous le rejoignons, tous ensemble et à grands pas. La France, ce bidonville en devenir.

Pourquoi cette régression ? « La fatigue d'être soi » sans doute, qui nous empêche de défendre énergiquement nos intérêts. La France a exigé des sacrifices démesurés en 14-18 dont les fruits furent anéantis en juin 1940. Un tel traumatisme résonne longuement dans l'inconscient d'un peuple. La question de taille de la France y contribue également. Il y a un siècle, un jeune homme inquiet, Drieu la Rochelle, dans *Mesure de la France*, constatait l'avènement des empires et s'interrogeait sur la place de la douce France à l'ère du gigantisme. Son patriotisme s'en teintait d'amertume. Montherlant déplorait pour sa part la mesquinerie française qui faisait de nous un « *pays riche qui réagit en pays pauvre* ». Il est vrai que nous manquons de cette générosité qui nous permettrait de faire fructifier nos idées. Combien de découvertes exploitées par d'autres nations plus audacieuses ? Nous savons même, grâce au dernier roman d'Éric Reinhardt, *Comédies françaises*, que c'est un Français, Louis Pouzin, qui, le premier, eu l'idée d'internet. Ce simple exemple nous accable car nous avons manqué la révolution numérique et sommes désormais aussi vulnérables que ces pays qui abordèrent le xx^e siècle sans avoir accompli leur révolution industrielle. À ces défauts nationaux s'ajoutent de funestes choix stratégiques : traité de Maastricht, traité de Lisbonne, retour dans l'OTAN, tous nous ont fait perdre le goût même de la liberté sans laquelle rien n'est envisageable. Nous voilà multi-vassalisés : par les États-Unis, l'Allemagne, indirectement par les pays du Golfe, demain par la Chine. Enfin, il y a bien sûr nos absurdes politiques migratoires qui nous font implanter massivement sur notre sol une population extra-européenne sous-qualifiée*, tandis que nos

chercheurs et autres bac +10 quittent une patrie qui n'a rien à leur offrir. Cet impensé nous portera sans doute le coup de grâce. Il est transversal à tous nos problèmes, les amplifie jusqu'à les rendre insolubles. Il n'est pas toutefois à leur origine : c'est par notre irréalisme, l'oubli militant de nos intérêts vitaux, l'ignorance coupable des invariants du politique, dont le principal : le souci de la frontière, que nous fûmes – ou plutôt nos gouvernants successifs – les artisans de notre malheur. On s'active pourtant dans les hautes sphères. De bons garçons et de braves filles, éternels bons élèves, affamés d'approbation et soucieux de leur carrière, la tête pleine d'idéaux d'un autre âge – la mondialisation heureuse, le couple franco-allemand, le fédéralisme européen, la « diversité » joyeuse – s'appliquent à concevoir, mettre en œuvre et respecter des directives, normes et traités pensés à une autre époque pour un autre monde. Mais les plus finauds ont compris, et s'empressent de tisser, à leur profit exclusif, des réseaux d'influence, de se bâtir une belle fortune, proposant leurs services au plus offrant – lequel est toujours un étranger – et vendent la France à la découpe, charcutage accompli avec la meilleure conscience tant la réussite individuelle est l'horizon indépassable de ces gens-là. L'agitation grouillante de ces « *profiteurs de la décadence* » (de Gaulle) nous rappelle, selon Emmanuel Todd dans son dernier ouvrage, l'histoire proche d'un autre pays, la Russie, laquelle, sous Elstine, connut elle aussi, avec un supplément de brutalité, un dépeçage en règle.

« Attention, tout n'était pas rose autrefois ! » nous avertissent sentencieusement les imbéciles chaque fois qu'ils sont témoins d'une expression d'inquiétude ou d'un élan de nostalgie. Certes, « tout n'était pas rose », seulement il y a encore trente ans la France pouvait prétendre à un avenir. Elle n'en a plus guère désormais. Ce dossier se veut un panorama des symptômes les plus flagrants de notre déclin.

NOUS AVONS PARFOIS LE SENTIMENT DE VIVRE UNE FIN DE CYCLE, AU SENS SPENGLERIEN, COMME SI NOUS ÉTIIONS UN VIEUX PEUPLE ÉPUISE.

vieux peuple épuisé qui, depuis longtemps, aurait dit son dernier mot. Point de vue réversible : peut-être sommes-nous aussi un peuple expérimenté qui saura puiser dans son passé les ressources nécessaires pour faire face, une nouvelle fois. Tout n'est jamais complètement perdu. Mauriac le rappelait dans son *Bloc-notes* en 1956. La France, angoissée, se préparait à vivre un nouveau drame, alors même qu'elle était, sans le savoir, à l'aube d'une renaissance : « *La partie est toujours presque perdue, elle ne l'est jamais tout à fait. C'est dans ce "presque" et dans ce "pas tout à fait" que notre espoir s'accroche, se love et qu'il nous survivra et qu'il durera aussi longtemps que battra un cœur humain sur un point de la planète* ». Gardons espoir, serrons les dents, demain peut-être il fera jour. ♦

* Taux d'alphabétisation de la société immigrée : Italie : 1930 : 77 % ; Espagne 1920 : 58 % ; Algérie 1970 : 26 % ; Maroc 1970 : 21 %. Cf. Emmanuel Todd, *La Nouvelle France*, Seuil, 1983



PIERRE VERMEREN

La France au stade palliatif

Pierre Vermeren analyse, en historien qualifié, l'effondrement progressif de la République, depuis la désindustrialisation jusqu'à la révolte des Gilets jaunes.

Propos recueillis par François Gerfault
Illustrations de Romée de Saint-Céran

Dans *La France qui décline*, vous affirmez que la France, depuis trente ans, s'appliquerait le modèle économique qu'elle imposait jadis à ses anciennes colonies. Pouvez-vous nous rappeler les principales étapes de ce glissement d'un modèle économique à un autre ? Vous semble-t-il abusif de considérer que la France s'est ainsi auto-tiers-mondisée ?

Pour faire simple, la France a créé au XIX^e siècle un système économique dual. Au nord et à l'est, un système mixte industriel et agricole, une économie modernisée tournée vers les puissances industrielles (Allemagne, Suisse, Italie du nord). Au sud et à l'ouest, une économie mixte agricole et commerciale, voire mercantile, tournée vers l'empire colonial, le grand commerce et la mer. Dans les deux cas, les banques financent : à Lyon et dans le Nord, l'industrie ; à Bordeaux et Marseille, l'expansion coloniale et une économie spéculative et rentière (BTP, équipements de l'empire, économie maritime). À Paris, les deux systèmes cohabitent, même si l'industrie l'emporte.

Les années soixante portent un rude coup à l'économie coloniale de l'ouest : le pouvoir gaulliste décide son industrialisation. Puis les années soixante-dix et surtout quatre-vingt frappent l'économie industrielle du nord et de l'est. Que faire, puisque la France est un pays riche, où il y a

beaucoup de capitaux à investir ? À bas bruit, nos élites dirigeantes, financières et politiques, décident dans les années quatre-vingt-dix de sacrifier l'industrie et la production françaises, et de se convertir à l'économie spéculative, commerciale et rentière. À l'Allemagne l'industrie, à la France la finance, la grande distribution, les BTP et les services. Les crises de 2008 et 2020 ont démontré l'erreur tragique de ce choix. La France s'apparente à une riche économie rentière du sud, quand les machines tournent en Allemagne, en Chine et au Japon.

Pensez-vous comme Emmanuel Todd que notre caste dirigeante s'apparente à une bourgeoisie coloniale ? Ne retrouve-t-on pas dans le mépris du « Gaulois réfractaire » un relent de ce paternalisme colonialiste ?

C'est hélas un modèle plus ancien. Depuis des siècles, les élites urbaines méprisent le *paganus* (le paysan devenu païen), le gueux, le Jacques, le vilain, le croquant, le plouc, le cul-terreux, le provincial, le Vendéen, le Bas-breton... Ce qu'ont vécu une partie des colonisés, les paysans français l'ont subi avant eux. L'assimilation républicaine consiste à les transformer en citoyens francophones « civilisés ». Ce qui se passe en Kabylie ou au Tonkin sous la III^e République est la suite d'un mouvement inventé pour le peuple français. Qu'il ait été méprisé par les élites parisiennes et républicaines, qui ont repris de vieux préjugés en cours à

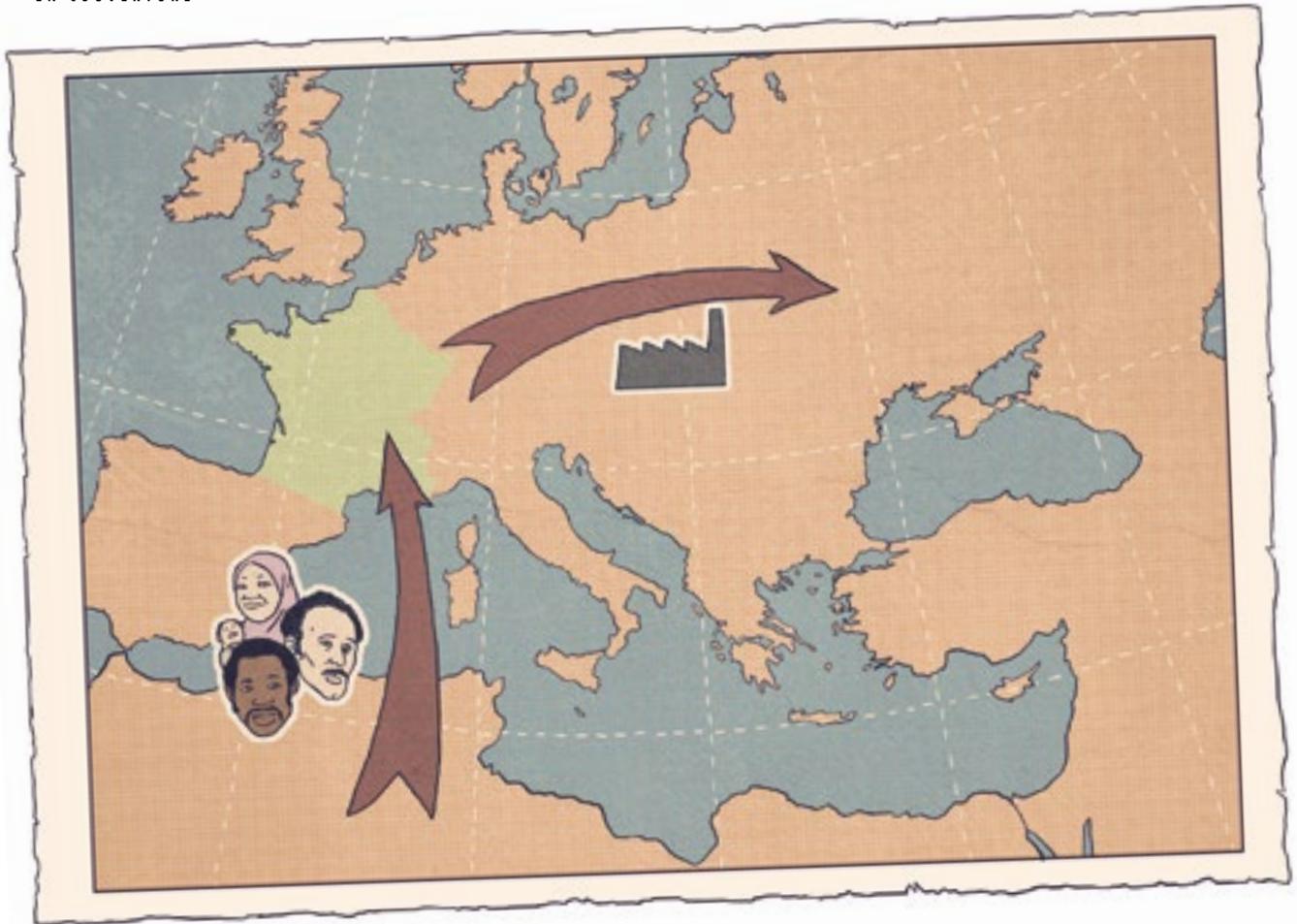
Versailles ou à Paris, c'est une évidence, aggravée par la résistance des contre-révolutionnaires.

L'Empire colonial est une histoire assez extérieure à la métropole, car elle concerne peu de monde en dehors de l'armée et de la marine. Le problème de la III^e République est de fabriquer de bons citoyens patriotes capables de se mobiliser pour vaincre l'Allemagne. Ceux qui sont méprisés à l'époque sont les « Gaulois réfractaires » à cet embrigadement.

Maintenant, qu'une partie des élites françaises ait adopté des habitudes « coloniales », se soit habituée à la vie facile de certains expatriés, notamment à une domesticité silencieuse et peu exigeante – qu'il est effectivement difficile de trouver en France après plusieurs générations d'école républicaine égalitaire – c'est une évidence. Il suffit de regarder qui sont aujourd'hui les employés de maison de toute la bourgeoisie parisienne.

Vous affirmez que « la démographie nourrit le BTP par une constante pénurie orchestrée de logements et d'équipements ». Peut-on qualifier ce modèle économique de « keynésianisme pervers » dans la mesure où, stimulé par une dynamique démographique artificielle, car importée, il n'obéit qu'à une logique strictement quantitative, indifférente au principe même de qualité ?

Depuis la reconstruction de Paris par le baron Haussmann sous le Second Empire, le BTP est au cœur de l'économie française, servi dès cette époque par les Italiens. C'est encore le cas lors des deux reconstructions des après-guerres, de la construction de la ligne Maginot et du mur de l'Atlantique etc. Puis vient le tour des Algériens, Maliens, Polonais, Portugais et Turcs (autoroutes, cités HLM, France pavillonnaire, centrales nucléaires, TGV, supermarchés, rocades, villes nouvelles etc.), car les ouvriers français n'ont jamais suffi pour cette industrie de masse à faible productivité au service des pouvoirs publics. « Quand le bâtiment va tout va », dit le mensonger proverbe des bétonneurs. Dès la III^e République,



et cela s'intensifie après 1945, le BTP est pour nos élites politiques un enjeu majeur (pour la spéculation, la rente et la corruption, il n'y a pas d'équivalent).

« Le tournant c'est 1983 ; puis la désindustrialisation de la France comme objectif de nos dirigeants dans les années 1990. »

Pierre Vermeren

Mais si la grande croissance d'après-guerre dans un pays dévasté justifiait cet élan, comment maintenir la dynamique quand la croissance s'évapore et que la natalité s'effondre ? Il reste la variable migratoire, seul moyen de créer à la fois l'offre (les travailleurs non qualifiés) et la demande (le logement et les équipements). Mais ce vaste secteur keynésien (voire soviétique par son productivisme sans gain de productivité) est dépendant de la commande publique, capte l'épargne au détriment des nouvelles

technologies, et est financé par l'endettement. La qualité est d'évidence à proscrire car elle interdirait de reconstruire les mêmes biens trente ans après.

Selon vous, désindustrialisation et recours à l'immigration extra-européenne ont été voulus pour résoudre la question sociale. Cette solution a été envisagée sous le septennat Giscard, époque à laquelle nos élites étaient mieux formées et davantage patriotes. Comment une stratégie aussi suicidaire a-t-elle pu être considérée comme viable par de si brillants cerveaux ? Plus largement, n'y a-t-il pas de la part de nos dirigeants une sous-estimation de principe des différences culturelles existant entre les peuples ?

Jusqu'en 1975, l'immigration est conçue comme un palliatif provisoire : les travailleurs immigrés viennent seuls ou en famille, puis rentrent dans leur pays. C'est ce qu'ont fait la majorité des Italiens, des Espagnols et des Algériens jusqu'en 1975. Le changement s'opère entre 1976 et 1979

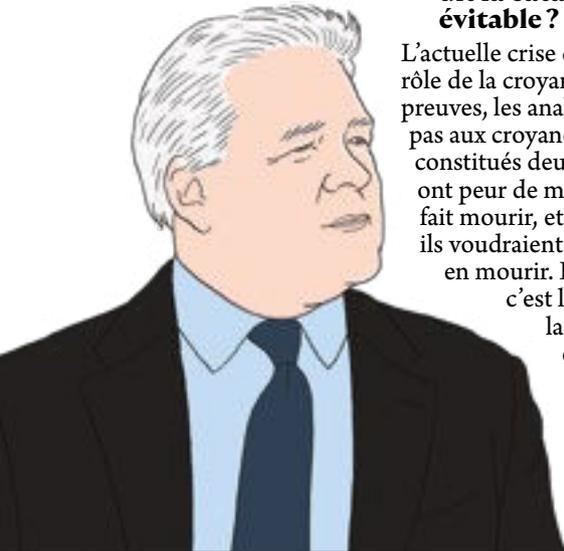
avec le regroupement familial qui transforme la migration du travail en immigration de peuplement, puisqu'on fait venir les femmes et les enfants des travailleurs immigrés. À cette date, à part les Portugais, la majeure partie des migrants sont extra-européens. Rappelons que cette décision a été imposée par le juge administratif sans débat parlementaire et contre l'avis du Premier ministre.

Deuxièmement, sous le septennat Giscard, il n'y a pas de conscience de la désindustrialisation. Au contraire avec Airbus, Alcatel, les centrales nucléaires, le TGV etc., l'expansion industrielle se poursuit, et personne n' imagine qu'en quelques décennies, la part de l'industrie s'effondrerait de 30 à 12 % du PIB. La crise des années soixante-dix était vécue comme passagère et transitoire. En 1981, Mitterrand relance la sidérurgie et les charbonnages. Le tournant c'est 1983 ; puis la désindustrialisation de la France comme objectif de nos dirigeants dans les années 1990.

Les deux décisions sont disjointes. Maintenant, que dans l'esprit des dirigeants français et européens de la génération des baby-boomers – qui s'empare du pouvoir dans les années 1980 – les différences culturelles soient

« La catastrophe est nécessaire pour que les cerveaux se remettent en marche et que les yeux des croyants s'ouvrent. »

Pierre Vermereen



superfétatoires et solubles dans le grand bain du capitalisme marchand et de la société de consommation, c'est évident. L'oubli des cultures tient d'abord à leur négation.

La France subit ce paradoxe apparent d'un déclassement généralisé s'accomplissant au nom du progrès. Un tel paradoxe est-il longtemps soutenable ? Autrement dit la catastrophe est-elle encore évitable ?

L'actuelle crise du virus illustre à merveille le rôle de la croyance en politique : les faits, les preuves, les analyses, la pensée ne résistent pas aux croyances ni aux peurs. Ainsi se sont constitués deux camps en France : ceux qui ont peur de mourir ou d'être accusés d'avoir fait mourir, et ceux qui sont consternés car ils voudraient vivre normalement, quitte à en mourir. Face au « totem » du Progrès, c'est la même chose, le cerveau de la majorité des Français s'arrête, et on entre dans le monde des croyants. Les exemples sont légion. On sait que « le régime méditerranéen » est le meilleur du monde, mais on

nourrit nos enfants avec un régime américain gras, sucré et dangereux : c'est le progrès. On sait que l'industrie pornographique repose sur une forme d'esclavage, qu'elle fait des ravages chez les adolescents voire détruit la conjugalité et donc la natalité : c'est le progrès. On sait que des millions de chômeurs non qualifiés auraient une vie digne en gagnant leur vie dans des tâches répétitives et non-concurrentielles, mais on préfère l'automatisation, leur chômage et leur souffrance : c'est le progrès.

La croyance est d'autant plus forte que notre architecture politique et intellectuelle depuis deux siècles est bâtie sur l'idéologie du progrès. Il n'y a pas de plan B pour nos contemporains qui croient au « sens de l'histoire », ce qui est une ineptie post-religieuse chez des gens majoritairement non-religieux. Je crains en conséquence qu'il ne faille boire le calice jusqu'à la lie. La catastrophe est nécessaire pour que les cerveaux se remettent en marche et que les yeux des croyants s'ouvrent. Nous n'y sommes pas encore puisque la vie à crédit est indolore pour la majorité des Français. ♦

SOLDE

« À vendre les habitations et les migrations, sports, fêtes et confort parfaits, et le bruit, le mouvement et l'avenir qu'ils font ! / À vendre les applications de calcul et les sauts d'harmonie inouïs. Les trauvailles et les termes non soupçonnés, possession immédiate », chantait Rimbaud dans un dernier élan. Le poète n'avait jamais été aussi voyant. Car c'est l'histoire de ce qui nous arrive, l'histoire de notre France arrivée à terme.

C'est l'histoire de Bernard Kouchner qui, à la tête du cabinet No Borders consultants, conseille une banque espagnole au Sénégal contre des intérêts français.
C'est l'histoire de Gérard

Longuet qui, encore en Afrique, défend les intérêts de groupes belges concurrents des Français. C'est l'histoire de Clara Gaymard, femme d'ancien ministre, énarque et Cour des comptes qui, après avoir présidé l'Agence française pour les investissements internationaux se met au service du groupe américain General Electric qui finit par racheter le « fleuron français » Alstom. C'est l'histoire de Jean-Pierre Raffarin rappelé à l'ordre par les services français tant sa subordination aux intérêts chinois devient criante. C'est l'histoire de Nicolas Sarkozy qui siège au conseil d'administration de trois groupes français à l'actionnariat qatari et représente protocolairement encore la France à l'étranger tout en faisant du lobbying pour des entreprises privées. C'est aussi

l'histoire de son jumeau ennemi Dominique de Villepin qui défend des intérêts industriels chinois en Europe.

Mais c'est aussi et surtout l'histoire de dizaines, voire de centaines, de hauts-fonctionnaires formés dans les grandes écoles de la République qui s'en vont mettre leur talent et leur savoir-faire au service d'institutions ou d'entreprises privées étrangères, dépités qu'ils sont généralement par l'impéritie de l'État actuel. Ou plus simplement attirés par le goût du lucre. Ce sont tous ces anciens policiers, gendarmes ou même membres de services secrets qui passent avec armes et bagages chez des entreprises de sécurité non nationales. Des préfets, des directeurs de cabinet, des généraux qui émigrent vers d'autres cieux, emportant avec eux quoiqu'ils en aient et même

sans penser à mal les secrets de fabrication de l'administration française et un carnet d'adresses précieuses.

Toute cette terrible histoire de la France contemporaine, « un pays puissant encore, mais rendu vulnérable par ceux-là mêmes qui le dirigent », racontée dans un livre aux détails glaçants par le journaliste d'investigation Clément Fayol, donne le vertige : notre pays est devenu, sans s'en apercevoir, un gros gâteau vendu par tranches à des puissances étrangères. Symbole ultime de notre tiers-mondisation, cette déchéance, ce rachat à l'encan ne sont même pas le fruit d'une trahison planifiée, mais la simple conséquence de la disparition des sentiments de patriotisme et d'intérêt national.

♦ JACQUES DE GUILLEBON

CES FRANÇAIS AU SERVICE DE L'ÉTRANGER, CLÉMENT FAYOL, Plon, 258 p., 19 €



EXPATRIÉS

La fuite des cerveaux

Par Rémi Carlu

Illustration de Romée de Saint-Céran

Début novembre, Stéphane Bancel et son accent français font le tour des médias internationaux : le PDG de la société américaine de biotechnologie Moderna annonce que ses équipes ont élaboré un vaccin efficace contre le coronavirus. Cette course sanitaire, véritable olympiade où les grands pays du monde ont pu se mesurer, vient de faire la démonstration, entre autres, de l'incapacité française à conserver ses talents. À l'instar des pays du tiers-monde, victimes depuis les années 1950 des facilités du monde globalisé et de l'attrait opéré par les pays développés, la France subit une fuite de ses cerveaux : nombre de ses enfants talentueux se laissent attirer par l'ailleurs, considérant que les conditions y sont plus favorables pour mener leur vie.

Selon les estimations au 1^{er} janvier 2020, près de 2,5 millions Français vivent à l'étranger, une population qui croît chaque année de 3 à 4 % ces vingt dernières années, soit environ 100 000 personnes par an. La majorité des expatriés s'exportent dans les pays de l'OCDE : par ordre de préférence, ce sont la Suisse (190 000), les États-Unis, le Royaume-Uni, la Belgique, l'Allemagne et le Canada (100 000) qui sont les destinations privilégiées.

Les études sociologiques menées depuis une décennie sont sans ambiguïté sur les profils des expatriés : ils sont bien plus qualifiés que la moyenne des Français. D'après une enquête de 2013 de la *Maison des Français de l'étranger*, 41 % des expatriés sont titulaires d'un master et 12 % d'un doctorat (respectivement 15 % et 1 % en France). Fort logiquement, cette surqualification des expatriés leur permet d'occuper des postes d'importance : 48,3 % des Français de l'étranger étaient cadres en 2019, contre 18 % dans la population active française. Les sociologues Bernela et Bouba-Olga ont montré que le taux d'émigration est de 0,04 % pour les non-diplômés, de 0,4 % pour les bacheliers, de 1,1 % pour les masters et de 2,1 % pour les docteurs : plus on est qualifié, plus on s'exporte.

Ce qui est plus inquiétant encore, c'est que l'aristocratie intellectuelle française est particulièrement tentée de quitter le territoire. Une étude de 2007 menée par deux ingénieurs de l'École des Mines révélait que 40 % des meilleurs chercheurs français – c'est-à-dire membres du top 1 000 mondial – en économie et en biologie sont expatriés aux États-Unis. Une tendance qui serait à la hausse : pour exemple, 33 % des diplômés d'HEC de 2013 ont quitté le territoire pour trouver leur premier emploi, contre seulement 16 % en 2000.

Dans un cas sur deux, les opportunités professionnelles sont la raison de cet exode : intérêt pour le poste offert, opportunités d'évolutions de carrière et fortes rémunérations motivent ces Français à quitter notre sol pour tenter l'aventure étrangère. En ce qui concerne les surdiplômés, il faut ajouter à ces raisons les facilités de recherche qui leur sont offertes à l'étranger. Comparativement aux pays développés qui attirent, la France se démarque par les faibles capacités de recrutement dans les organismes publics de recherche, le poids des contraintes et la faiblesse de ses rémunérations. Nul doute que l'attrait des moyens financiers et infrastructurels ont vite raison des attaches nationales – si peu entretenues par l'Éducation nationale contemporaine – plus encore lorsque les études supérieures ont été suivies à l'étranger : il est alors peu concevable de revenir en métropole.

Le célèbre réseau social professionnel LinkedIn, en analysant la trajectoire de ses membres, révélait en 2015 que la France était, après l'Inde, le deuxième pays dans le monde dont le solde entre les personnes qualifiées partantes et entrantes est le plus négatif. Bref, comme l'a dit quelqu'un, la France importe des bacs-10 et exporte des bacs+10. ♦

33 % DES DIPLÔMÉS D'HEC DE 2013 ONT QUITTÉ LE TERRITOIRE POUR TROUVER LEUR PREMIER EMPLOI.





DÉSINDUSTRIALISATION

Une passion française

La désindustrialisation française est l'aboutissement de mauvais choix stratégiques de la part de nos dirigeants et ce plusieurs décennies durant.

Par Gabriel Robin

La France a perdu son industrie. Le dire est devenu un lieu-commun, tant ce phénomène pluri-décennal semble ne pas connaître de fin. On a longtemps pensé que le propre des pays développés était de renoncer à leurs industries manufacturières pour embrasser l'économie de la connaissance et des services. Pourtant, la désindustrialisation de la France accompagne son déclin économique, la perte de ses capacités d'innovation et même sa « tiers-mondisation ». Les raisons sont multiples. Elles sont d'abord exogènes, la globalisation n'y étant pas étrangère. Elles sont aussi

endogènes. Nos gouvernants ont en effet accumulé les mauvais choix stratégiques ; que ce soit en appuyant les pires politiques de l'Union européenne, en adoptant une monnaie inadaptée comme l'euro, ou en ne s'opposant pas à la vente à la découpe de la France, pour reprendre le titre de l'ouvrage de Laurent Izard.

Le choix fait par la classe politique française d'abandonner le franc au profit de l'euro est l'une des causes principales de l'accélération de la perte de notre tissu productif industriel. Dans son essai *L'euro – Comment la monnaie unique menace l'avenir de l'Europe*,

le prix Nobel d'économie Joseph E. Stiglitz le démontre parfaitement : « La plupart des pays avancés ont besoin d'une transformation structurelle de leur économie, pour passer des secteurs dominants du passé (essentiellement industriels) à ceux du XXI^e siècle. Puisque les gains de productivité dans l'industrie vont plus vite que l'augmentation de la demande, l'emploi industriel mondial va se réduire, et, en raison de la mondialisation, la part de cet emploi mondial que vont capter les pays avancés, dont ceux qui se trouvent en Europe, va diminuer. [...] L'Allemagne a tiré parti de son union avec les pays faibles de la zone euro, car l'effet net est que l'euro, la monnaie actuelle, est plus faible que ne l'aurait été le mark allemand ».

La France ne se trouve malheureusement pas dans ce cas. Refusant d'être rendu responsable devant l'histoire de la renaissance de l'aigle germanique, d'un « astre noir » attirant à lui les forces vives européennes ou satellisant une partie de ses États, François Mitterrand pensa pouvoir contrôler l'Allemagne réunifiée en lui imposant de participer à l'Union monétaire. La France laissa donc l'Allemagne fixer ses conditions. Des conditions si dures qu'elles firent

de l'euro un « *deutschmark bis* », une extension européenne de leur monnaie nationale, au bénéfice de l'industrie allemande. Comme le confirma plus tard Hubert Védrine, le président socialiste ne voulut pas aller contre le « *sens de l'histoire* ».

Mécaniquement, l'Union européenne et la France ont donc entrepris d'adapter leur économie à cette « transformation structurelle » que Stiglitz décrit comme un phénomène inéluctable. Nous sommes même allés plus vite que la musique, en nous lançant à bride abattue dans la stratégie dite de Lisbonne, décidée lors du Conseil européen de mars 2000 par les quinze États membres qui composaient alors l'Union. L'objectif était d'en faire « l'économie de la connaissance la plus compétitive et la plus dynamique du monde d'ici à 2010 »... Un loupé dans les grandes largeurs qui a été aggravé par des transferts de compétences et de technologies à destination des pays émergents. Nous avons perdu sur les deux tableaux parce que nous avons voulu l'impossible : prolonger les courbes de la social-démocratie en protégeant le patrimoine des particuliers avec une monnaie trop forte.

Le résultat est désormais connu de tous. Nous ne sommes pas « l'économie de la connaissance la plus compétitive » et nous ne sommes plus une force industrielle. Nous dépendons trop du secteur tertiaire et du tourisme, cruellement mis à mal par la pandémie de coronavirus. Toutefois, nous aurions tort de ne voir dans ce déclin que la main de l'Union européenne et les conséquences de l'adoption de la monnaie unique. La France et ses élites sont loin d'être sans reproches. Depuis 1974, 2 millions et demi d'emplois industriels ont été détruits. La France est même le mètre-étalon du genre dans la zone euro. La part que représente l'industrie française dans la zone a ainsi baissé de 4 points, contre deux pour l'Italie depuis 2000. Durant cette période, celle de l'Allemagne s'est accrue de 5 points, d'une manière presque comparable au reste de la zone euro (il faut néanmoins distinguer ici les pays issus de la dissolution du bloc communiste, où les salaires sont très inférieurs).

La valeur ajoutée de l'industrie manufacturière a augmenté de 61 % en valeur entre 1995 et 2015. La question de l'augmentation de la productivité a largement joué chez nous, le coût horaire de la main-d'œuvre française ayant explosé sous l'effet des 35 heures, obligeant les industriels à renoncer à certains investissements structurels d'envergure ou à abonder les crédits en recherche et développement. Il est difficile de conserver un État social-démocrate dans un contexte d'économie mondialisée très compétitif, sans aucune mesure protégeant nos fleurons et nos actifs stratégiques. C'est la leçon de ces trente dernières années. Notons-le : le travailleur français n'est pas en cause. Il est qualifié, productif, lui-même compétitif. En revanche, il est la marionnette de règles contraignantes à l'intérieur et d'une compétition débridée, aussi sauvage que dérégulée, à l'extérieur.

La pandémie est aussi intervenue au pire moment, la France ayant regagné de l'emploi industriel entre 2017 et le début de l'année 2020. Pas de quoi toutefois combler le retard et les déséquilibres accumulés. On peut y ajouter une série de pertes difficiles, parfois décidées ou soutenues par les dirigeants politiques : Rhodia, Alstom, les Chantiers de l'Atlantique, Latécoère, Arcelor ou encore Alcatel. Le capitalisme de connivence à la française, permettant à des hauts-fonctionnaires de pantoufler dans le secteur bancaire, a souvent permis que ces ventes se fassent.

NOUS AVONS PERDU SUR LES DEUX TABLEAUX PARCE QUE NOUS AVONS VOULU L'IMPOSSIBLE : PROLONGER LES COURBES DE LA SOCIAL- DÉMOCRATIE EN PROTÉGEANT LE PATRIMOINE DES PARTICULIERS AVEC UNE MONNAIE TROP FORTE.

Lesdits hauts-fonctionnaires ont manqué de clairvoyance, ne sortant que rarement de postures rigides qui ont handicapé les innovateurs français. Le cas du minitel évoqué par Éric Reinhardt dans son roman *Comédies Françaises* est exemplaire de cette passion pour la réglementation et les monopoles. La France a la manie très jacobine de la « concentration », des petits chefs et des grands groupes, ainsi que l'a récemment illustré la trouble opération hostile lancée par Veolia sur Suez. Cela constitue désormais un désavantage puisque les effectifs étrangers de nos multinationales ont augmenté de 60 % entre 2007 et 2014, soit deux fois plus que pour leurs homologues italiennes. Un chiffre : 10 % des voitures vendues en France étaient produites à l'étranger en 2000 contre 50 % en 2020. Record d'Europe battu.

Cette schizophrénie française nous entraîne du pire de l'économie dirigée colbertiste au pire du libéralisme globalisé, sans jamais retirer avantage des deux systèmes. Nos multinationales sont protégées par l'État mais investissent beaucoup trop à l'étranger, négligeant la France. Ce n'est pas sans intérêt puisque les revenus engendrés permettent à la balance courante de la France d'approcher l'équilibre... mais au détriment de l'attractivité de la France qui pourrait non seulement être un lieu de conception, mais aussi de fabrication. ♦

PAUPÉRISATION DE LA FRANCE

Le grand déclassement

Par Rémi Carlu

Illustrations de Romée de Saint-Céran

L'histoire manie l'ironie tragique comme personne : chaque président français a eu sa crise. Après la crise financière pour le bling-bling Sarkozy et la crise terroriste pour le multiculturaliste Hollande, le mandat d'Emmanuel Macron, incarnation des vainqueurs de la mondialisation, sera marqué au fer rouge d'une crise économico-sociale sans précédent, dont le mouvement des Gilets jaunes aura été le grand moment, et dont la crise sanitaire qui s'est ensuivie ne fera qu'aggraver les conséquences.

Quelle que soit la définition adoptée, la pauvreté augmente en France depuis le milieu des années 2000. D'après les données 2018 de l'Insee, le taux de pauvreté atteint 14,8 % de la population française (soit 9,3 millions de personnes) si le seuil de pauvreté est fixé à 60 % du revenu national médian (revenu qui partage la population française en deux groupes égaux). En clair, près d'un Français sur sept vivrait actuellement avec moins de 1 063 € par mois. La dynamique est particulièrement inquiétante, à long comme à court terme : en 2004, le nombre s'élevait à 12,6 % de la population française (7,8 millions) ; la seule année 2017 a vu 400 000 nouvelles personnes tombées dans la pauvreté. En 2019, le taux de pauvreté a retrouvé celui de 1979 !

Cette paupérisation s'accompagne d'un accroissement des inégalités : entre 2003 et 2013, les plus modestes ont gagné 2,3 % de pouvoir d'achat, alors que les 10 % les plus riches ont vu leurs revenus augmenter de 42,4 %. Depuis lors, les plus favorisés ont été favorisés par les réformes fiscales du mandat Macron.

La crise sanitaire a malheureusement ajouté au phénomène d'une manière historique : plus d'un million de personnes seraient depuis tombés dans la pauvreté. D'après une enquête Ipsos pour le *Secours populaire*, un Français sur trois déclare avoir perdu des revenus avec la crise sanitaire, parmi lesquels on trouve principalement commerçants, travailleurs intérimaires ou intermittents du spectacle. L'association annonce avoir offert des repas à près de 1 270 000 personnes, dont 45 % n'avaient jusqu'alors jamais poussé ses portes. Les Restos du cœur rendent compte du même phénomène : l'aide alimentaire aurait augmenté de 30 % depuis la crise.

Plusieurs explications à cette pauvreté grandissante de la société française. Au regard des classes d'âge touchées, la hausse est particulièrement significative pour les étudiants et les jeunes professionnels, qui font face à une grande précarité salariale lorsqu'ils réussissent à échapper au chômage (qui passe la barre des 20 %) : en 2015, 26 % des moins de 30 ans étaient pauvres. Outre le chômage endémique, la multiplication des travailleurs pauvres, du fait que les seuls secteurs dynamiques soient ceux de l'intérim et du bâtiment, alimente cette hausse de la pauvreté, tout comme la multiplication des familles monoparentales (35 % d'entre elles étaient pauvres en 2015). Enfin, l'immigration, surreprésentée dans les statistiques du chômage et qui, en augmentant la demande d'emploi, pressure les salaires à la baisse : la Seine-Saint-Denis et la façade méditerranéenne sont ainsi les zones où la pauvreté est la plus concentrée. ♦



À MARSEILLE, LA RÉPUBLIQUE A TOUJOURS LA BANANE

Parmi les éléments qui traditionnellement caractérisent les pays du tiers-monde, il y a l'organisation électorale. Bien entendu, la désorganisation électorale peut-être soigneusement organisée. Par opposition aux démocraties libérales du bloc de l'Ouest, la seconde moitié du xx^e siècle a utilisé l'expression « république bananière » pour qualifier les pays du tiers-monde qui organisaient des élections tenant plus du cirque que du scrutin.

Avec la dégradation de l'instruction publique, et l'arrivée massive de populations en provenance des pays en question, certains lieux en France

connaissent désormais des journées de vote comparables à celle du citoyen centrafricain qui vote pour l'alternance à la mairie de Bangui. La palme de l'exemple le plus frappant a été gagnée par Marseille. « À Marseille, il faudra des observateurs de l'ONU », avait déclaré Antoine Baudino (assistant parlementaire de l'ancien maire de secteur et sénateur RN Stéphane Ravier) dans nos colonnes, faits à l'appui. Dans plusieurs bureaux de vote, des bandes d'individus intimidant les électeurs et leur intimaient de voter pour Martine Vassal. Des absurdités électorales, comme les scores gigantesques de la droite centriste dans les arrondissements les plus islamisés et délinquants, peuvent être observées. Toutes ces pratiques, procurations signées massivement dans les Ehpad, irrespects de la trêve électorale, meetings dans des équipements publics, minibus remplis de Français récents pris en main par des gentils organisateurs sont leur présent. Elles pourraient vite devenir le nôtre. ♦ **Louis Lecomte**





CHRONIQUE CIVILISATIONNELLE

Par **Frédéric Saint Clair**

Le piège du progressisme

La France se tiers-mondise ! Effondrement du niveau de développement : hôpitaux, écoles, universités, transports, nucléaire, recherche, administrations publiques, à quoi l'on ajoute : atonie de la croissance, explosion de la dette, affaissement du pouvoir d'achat, fragilité des investissements, etc. Le constat est indiscutable mais... de quoi cette tiers-mondisation est-elle le nom ?

Le concept de tiers-monde apparaît sous la plume d'Alfred Sauvy dans les années 50, et caractérise les pays dits « sous-développés » – de cette forme même de « sous-développement » qui commence à poindre dans la France contemporaine. Au-delà du constat bien connu, la véritable question porte sur le remède : qu'est-ce qui a permis à l'Occident d'acquiescer ce niveau de développement dès le XIX^e siècle, et plus particulièrement dans l'immédiat après-guerre ? Ce remède est tout aussi bien connu : un modèle de développement fondé sur les théories de la croissance et l'internationalisation des échanges. En un mot, l'économie de marché, qui est l'alliance du progressisme technologique et du néo-libéralisme économique.

L'excellent Jean Fourastié, dans son ouvrage consacré à la période des Trente Glorieuses, questionne : « *Des changements fantastiques sont survenus en trente années, dans la condition d'une humanité millénairement stagnante. Pourquoi ces changements ? Comment ont-ils pu être réalisés ?* » Il répond que la cause indéniable tient en réalité en un mot : *productivité* ! Or,

note-t-il ensuite, cette productivité ne s'élève pas par un plus grand effort du travailleur, mais par l'effet de procédures techniques plus efficaces déduites des « inventions » et « découvertes » des sciences expérimentales : emploi de machines et d'installations, emploi d'énergie mécanique, etc. En résumé : le *progrès technique* ! Sans révolution technologique, pas de révolution industrielle. Sans progrès technique constant, pas de capitalisme. Le progressisme, le libéralisme et le capitalisme sont donc, aujourd'hui comme hier, le remède à la tiers-mondisation de la France !

Qu'en disent, dès lors, les conservateurs inquiets de cette tiers-mondisation ? N'adhèrent-ils pas implicitement au seul modèle existant qui soit véritablement source de richesse et de développement : le libéralisme ? Évidemment si ! Et ils tombent ainsi dans le piège du progressisme. C'est d'ailleurs pour cette raison que de conservateurs en bonne et due forme, nous n'en trouvons qu'assez rarement, l'essentiel des troupes se précipitant habituellement sur l'étiquette « libéral-conservateur », afin de combler, par un ralliement opportun au libéralisme, la principale lacune du conservatisme : l'économie. D'où l'allure fortement néo-libérale des conservateurs britanniques façon Thatcher, ou américains façon Reagan. La France ne fait pas exception... Car n'est pas illibéral qui veut.

Interrogeons-nous : un monde qui n'aurait pas été formaté par les révolutions politiques du XVIII^e siècle, dites « de la Liberté », et ensuite par la révolution industrielle qui a mis l'étincelle au baril de poudre capitaliste, aurait-il posé la même étiquette : « sous-développées », sur des civilisations étrangères, certes précapitalistes mais ancestrales et durables ? Aurait-il jugé aussi négativement sa propre civilisation, et aurait-il engagé de tels bouleversements pour la « moderniser » ? La clef du problème, nous semble-t-il, réside dans les termes « développement » et « sous-développement » qui sont déjà caractéristiques de la pensée libérale. Or, que vise le développement, si

ce n'est, sans l'avouer pourtant, la puissance, et à travers elle, la grandeur ?

LA CLEF DU PROBLÈME, NOUS SEMBLE-T-IL, RÉSIDE DANS LES TERMES « DÉVELOPPEMENT » ET « SOUS-DÉVELOPPEMENT » QUI SONT DÉJÀ CARACTÉRISTIQUES DE LA PENSÉE LIBÉRALE.

Aux conservateurs, nous demandons alors : n'y aurait-il donc aucune autre voie d'accès à la grandeur nationale, européenne, occidentale, que celle de l'innovation technique et de l'accumulation de capital ?

Pour le dire autrement : certaines poutres aujourd'hui consommées de Notre-Dame de Paris, que nous avons abondamment pleurées le jour de l'incendie, dataient du XII^e siècle... Pleurerons-nous autant l'absence d'une nouvelle génération de téléphones portables et d'extension de la 5G à l'ensemble du territoire ? La tiers-mondisation de la France marque avant tout l'échec de l'alliance progressiste du libéralisme et du socialisme. La solution conservatrice devra donc être à la fois post-socialiste et post-libérale. En un mot, post-capitaliste, et donc résolument civilisationnelle. ♦

L'école des ânes

L'école avait fait la République. Aujourd'hui déchue et déclassée, l'Éducation nationale ne forme plus qu'un énorme kyste au centre de la société.

Par Gabriel Robin

Illustration de Romée de Saint-Céran

Les résultats affichés par la France en matière d'instruction ne sont guère reluisants. L'étude Timss a jeté récemment une lumière crue sur les compétences des petits Français en mathématiques et en sciences. Livrée tous les quatre ans depuis 1995, cette enquête internationale a placé la France en avant-dernière position des pays de l'OCDE pour la catégorie des élèves de CM1, juste devant le Chili. Nous sommes dépassés par l'Irlande, la Lettonie, Malte, les États-Unis, la Hongrie, le Japon, la partie flamande de la Belgique, etc. Notre score est même inférieur au « point central Timss ». Pour les classes de quatrième, la France est encore bien au-dessous de la moyenne, notre score ayant baissé de 47 points en 25 ans. Seuls 2 % des Français atteignent le « niveau avancé » en mathématiques contre 50 % à Singapour.

On serait tenté de ricaner à l'évocation de ces scores lamentables qui vaudraient bien qu'on coiffe d'un bonnet d'âne tous les ministres de l'Éducation nationale aux manettes lors des trente dernières années, sans oublier les recteurs, les syndicats d'enseignants et dans certains cas les parents d'élèves. Il n'y a toutefois pas de quoi rire. Mauvais en sciences, les petits Français le sont sûrement aussi dans les matières littéraires, et à peu près tout le reste. Nul besoin d'une grande étude internationale pour s'en persuader, une discussion « en ligne » avec un étudiant moyen du supérieur nous permettra d'en juger. Il y a à quelque chose de l'ordre de l'instinct, un peu comme ce « sentiment d'insécurité » qui nous saisit quand nous empruntons le mauvais RER ou traversons la mauvaise rue à la mauvaise heure. Sans recourir à une méthodologie scientifique rigoureuse, on constate empiriquement que « quelque chose » cloche.

L'école fait beaucoup trop d'extra-scolaire. Elle édifie. Elle éduque. Elle pallie les manques familiaux. Elle a fort à faire. Parfois, dit-on, elle apprend à parler notre langue. Rudimentairement, mais suffisamment pour que quelques pauvres hères soient assez formatés pour confectionner des hamburgers ou les livrer chez les travailleurs du tertiaire dotés d'un baccalauréat général – les chanceux. L'école est devenue, avec le temps, une agence d'intérim rangeant les petits Français fonction de leur capacité à recracher des leçons, déterminant l'avenir professionnel de la majorité d'entre eux. Les plus dociles survivent. Les autres pourrissent la vie de tout le monde. Ils s'ennuient, harcèlent leurs camarades, menacent leurs professeurs et parfois vendent de la drogue à l'entrée des établissements.



L'ÉCOLE EST DEVENUE UNE AGENCE D'INTÉRIM RANGEANT LES PETITS FRANÇAIS FONCTION DE LEUR CAPACITÉ À RECRACHER DES LEÇONS.

Les professeurs savent trop que leur rôle est de plus en plus limité, qu'ils n'ont plus vraiment d'influence sur le destin futur de leurs élèves. Les « programmes » ne les y aident d'ailleurs pas. Généraux, copieux et denses, ils sont entendus d'une oreille distraite par une majorité d'élèves qui accumule du retard tous les ans, jusqu'à ce que le fossé soit trop grand pour être comblé. Notre vision de l'éducation, qui a peu d'équivalents à part en Asie, commande aux enfants de s'asseoir et d'assimiler dans le calme. Pas de sport, pas ou peu de travaux collectifs, et « en même temps », des savoirs élémentaires souvent non maîtrisés. Notre rigide enseignement hérité des jésuites exige de la discipline, de l'homogénéité. Couplé à l'idéologie émancipatrice de certains pédagogues et au freudisme hors d'âge de quelques zouaves, le culte maniaque des diplômés se transforme en machine à perdre pour la très grande majorité.

Selon Emmanuel Todd et Hervé le Bras, ce monde sans précédent historique « élargit de manière prodigieuse la masse des citoyens capables d'une activité culturelle autonome, différente de la réception passive de ceux qui savaient seulement lire. Il crée aussi une frange inférieure de « laissés-pour-

compte » culturels, bloqués au niveau de l'instruction primaire. À l'époque industrielle, la majorité alphabétisée de la société regardait vers le haut les éduqués supérieurs et contestait leurs privilèges. À l'époque postindustrielle, une majorité d'éduqués supérieurs et moyens regarde vers le bas ceux qui sont restés bloqués au stade de l'instruction primaire ». Les très grandes écoles restent l'apanage des catégories sociales les plus favorisées. Elles le sont même encore plus qu'autrefois, en témoigne l'école Polytechnique. L'école donne des diplômes mais ne permet plus que marginalement la mobilité et l'ascension sociale intergénérationnelle.

Les réponses politiques sont, elles, dignes du tiers-monde. Deux tendances se dessinent, toutes deux marquées au fer rouge de l'égalitarisme. Pour certains, à l'image de vellétés qu'eut Nicolas Sarkozy, il faudrait instaurer des « quotas » pour installer une discrimination prétendument positive. Ainsi, le Président fut un temps favorable à l'instauration de quotas ethniques d'embauche dans les entreprises, à l'image de ce qui peut se faire pour les adultes handicapés, ou dans l'Éducation supérieure sous l'impulsion de feu Richard Descoings, directeur de Sciences Po. Pour d'autres, il faudrait « restaurer » l'école d'autrefois avec ses maîtres sévères et ses tableaux noirs, la recentrer sur les savoirs fondamentaux, comme s'il était urgent de rétablir les emplois exigeant le moins de qualifications au sein d'une industrie classique de moyenne gamme, largement épaulée par l'État, et non de réformer le système éducatif et de repenser la formation des non-diplômés.

L'Éducation nationale souffre tout autant que la France, prise en général de la volonté de préserver un modèle hérité des Trente Glorieuses qui n'est plus adapté au substrat anthropologique de la France de 2020 comme aux grandes évolutions mondiales. L'élite se resserre, devient plus endogame, effrayée par le déclassement que connaissent les classes moyennes. À trop fantasmer le tiers-monde, on finit par lui ressembler. ♦

UNIVERSITÉ

Les écuries d'Augias

Par Marc Eynaud

Le hashtag #EtudiantsFantômes a explosé sur Twitter pendant plusieurs jours. Témoin de la détresse de dizaines de milliers d'étudiants précarisés, effrayés par l'avenir et dans l'impossibilité de gagner leur vie. Conséquence directe de l'épidémie de Covid, les universités sont fermées. Autre conséquence directe, les bars, restaurants et autres sources de boulots étudiants sont taris. En plus de la menace d'un décrochage universitaire, les futures élites de la nation sont confrontées au loyer impayé et aux difficultés financières. Comble de l'ironie, les annonces du ministre de l'Enseignement supérieur Frédérique Vidal promettant l'ouverture prochaine des TD se sont télescopées avec la menace d'un troisième confinement.

Oui, l'épidémie a aggravé l'état des universités. Oui, l'épidémie de Covid crée une paupérisation sociale, économique et psychologique. Mais est-ce la seule explication ? Le Covid a-t-il été l'instrument ou le révélateur ? La bourrasque ou la pichenette donnée à un cadavre ambulante ? Il suffit pour cela de prendre les chiffres donnés par l'Université Paris 8 : « Environ 30 % des étudiants inscrits en première année de licence à l'université se retrouvent en difficulté dès les premières semaines qui suivent la rentrée, ce qui engendre de leur part un décrochage progressif ».

Une situation qui serait provoquée par une multiplicité de facteurs parmi lesquels certes le Covid mais aussi « une mauvaise orientation, un projet mal défini, etc. » Et c'est bien là qu'est l'os. Plus qu'un sésame, l'accès à l'université est devenu un droit tout comme l'obtention du bac. On ne compte plus sur les réseaux sociaux les cris d'alarme de profs apitoyés voire effrayés par le niveau moyen

des élèves français. Plus de 61,5 % des étudiants sortant de la filière générale ont poursuivi à l'université (hors IUT) à la rentrée 2015. Un chiffre qui augmente sensiblement d'année en année.

Le français élémentaire et l'orthographe sont en chute libre. Un article du *Monde* mettait en lumière une initiative de l'université de Nanterre qui proposait aux élèves ayant échoué à un test basique de connaissance du français des cours de rattrapages. Parmi les étudiants interrogés, Alexis, 17 ans qui « ne comprend pas trop ce qu'il fait là car il a obtenu 10 et 14 au bac de français ». Donc, on peut obtenir le bac de français et échouer à un test dont les questions demandent de savoir placer l'accent sur le a dans une phrase sujet/verbe/complément.

Des élèves mal orientés car poussés par un système égalitariste qui dédaigne les filières professionnelles alors qu'elles constitueraient une voie royale pour des jeunes qui seraient plus aptes à poser des parquets qu'à étudier la philosophie en licence. Rajoutez à cela des filières, au hasard sociologie, LEA ou arts plastiques, qui vous mèneront chez Pole Emploi option blog Mediapart pour occuper les temps libres et vous avez un bon aperçu des failles françaises.

L'université a en fait tourné le dos à la méritocratie pour le nivellement par le bas. Et même là, l'obstacle est trop rude pour des dizaines de milliers d'étudiants qui se trouvent à perdre un an, ou deux, ou trois, à s'acharner à suivre un cursus qu'ils n'auraient jamais dû suivre, quitte à se trouver entraînés dans une spirale d'échecs dont la contestation sociale serait devenue une échappatoire momentanée.

Étudiants fantômes car hantant des universités à l'abandon, tel le premier manoir hanté d'un film d'horreur de série B : le pire dans tout cela étant qu'ils sont des milliers à se heurter à la violence de l'échec qu'ils n'auraient jamais connu si l'université n'avait pas été un vague droit biberonné à l'égalitarisme médiocre mais bien une orientation parmi d'autres. Mais ici-bas, il est devenu plus gratifiant de tripler sa L1 de socio que de devenir meilleur ouvrier de France. ♦



Entretien

ABRUTISSEMENT SCOLAIRE

Le niveau monte !

Noël de Beaufort [le nom a été modifié] est un jeune agrégé en sciences économiques et sociales. En plus de son métier d'enseignant, il est actuellement doctorant en sciences de l'éducation, et constate comme tout un chacun l'immense et désespérante chute de la maison Éducation nationale.

Propos recueillis par Étienne Auderville
Illustration de Romée de Saint-Céran

Le nivellement par le bas concerne-t-il aujourd'hui aussi le corps enseignant ?

Assurément, la baisse du niveau concerne également les enseignants, il suffit de se perdre dans quelques rapports de jury pour le constater ; je l'ai fait pour les lettres, les mêmes plaintes reviennent systématiquement et elles sont affligeantes : absence de maîtrise de l'orthographe, manque de culture littéraire. C'est une conséquence logique de la baisse du niveau général, les élèves formés à la méthode globale et déculturés – dont je fais partie – souhaitent devenir profs. Mais le problème, c'est aussi que ce métier fait fuir une partie des bons élèves de différentes disciplines. C'est le cas en particulier dans les mathématiques et les sciences : à niveau de diplôme égal, les emplois dans le privé offrent un salaire qui est au minimum le double de celui d'un certifié en début de carrière (1 827 € brut, primes incluses, contre 4 000 € en moyenne en sortant d'école d'ingénieur). Qui a envie de prendre le risque de travailler dans une zone de non-droit pour être sous-payé ? La dégradation du métier est autant économique et sociale que symbolique. Ce métier est en voie de prolétarianisation et ce n'est pas seulement la conséquence d'une mauvaise paie. L'image sociale du métier d'enseignant se dévalorise au même rythme que se défont les hiérarchies culturelles. Bientôt on dira des enseignants qu'« il en faut » comme lorsque l'on parle des éboueurs.

Du point de vue ethnique, cette transformation s'opère déjà : c'est un métier qui est choisi soit par les enfants d'immigrés intégrés, pour qui l'école a une haute valeur symbolique et permet de connaître une ascension sociale ; soit par des immigrés tout juste débarqués qui baragouinent un français de blédard, ont une licence d'informatique de l'université Omar Bongo et sont engagés en tant que contractuels pour enseigner la trigonométrie à nos chères têtes blondes.

La délégitimation de l'autorité des professeurs constitue-t-elle un simple phénomène dû à l'évolution des mentalités, ou est-elle également le fruit d'une dynamique institutionnelle ?

La crise de légitimité n'est pas propre à l'école, elle touche aussi bien la famille que le pouvoir politique, la police, la médecine. Toute institution qui exerce un pouvoir est remise en cause par ceux sur qui ce pouvoir s'exerce. En matière d'éducation, les conséquences sont désastreuses car c'est faire fi de l'inégalité qui existe entre l'éducateur et l'éduqué. Le maître a déjà emprunté le chemin par lequel passe l'élève, il le corrige et le guide dans la diversité du savoir pour l'aider à progresser, à poser les bases de la pensée rationnelle, et lui permettre un jour d'être capable de discerner par lui-même le vrai du faux et le bien du mal. Cela suppose d'accepter une inégalité, au minimum temporaire, entre les deux parties de la relation éducative. C'est ce que le monde moderne refuse et combat.

Toutefois la délégitimation de l'autorité de l'enseignant ne s'est pas faite toute seule comme par magie, les idées n'ont d'influence que si elles sont portées par des institutions sociales. La destruction de l'autorité professorale a été et est encore encouragée et organisée par l'Éducation nationale. D'abord en exigeant toujours moins de connaissances des enseignants. Puis en cédant à toutes les réclamations des parents. L'assassinat de Samuel Paty a montré cette soumission de l'institution, mais ce sont aussi des familles bourgeoises qui viennent briser les noix des enseignants parce que Paul-Henri n'a pas eu le demi-point qu'il méritait, demi-point qui serait essentiel pour qu'il intègre les grandes écoles de l'élite mondialisée. Les chefs d'établissements et les inspecteurs disent pour la plupart amen à toutes ces revendications, même les plus absurdes et les plus injustes. Mais si les parents se sentent autorisés à de telles intrusions dans l'enseignement des professeurs, c'est également à cause d'un changement de mentalité. En tant que professeur, vous ne pouvez pas demander le redoublement d'un enfant ou l'orienter vers une filière professionnelle. Et les faits donnent raison aux élèves et à leurs parents puisque même l'élève qui sait à peine tenir un stylo obtiendra son bac, peut-être même avec mention. L'Éducation nationale fonctionne comme le ministère de la Vérité dont le slogan serait « la médiocrité c'est l'excellence ». Dans ce système, les commissions d'harmonisation des notes du bac sont autant de Winston Smith chargés de rétablir la vérité, conforme aux objectifs ministériels.

Dans quelle mesure l'ensauvagement de la société se retrouve-t-il à l'école ?

La hausse de la criminalité n'épargne pas l'école, loin de là. Les affaires sont le plus souvent tues, le mot d'ordre étant « surtout, ne faites pas de vagues », sauf dans certains cas, lorsqu'une vidéo sort sur les réseaux sociaux, ou qu'un tête se désolidarise d'un corps... Mais ne soyons pas trop vite nostalgiques, l'école n'a jamais été épargnée par les bruits du monde. Péguy, que l'on présente toujours comme le chantre des instituteurs de la III^e République, critiquait vertement la politique scolaire laïcarde de l'époque et mettait en garde dans *De Jean Coste* : « Il ne faut pas que l'instituteur soit dans la commune le représentant du gouvernement ; il convient qu'il y soit le représentant de l'humanité ; ce n'est pas un président du Conseil, si considérable que soit un président du Conseil, ce n'est pas une majorité qu'il



« Croyez-vous que l'on peut apprendre la méthode de la dissertation quand on a un couteau dans son sac et que l'on prépare un guet-apens contre une tribu, pardon, une bande rivale de la cité d'à-côté ? »

Noël de Beaufort

faut que l'instituteur dans la commune représente : il est le représentant né de personnages moins transitoires, il est le seul et l'instimable représentant des poètes et des artistes, des philosophes, des savants, des hommes qui ont fait et qui maintiennent l'humanité. Il doit assurer la représentation de la culture ».

L'école a donc été depuis toujours un révélateur du monde social. Si elle pouvait accéder au rang de sanctuaire, c'est parce que la société française du début du xx^e siècle n'ignorait pas tout sentiment de piété religieuse, et même certains laïcards avaient leur spiritualité. On n'avait pas encore tout à fait tourné le dos au divin, et l'on savait qu'entre prier et apprendre il n'y a qu'un pas. Aujourd'hui, dans une société strictement matérialiste, comment l'école pourrait-elle être le sanctuaire de la culture ? Quand le bruit et l'activité sont permanents, comment demander à un élève d'avoir une attitude de recueillement pour commencer l'étude ? Inévitablement, lorsque la culture et la civilisation reculent, la violence resurgit. Cela ne doit pas être mal compris : on ne

combattras pas la délinquance en faisant lire *Les Fleurs du mal* à Jean-Abdelkrim, mais cette hausse de la violence n'est que la conséquence d'un recul du processus de civilisation.

Croyez-vous que lorsque l'on a reçu une éducation à l'africaine, au milieu d'une cité qui vit à l'africaine, on parcourt le même processus de civilisation ? Croyez-vous que lorsqu'on maîtrise la langue française comme un enfant de maternelle, on va essayer de convaincre son professeur de ne pas sanctionner un retard ? Que l'on va inventer une excuse ou essayer de l'attendrir ? Non, on sort un flingue et on le pointe sur la tempe, comme ce fut le cas à Créteil en 2018. Croyez-vous que l'on peut apprendre la méthode de la dissertation quand on a un couteau dans son sac et que l'on prépare un guet-apens contre une tribu, pardon, une bande rivale de la cité d'à-côté ?

En somme, peut-on dire que notre école se tiers-mondise ?

Il n'est pas évident de parler d'une tiers-mondisation de l'école en France, étant donné que les pays pauvres n'ont

jamais développé de système scolaire d'envergure. Près d'une personne sur deux est analphabète en Afrique subsaharienne, autant dire que les effets pervers du collège unique ou la mise au centre de l'activité de l'élève sont loin des problématiques éducatives du tiers-monde. L'évolution que connaît notre système d'enseignement est propre aux sociétés occidentales, elle correspond à notre trajectoire historique ainsi qu'à notre civilisation. À l'inverse de bon nombre de pays du tiers-monde où la culture se transmet par l'oralité, notre culture est écrite. Il n'y a pas de jugement de valeur : l'essentiel pour une culture est de pouvoir être transmise ; or je constate, après beaucoup d'autres auteurs, que cette transmission n'a plus lieu. Pire, ce refus de la transmission est orchestré par les directives ministérielles – Georges Steiner parlait d'une « amnésie planifiée ». Chaque réforme renforce la pertinence de cette expression. Le fameux grand oral, fruit de la réforme du bac, relève plus d'un entretien d'embauche que de l'expression d'une pensée rationnelle nourrie de savoirs précis. C'est cet oubli de soi, cette haine de soi qui est la racine de la crise de l'enseignement. Péguy, encore lui, écrivait dans *Pour la rentrée* : « Quand une société ne peut pas enseigner, c'est qu'une société ne peut pas s'enseigner ; c'est qu'elle a honte, c'est qu'elle a peur de s'enseigner elle-même ; pour toute humanité, enseigner, au fond, c'est s'enseigner ; une société qui ne s'enseigne pas est une société qui ne s'aime pas ; qui ne s'estime pas ; et tel est précisément le cas de la société moderne ». La tiers-mondisation et la tribalisation de la France n'ont pu se développer que sur ce désamour, et celui-ci est propre à l'Occident. ♦

TECHNOLOGIES FRANÇAISES

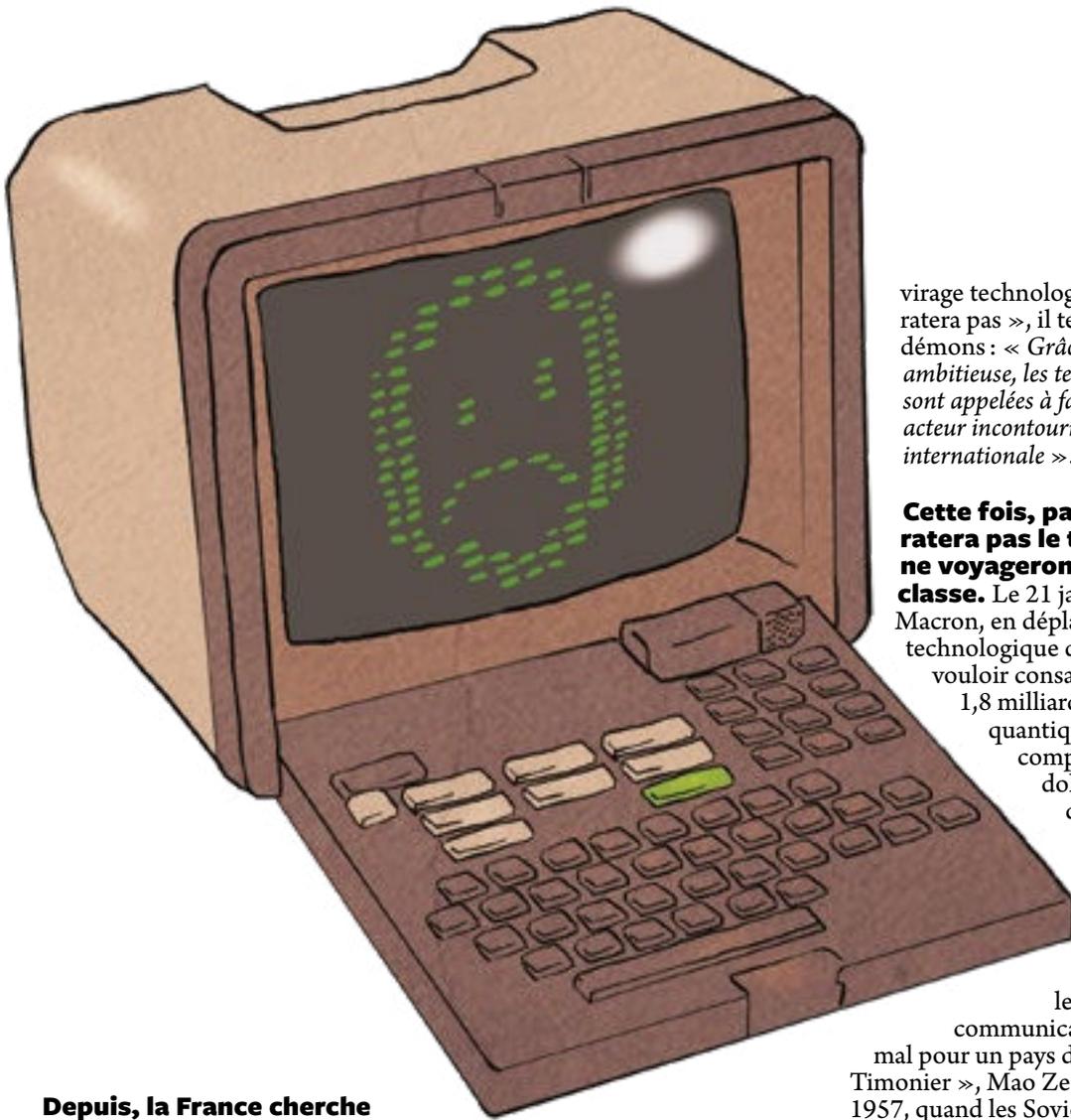
La science des rendez-vous ratés

Quand le polytechnicien **Louis Pouzin** se lance en 1971, avec une petite équipe d'ingénieurs, dans le projet Cyclades, il s'en faut de peu qu'il ne fasse de la France le berceau d'internet. C'était compter sans les particularités du « capitalisme de vaisseau amiral » à la française, capable du meilleur comme du pire. Et en 1974, quand Valéry Giscard d'Estaing arrive au pouvoir, c'est surtout du pire qu'il s'agit. **Pompidou avait porté le projet Cyclades, Giscard lui a porté le coup fatal, entraînant un terrible retard technologique et industriel français dont on se demande aujourd'hui s'il peut être rattrapé.**

Par Laurent Gayard/ Illustration de Romée de Saint-Céran

Puisque Valéry Giscard d'Estaing nous a quittés récemment, rendons-lui hommage. Vinton Cerf et Bob Kahn, considérés aux États-Unis comme les fondateurs d'internet, se sont directement inspirés du système mis au point par Louis Pouzin et son équipe du projet Cyclades à partir de 1971, afin de concevoir le protocole de transmission de données par paquets, aujourd'hui utilisé par près de cinq milliards d'internautes. Et alors qu'aux États-Unis, les ingénieurs, qui ont su mesurer la valeur des travaux de Pouzin, achevaient de jeter les bases de la domination numérique américaine, en France Valéry Giscard d'Estaing jetait non seulement aux orties le projet de l'équipe de Pouzin, mais aussi le consortium européen Unidata et vendait, à l'américain HoneyWell, la Compagnie internationale pour l'informatique (CII), tout cela sur les conseils d'Ambroise Roux, principal fournisseur des PTT, qui craignait l'apparition de concurrents dangereux et était favorable au projet Transpac des PTT. On connaît la

suite. Transpac a donné naissance au Minitel, dont Bruno Lussato, professeur au Conservatoire national des arts et métiers, avait résumé le succès en 1988 de façon lapidaire : « On nous dit que le monde entier nous envie le Minitel. Je ne sais pas s'il nous l'envie, messieurs, mais je peux en tout cas vous dire une chose avec certitude, c'est qu'il ne nous l'achète pas ». Il est des décisions qui coûtent cher, très cher. Celles prises par Valéry Giscard d'Estaing à son arrivée au pouvoir ont scellé le retard technologique français pour les décennies qui ont suivi. Et l'aveuglement des élites françaises est resté très longtemps de mise. En 1994, Gérard Théry, ancien directeur général des Télécommunications françaises en 1974, publiait un rapport intitulé « Les autoroutes de l'information », dans lequel il estimait qu'internet « mal adapté à la fourniture de services commerciaux (...) ne saurait, dans le long terme, constituer à lui tout seul, le réseau d'autoroutes mondial ». Un tel acharnement dans l'erreur prêterait à rire si les conséquences n'en étaient pas si graves.



Depuis, la France cherche toujours à rattraper son retard dans un domaine technologique devenu un enjeu stratégique majeur. Le gouvernement français cherche donc aujourd'hui à prendre en marche le train de la révolution quantique, c'est-à-dire des technologies de l'information et de la communication basées sur le principe de l'intrication quantique. Pour résumer en quelques lignes ce principe éminemment complexe, disons qu'il désigne un phénomène physique par lequel deux particules se trouvent liées (intriquées) et que si vous chatouillez l'une, sa jumelle rira, même si elle se trouve à des dizaines de kilomètres. La maîtrise de l'intrication quantique permet de répliquer exactement un état quantique, observé dans une particule, chez une particule liée, aussi distante soit-elle. Ordinateurs quantiques surpuissants, communications indéchiffrables... les multiples applications de ces découvertes font saliver les investisseurs, industriels, militaires et chefs d'États du monde entier mais bien peu ont la capacité de maîtriser ces technologies. Le 9 janvier, la députée Paula Forteza a soumis au gouvernement un rapport commandé par Édouard Philippe à la fin mars 2019. Intitulé « Quantique : le

virage technologique que la France ne ratera pas », il tente d'exorciser nos vieux démons : « Grâce à une stratégie nationale ambitieuse, les technologies quantiques sont appelées à faire de notre pays un acteur incontournable dans la scène internationale ».

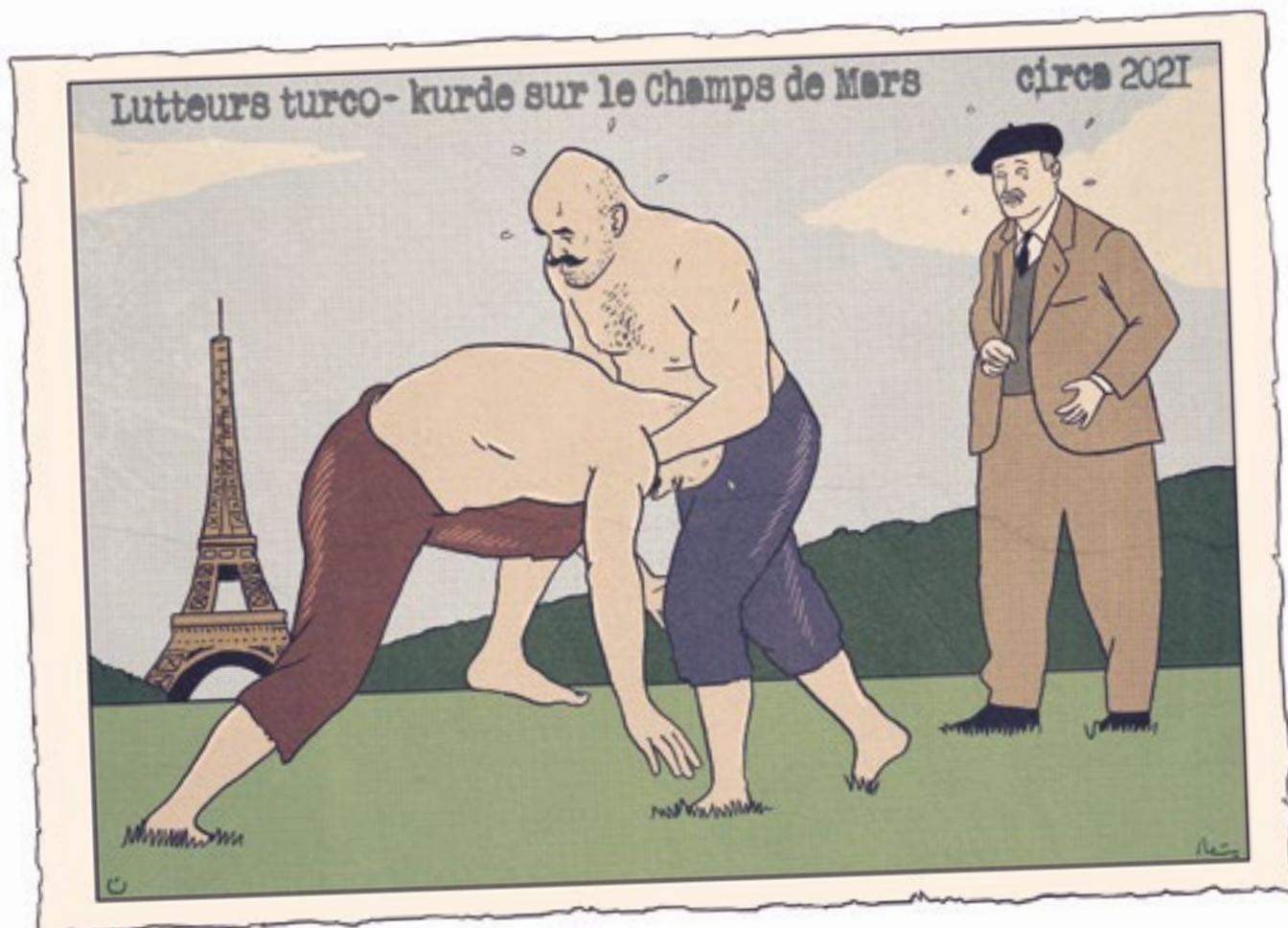
Cette fois, pas de doute, on ne ratera pas le train. Mais nous ne voyagerons pas en première classe.

Le 21 janvier, Emmanuel Macron, en déplacement au pôle technologique de Saclay, a annoncé vouloir consacrer la somme de 1,8 milliard d'euros au plan quantique. C'est fort peu, comparé aux dix milliards de dollars consacrés depuis dix ans par la Chine à son « laboratoire quantique national », qui a déjà permis de mettre en orbite en 2016 le premier satellite utilisant

les technologies de communication quantique. Pas

mal pour un pays dont le défunt « Grand Timonier », Mao Zedong, se désolait en 1957, quand les Soviétiques lançaient Sputnik, que son pays « ne soit même pas capable de lancer une patate dans l'espace ». De façon surprenante, nous retrouvons dans notre wagon quantique de deuxième classe les États-Unis qui n'ont officialisé leur propre programme de développement quantique qu'en 2018. Un retard cependant compensé par les recherches menées depuis plus d'une décennie par IBM, Microsoft ou Google, lequel affirmait en octobre 2019 dans la prestigieuse revue scientifique *Nature*, avoir développé le premier véritable ordinateur quantique opérationnel. En France, la société Pasqal développe elle aussi un ordinateur quantique construit à l'Institut d'Optique Graduate School (IOGS) de Palaiseau tandis qu'à nouveau, le pouvoir politique attend le champion industriel qui ouvrira au pays les portes du Valhalla quantique. C'est là le moment le plus dangereux, celui qui peut voir les conflits d'egos, l'arrogance des grands décideurs, le poids des conflits d'intérêts entraîner de désastreuses décisions politiques, garantissant à la France un retard technologique presque impossible à rattraper. Si personne n'a vraiment jugé bon de le rappeler au moment où les hommages à Valéry Giscard d'Estaing se sont multipliés, Louis Pouzin, lui, s'en souvient encore. ♦

**L'AVEUGLEMENT
DES ÉLITES
FRANÇAISES
EST RESTÉ TRÈS
LONGTEMPS DE
MISE.**



Tribu contre tribu

La France, en plus d'avoir ses propres engueulades, a les engueulades des autres. Car plusieurs communautés remercient régulièrement la France de les avoir accueillies et assediées en s'égorgeant dans le plus pur style cannibale. Ces guerres entre tribus font chaque année plusieurs morts et les services de police peinent à y comprendre quelque chose.

Par Maël Pellan / Illustrations de Romée de Saint-Céran

La plus importante de ces luttes intertribales concerne les Turcs. Sur le sol français, les extrémistes turcs et le PKK kurde se livrent une lutte féroce dans l'indifférence générale des autorités ! Quelques rappels : en 2013, trois militantes kurdes sont assassinées en plein Paris par un familier « retourné » par le MIT, les services secrets turcs ; à Toulouse en 2008, à Marignane en 2016, à Mantes-la-Jolie en 2019, les affrontements entre Turcs et Kurdes sont dantesques. La particularité des extrémistes turcs, notamment les fameux Loups Gris, est d'avoir quantité d'ennemis : les Kurdes, les Arméniens, les Grecs, les communistes turcs (il existe des guérillas crypto-maoïstes ou guévaristes en Turquie), les Gülenistes (une secte musulmane) et tout groupe organisé s'opposant à la « destinée néo-ottomane » de ce petit pays du tiers-monde.

**LA
PARTICULARITÉ
DES EXTRÉMISTES
TURCS,
NOTAMMENT
LES FAMEUX
LOUPS GRIS,
EST D'AVOIR
QUANTITÉ
D'ENNEMIS.**

Les mêmes schémas de guerre intra-diaspora entre services secrets et opposition ont longtemps existé dans le cadre iranien. En l'espèce, le Vevak, les services extérieurs du régime des mollahs, n'hésitent pas à liquider, à l'étranger, les Moudjahidines du peuple (MEK) très présents en France. En janvier 2018, un couple avait même été arrêté par la police belge en possession d'explosifs en vue de commettre un attentat contre un meeting du MEK à Villepinte.

**DE LA MAUVAISE IDÉE D'EMMERDER LES
GITANS**

Le deuxième groupe ethnique pourvoyeur de tensions récurrentes reste les « gens du voyage » (Gitans, Tziganes, Roms, Sintis, Yéniches) dont l'esprit communautaire entraîne de réguliers affrontements avec, outre Mimille qui s'est fait

chouraver son taille-haie, d'autres groupes tribaux : Arabes, Noirs, etc. Les campements sauvages aux abords des banlieues étant souvent la source de bagarres. À Carcassonne en 2014, les haches étaient de sortie ; en 2005 à Perpignan, il aura fallu faire intervenir pasteurs et imams pour calmer les surins après la mort d'un homme achevé à coups de tuyau ! Les voyageurs forment une communauté telle que l'ensemble des autres tribus est susceptible d'entrer en conflit avec elle sur fond de trafics en tout genre. Dans certaines prisons, les Nomades sont même regroupés dans un étage particulier.

CAUCASE CONNEXION

Une communauté connaissant une belle progression dans la délinquance est celle des immigrés tchéchènes. Un peu à l'instar des Kosovars et Albanais, cette communauté est fortement structurée autour de chefs de clans et d'imams influents. L'affaire de Dijon en juin dernier a mis l'accent sur la capacité de mobilisation des Caucasiens qui peuvent faire venir 200 lascars pour une bagarre de mômes. La menace tchéchène est d'ailleurs fortement sous-estimée car la communauté est souvent confondue dans une vaste identité « russe », erreur due à leurs noms et à leur nationalité. À Vannes par exemple, plaque tournante de la drogue en Bretagne, la police a longtemps cru avoir affaire à des Russes dans la prise de contrôle de la schnouff et la mise au pas des « Afro-Maghrébins ». Les policiers n'étant pas formés aux subtilités ethnico-religieuses (et les fichiers à caractère ethnique étant interdits en France), la perception des tribus engagées dans les affrontements est parfois ardue.

Au milieu de toutes ces smalas, les Maghrébins sont toujours plus ou moins présents, sans qu'il soit possible de faire le distinguo entre Tunisiens, Marocains et Algériens d'ailleurs. Notons que les tensions entre Kabyles/Berbères et Arabes en Algérie et au Maroc pourraient s'exporter un jour en Europe, plus particulièrement en France et en Belgique.

ENRICHISSEMENT CULTUREL À COUPS DE MACHETTE

Au-delà de ces tensions inter-communautaires emblématiques, d'autres ethnies s'affrontent régulièrement dans une mise en abysse de la France tiers-mondisée. On l'a oublié, c'était à la veille du confinement : le 28 février passé, une soi-disant star de la rumba congolaise (Kinshasa) au nom étrange, Fally Ipupa, donnait un concert à Bercy. De nombreux membres de la diaspora de son pays – qui apparemment ne se sentent guère français – l'accusant d'être trop proche du pouvoir local incendiaient une trentaine de véhicules, surtout des scooters, ainsi que des poubelles. Enfumée, la gare avait été évacuée et le trafic des métros et RER perturbé, laissant le bon Français grosjean comme devant. La police avait procédé à 70 interpellations de ces sympathiques concitoyens.

Plus insolite, une guerre interne dont on parle peu et qui fait régulièrement des morts est celle que se livrent Sri-lankais et Tamouls. 60 000 Sri-lankais

QUI VEUT SON MIGRANT ?

Répartir les migrants dans les régions pour soulager l'Île-de-France, voilà la brillante idée du gouvernement. La trouvaille, baptisée « effort républicain », est détaillée dans un curieux charabia rempli de fautes d'orthographe intitulé « schéma d'accueil des demandeurs d'asile et d'intégration des réfugiés 2021-2023 » laissant généreusement une petite vacherie à l'éventuel successeur d'Emmanuel Macron en 2022.

L'État jacobin imposera donc aux territoires d'outre-périphérique des quotas de migrants en pénalisant particulièrement deux régions, la Bourgogne et la Bretagne, qui devront doubler leur charge d'immigrés pour atteindre 5 % de la péréquation nationale. 2500 migrants installés en Île-de-France seront ainsi offerts chaque mois en cadeau aux ruraux qui n'attendaient que ça. Notons que lors du premier démantèlement de la jungle de Calais en 2016, l'expérience avait déjà été tentée. Avec un succès mitigé en Bretagne puisque les Afghans prévus pour séjourner au lac de Trémelin en Iffendic (superbe endroit au demeurant) avaient refusé de descendre du car arguant qu'ils voulaient aller « dans une grande ville ». Une fois arrivés à Saint-Brieuc... ils étaient repartis vers Calais !

Avec cette mesure, les populations enracinées pourront ainsi goûter aux joies du multiculturalisme mais point de l'intersectionnalité puisqu'il est précisé page 18 du « schéma » que « les publics LGBTI vulnérables [...] ne seront pas concernés par ce dispositif ». Les follasses resteront donc en Île-de-France. Avec un pass navigo gratos pour aller se faire enfilet dans le Marais ?

Bizarrement, le gouvernement a oublié la Corse dans tous les tableaux explicatifs des documents du ministère de l'Intérieur. Et sur les cartes d'illustration, l'Île de Beauté ne figure jamais. « U Statu culuniale » (l'État colonial) aurait-il été « avidutu » (prudent) à l'approche des élections territoriales ? ♦ MP

sont installés en France et des bandes s'affrontent sans que les pouvoirs publics n'y comprennent rien entre « Tamouls » et « Cinghalais bouddhistes », importation du conflit indépendantiste qui a fait 100 000 morts et s'est soldé par la défaite des LTTE, les terrifiants séparatistes tamouls. La fin de la guerre n'a pas, pour autant, donné lieu à la paix des bisous-bisous entre les deux communautés, notamment en diaspora. Et chez les Sri-lankais, c'est à coups de machettes que ça se règle !

Un autre conflit prometteur dans l'horreur est celui, latent, entre l'Éthiopie et l'Érythrée. Son exportation sur le sol européen donne lieu à de fréquentes batailles, les « camps de réfugiés » en étant généralement le théâtre. Car c'est dans ces camps que l'horreur multiculturaliste atteint son paroxysme. Les camps sauvages en périphérie des grandes villes sont le théâtre de fréquents affrontements entre Afghans, Soudanais, Érythréens et Éthiopiens précédemment cités mais aussi entre bandes rivales à l'intérieur même de ces communautés sur fond de différends claniques ou tribaux. ♦



COVID

L'État démasqué

La com, tout est dans la com ! La politique repose de plus en plus sur les slogans, les réseaux sociaux, les belles paroles mais les actions ne suivent jamais plus. La pénurie de masque et la désorganisation générale autour du covid en sont la preuve.

Par Jean Kerguen

Illustration de Romée de Saint-Céran

L'affaire des masques est sans doute l'une des illustrations les plus emblématiques de la déréliction progressive de l'État. On connaît désormais l'étendue du fiasco, bien documenté par le rapport de la commission d'enquête du Sénat sur le Covid : entre 2009 et 2019, à la suite d'une série de décisions de la direction générale de la santé (DGS) et de Santé publique France, les stocks stratégiques de masques sont passés de presque 2 milliards d'unités à... une centaine de 100 millions environ, alors qu'un milliard de masques sont estimés nécessaires pour faire face à une crise intense de seulement dix semaines. Comment expliquer cette situation ? Tout y est : incapacité d'anticipation par l'État, vision exclusivement financière de l'action publique, absence de contrôle politique des administrations, politique de communication déconnectée du réel et fondée sur le mensonge, effacement de la notion de responsabilité.

Les faiblesses d'anticipation de l'État sont bien connues. Certains ministères ont tenté, avec plus ou moins de bonheur, de se doter de centres de prospective, à l'instar du ministère des Affaires étrangères. Mais le cas général est l'absence d'outil ministériel sérieux permettant, en mobilisant des compétences variées et non exclusivement issues des corps de fonctionnaires du ministère intéressé, d'anticiper les crises, de se projeter au-delà du court terme et de préparer des scénarii de prise de décision. Cette fragilité s'explique notamment par la vision exclusivement financière voire budgétaire de l'action publique, désormais extrêmement répandue parmi les hauts fonctionnaires dont la mentalité a été largement formatée par les théories du nouveau management public et les « impératifs » de la mondialisation. Celle-là même qui a conduit le ministère de la Santé à

liquider ses stocks de masques et à ne pas les reconstituer. Pour beaucoup de dirigeants du public, l'État n'est plus un acteur de l'histoire au service de la nation, mais une scorie un peu étrange et, trop souvent, une simple *occasion*, un *tremplin* pour aller ensuite dans le privé y singer le pire du capitalisme mondialisé.

Assez étrangement, cette vision dégradée de l'État cohabite avec une forme d'arrogance selon laquelle les hauts fonctionnaires seraient les seuls tenants de l'intérêt général face à des politiques jugés in petto illégitimes. D'où la tentation de ne pas leur confier toutes les informations qui pourraient leur être nécessaires. La rétention d'informations, décrite et théorisée par Michel Crozier, est ainsi répandue et a été clairement mise au jour dans le cas des masques par le rapport sénatorial : « *D'inquiétants défauts de communication (de la direction générale de la santé) ont laissé jusqu'en janvier 2020 les ministres de la Santé et la directrice générale de Santé publique France dans l'ignorance totale de la pénurie de masques* ». Il est vrai que les ministres donnent souvent raison à leurs critiques en s'intéressant trop peu au fond des choses et au fonctionnement concret de leurs ministères. Accoler leur nom à une loi plus ou moins utile, courir les couloirs des télévisions et radios, avancer leurs pions dans leurs partis respectifs, courtiser les journalistes, préparer les prochaines échéances, bref faire de la com, semblent être leurs activités favorites, qui ne leur laissent que peu de temps pour soulever le capot de leurs administrations, y traiter les dossiers, vérifier l'application des politiques déjà engagées et préparer l'avenir. Que madame Buzyn ait été mal informée par le DGS est une chose, qu'elle n'ait pas songé à s'informer sur les stocks de masques par elle-même ou via son cabinet en est une autre qui démontre un sens des priorités altéré.

La montée en puissance de la communication est sans doute l'une des clés d'explication de cette fragilisation de l'action publique. Comme si les dirigeants vivaient dans un monde virtuel où l'important est l'image qu'ils donnent et que renvoient les médias davantage que leur action. *La Guerre des Gaules* de César nous rappelle que la posture communicante est vieille comme le monde, mais elle a pris un tour radical, la communication, en venant non seulement à enjoliver la politique menée mais aussi à s'y substituer. L'effet est délétère car si les déclamations au sommet ne sont suivies par rien de concret, non seulement la population finit par perdre confiance, mais les fonctionnaires d'application, sur le terrain, en sont désabusés et démobilisés, d'où un cercle vicieux de désagrégation de l'action publique. L'affaire des masques révèle une nouvelle étape en la matière, celle de la communication sciemment et longuement mensongère. Citons le rapport du Sénat: « *Le fiasco des masques a été sciemment dissimulé par le Gouvernement durant la crise [...] Plusieurs responsables politiques et sanitaires ont, à plusieurs reprises, nié aveuglément la pénurie des équipements de protection individuelle, minimisé grandement la responsabilité des pouvoirs publics en la matière, et présenté une version déformée de la chronologie des faits* ».

Cette communication déconnectée ne craint pas le ridicule, comme Sibeth Ndiaye nous l'a montré. Sa creuse insipidité est parfois comique, notamment en ce qu'elle est reproductible à l'infini par les esprits paresseux, à l'image du fameux slogan de Nicolas Sarkozy en 2007, l'ambitieux « *ensemble, tout devient possible* », évidemment démenti par les faits, mais repris par le président tchadien Idriss Déby lors de la campagne présidentielle de 2016. Quand on parle de tiers-mondisation! Tout cela n'est possible que parce que la notion de responsabilité s'est profondément obscurcie dans notre pays. Les hauts fonctionnaires indécis ou incapables ne sont jamais réellement sanctionnés, dès lors qu'ils appartiennent au bon réseau. L'affaire Duhamel et l'incroyable capacité du directeur de Sciences-Po à se maintenir nous en disent long sur ce point. Mais la neutralisation de toute responsabilité vaut aussi pour les « grands »



COMME SI LES DIRIGEANTS VIVAIENT DANS UN MONDE VIRTUEL OÙ L'IMPORTANT EST L'IMAGE QU'ILS DONNENT ET QUE RENVOIENT LES MÉDIAS DAVANTAGE QUE LEUR ACTION.

élus. C'est un des traits particuliers de notre pays où l'échec politique, voire la sanction pénale, n'est pas synonyme de carrière stoppée, mais de continuation voire de promotion. Au Royaume-Uni, un Premier ministre qui perd disparaît de la scène politique. En France, il s'y enracine: voir Alain Juppé et Laurent Fabius, deux politiciens qui n'ont jamais su décrocher en dépit de moult échecs, mais propulsés au Conseil constitutionnel: un repris de justice et un individu, certes relaxé, mais bien secoué par le scandale du sang contaminé. ♦



QUESTION D'HYGIÈNE

La peste aux portes de Paris ?

Par Marc Obregon
Illustration de Romée de Saint-Céran

Paris envahi par le covid et Paris envahi par les rats. On aimerait que la Mairie agisse rapidement contre ces microbes velus et ambulants avant qu'une nouvelle crise sanitaire nous saute au nez, tel un vieux masque usagé.

« **O**n se croirait revenu un siècle en arrière », lâche un éboueur consterné, face à la prolifération des nuisibles dans le XVII^e arrondissement de Paris. Une prolifération qui a atteint des sommets ces dernières années : jusque dans les jardins de Notre-Dame ou du Trocadéro, c'est désormais en pleine journée et devant des touristes effarés que pullulent des colonies entières de rats, attirées par les restes de nourriture que les quidams croient donner aux pigeons. C'était même devenu un enjeu électoral : pendant sa campagne, Hidalgo avait promis de consacrer un milliard d'euros par an à la propreté et de nommer un « manager » dédié à l'insalubrité dans chaque quartier. Pour l'instant, elle s'est contentée d'accélérer la mise en place des poubelles anti-rats « Cybel » : à peine 12 % du parc total... Une initiative bien timide pour un problème qui réveille une grande peur collective. Aujourd'hui, si vous tapez sur Google « rats » la première complétion automatique sera « in Paris », tant la capitale française est devenue l'emblème de cette recrudescence. Les médias étrangers, notamment américains, s'en sont emparés et ont déjà renommé la Ville Lumière « Plague City », la Ville de la Peste, tandis que les vidéos de rongeurs qui grouillent dans les parcs sont devenues virales. Une image médiévale dont la ville se serait bien passée.

LES POUVOIRS PUBLICS DÉSEMPARÉS

Les pouvoirs publics et le DFAS (Département Faune et Action de Salubrité) ont bien du mal à se coordonner face à l'ampleur du problème. D'après les services vétérinaires de la police, la population de rongeurs serait estimée à environ 2 par habitants, soit entre 5 et 5,5 millions à Paris. Si les rats ont tou-

jours été présents dans la capitale, dont les sous-sols constituent un véritable gruyère, leur prolifération récente a été galvanisée par une gestion des ordures de plus en plus catastrophique, notamment dans certains arrondissements « sensibles » comme le XIX^e ou le XX^e. Dans ces quartiers où subsistent encore de nombreux immeubles vétustes et où les ordures ménagères sont déversées nuit et jour sur le trottoir par des riverains aux mœurs décomplexées, les rats s'introduisent jusque dans les appartements et les écoles, mettant à profit un réseau d'égouts qui menace ruine. De plus les politiques de dératisation ne suffisent plus : les rats s'adaptent très vite, en véritables parasites, au poison et développent des résistances inédites. La vraie solution, comme le rappelle l'opposition, ce serait la réfection totale de parties entières du réseau égoutier. Des travaux de mise aux normes qui ont été abandonnés depuis des années, faute de moyens. À Paris, on préfère investir dans des réfections inutilement décoratives, comme celle de la place de la République : des travaux de voiries coûteux qui ont précisément fait sortir des milliers de rats de leurs tanières. Voilà bien le paradoxe parisien : une totale désaffectation pour l'entretien ou la rénovation des infrastructures, au profit de travaux tape-à-l'œil qui servent uniquement à satisfaire les lubies d'une population de bobos. Des bobos qui feront probablement un peu la grimace lorsqu'eux-mêmes devront slalomer entre des colonies de rats, juchés sur leurs jolis vélos.

UN PROBLÈME SANITAIRE DE TAILLE

Non contents de gâcher les vacances des touristes, les rats constituent un problème sanitaire de taille à l'heure où les pandémies sont revenues à la mode : si les rats bruns qui pullulent à Paris ne sont pas porteurs du bacille de la peste (on laisse ce soin à leurs patibulaires cousins les rats noirs), ils restent vecteurs de nombreuses maladies infectieuses mortelles, comme la leptospirose. Une maladie qui a connu en France une forte recrudescence, avec 1 000 cas par an. De plus, selon une étude récente, 25 % des incendies accidentels en Île-de-France seraient causés par les dommages provoqués par les rongeurs sur les câbles électriques. Un chiffre qui n'est pas près de baisser puisqu'une récente directive européenne impose, au nom de la sacro-sainte écologie, à isoler les câbles non plus avec du plastique mais avec un élastomère à

CHARMES DES MALADIES D'ANTAN

Depuis 2005, avec une accélération depuis 2009, la gale est de retour en France, d'où elle avait selon toute apparence été éradiquée. Les bonnes âmes, qui rappellent avec raison qu'elle n'a rien à voir avec la saleté, insinuent que c'est l'augmentation des déplacements dans le monde qui en est la cause, sans autre précision. Si l'on considère qu'elle est aujourd'hui très présente dans les « pays en voie de développement », il ne faudrait surtout pas en déduire que l'immigration en serait la cause, mais seulement le tourisme – qui n'existait guère avant 2005, comme chacun sait. Quoi qu'il en soit, le retour de ce type de maladie est aussi une marque de tiers-mondisation de la France.



Car il n'y a pas que la gale : la syphilis, maladie prégnante chez les hommes homosexuels, a elle aussi fait une entrée remarquée dans le nouveau millénaire européen. N'y voir aucun lien avec notre politique d'accueil de ressortissants des pays pauvres, bien sûr. Ou encore la tuberculose, dont la médecine reconnaît pudiquement qu'elle touche ici principalement des personnes nées à l'étranger.

Dans un genre différent, puisqu'il ne s'agit pas de transmission, mais de malnutrition, quelques cas de scorbut, mal inconnu depuis des décennies ici, sont signalés en France ces derniers temps : touchant des pauvres, des vieux et des personnes de la rue, ils témoignent de l'abandon de politiques publiques de soin, abandon indigne de la France. ♦ JG

base d'amidon de maïs. Un festin pour nos amis les rats et une véritable « bombe à retardement » selon certains experts.

Jamais avare d'effets d'annonce et de plans saugrenus, la mairie de Paris semble avoir récemment décidé de contourner le problème en lançant un vaste programme de recherche sur les rats, avec un nom qui sonne déjà comme un aveu d'échec : *Armageddon*. En partenariat avec le muséum d'Histoire naturelle et l'INRIA, des chercheurs tentent de cartographier précisément la population des rongeurs et d'évaluer les causes précises de cette impressionnante recrudescence. Son but officiel, sans doute pour ne pas heurter les petits cœurs sensibles des militants animalistes : « réfléchir à une cohabitation saine entre le rat et l'homme ». De groupes de travail idéologiques en commissions de recherche frileuses, voilà une crise sanitaire qui ne semble pas près de trouver une issue. ♦

La France premier pays du Tiers-Monde, chiche ?

Par Francky Bastin

Illustration de Romée de Saint-Céran

Francky Bastin, animateur des célèbres blog et revue **Idiocratie**, ne se laisse pas accabler par l'éventualité d'une France tiers-mondisée. Au contraire, nous assure-t-il, celle-ci nous offre tant de perspectives qu'il faut, sans plus attendre, apprendre à s'en réjouir.

Et si notre tiers-mondisation était une chance ? Autrement dit, n'est-il pas préférable d'être premier chez les derniers que dernier chez les premiers ? Foin de ronchonnades ! En France nous crevons de toujours considérer le verre à moitié vide sans jamais être capable de le voir à moitié plein. Changeons notre regard ! Décrispons-nous surtout ! Sachons nous libérer de ces comparaisons inhérentes, à l'Allemagne par exemple, ou aux États-Unis. Le premier bienfait d'une tiers-mondisation assumée serait de nous aider à surmonter notre complexe d'infériorité de « puissance moyenne » qui « voyage en première classe avec un billet de seconde ». Nous retrouverions le moral, ce qui libérerait énergies et forces vives. Bien sûr, cela nous obligerait à un petit effort de relativisation. La désalphabétisation s'étend ? Et alors ? Vit-on plus heureux quand on sait lire ? Les prétendus « classiques » sont tous déprimants, regorgent d'histoires atroces, c'est bien connu. La corruption ronge la société ? Mais n'est-elle pas l'autre nom du partage et de la solidarité ? La violence croît ? Laissons-la prospérer ! Cela nous forcera à imaginer les solutions innovantes qui nous positionneront en bonne place sur le marché de la cybersécurité et des milices privées (l'expérience militaire de la France reste impressionnante). Le chômage augmente ? Faisons de nos foules de sans-emploi la première source de nos énergies renouvelables. Nous pourrions, par exemple, construire de gigantesques plateformes à vélos souterraines dans lesquelles pédaleraient de concert, et bénévolement, des dizaines de milliers de chômeurs, remplaçant avantageusement ces hideuses et coûteuses éoliennes qui ruinent nos paysages. Bref, il nous faudra savoir changer de paradigme, faire preuve de résilience, balayer nos chichis éthiques, apprendre à réviser nos a priori et autres biais cognitifs. Nous saurons alors nous saisir des opportunités offertes par ce déclassement qui, l'avenir le prouvera, n'est qu'un reclassement.

Comme le dit l'adage, « il n'y a de richesses que d'hommes ». Dans le cas de la France cela est vrai, ô combien ! Premier atout de notre beau pays : son peuple, lequel, pour avoir mangé à sa faim pendant plusieurs générations, jouit d'une excellente santé. Tout chef d'État d'une France tiers-mondisée devrait procéder à une évaluation de l'état de santé des Français, de manière globale d'abord, afin de pouvoir dégager une estimation de l'« organisme France » (qui pourrait être coté en bourse), de manière plus précise ensuite, pour mieux identifier les segments de la population aptes à contribuer à la constitution d'un stock d'organes aussitôt commercialisables. Le secteur du rein, par exemple, pourrait être exploité sans plus attendre car l'expérience le prouve : il est possible de vivre avec un seul rein. Quel symbole ! Les fils et filles de France, jadis pourris-gâtés, désormais pauvres et sages, se sacrifient avec entrain pour les enfants malades d'Asie ! Une preuve d'abnégation qui ravirait le Pape et nous rendrait enfin dignes de notre titre de « pays des droits de l'homme » ! Mais aussi



une magnifique démonstration de « soft power » qui ferait taire bien des grincheux ! Nous pourrions aussi résorber partiellement notre dette, cette preuve encombrante de notre laideur morale passée, en lançant des grands plans d'extraction collective nommés « campagnes d'ablations civiques » (CAC). Pour ce faire, des milliers d'« emplois jeunes chirurgiens » seraient créés et des blocs opératoires mobiles seraient dépêchés dans toutes les communes de France ! Bref, les solutions abondent pour qui a de l'audace !

Mais il n'y a pas de richesses que d'hommes mais aussi de femmes... Et là encore il faut bien avouer que la France est gâtée en la matière ! Le marché des mères porteuses n'en est qu'à ses prémices, sachons l'investir ! Positionnons-nous à l'avant-garde en proposant des infrastructures républicaines, dignes et salubres, juridiquement encadrées, dans lesquelles nos plus belles femmes mettront leur ventre à la disposition des couples du monde entier (et pourquoi pas ? La première femme acceptant cette GPA républicaine deviendrait notre nouvelle Marianne).

Autre chose : nous sommes la première destination touristique du monde, pourquoi ne pas également s'imposer à l'avant-garde du tourisme de charme ? Les jeunes Françaises, pourraient, à raison de quelques jours par mois, servir bénévolement dans des « eros center » républicains, toujours dans l'optique du remboursement de la dette.

Bref, inutile de paniquer : la France ne sera jamais un pays du tiers-monde comme un autre, notre passé est trop riche, notre savoir-faire technique encore important, notre sens de l'organisation et de l'État trop enracinés. Même tiers-mondisés, nous conserverons notre « french touch ». Soyons écologistes, recyclons nos beaux restes ! Cette alliance inédite d'un esprit collectif déjà tiers-mondisé et de notre expérience fera bien des miracles. Mais surtout, ayant enfin admis notre nouvelle condition, nous pourrions nous reposer – car nous sommes fatigués – et, tous ensemble vivre ce beau rêve : le métissage de la douce France et du farniente du tiers-monde, ce nouvel art de vivre que le monde entier nous enviera demain. ♦



▲ Les vignobles en terrasses de la région de Brda vus depuis le village de Smartno.

Reportage

Les dernières vignes de l'Empire

À Goritz, ville frontière de l'Italie et de la Slovénie, où plane toujours le souvenir de **Charles X**, un Français souhaite revenir aux sources habsbourgeoises du vignoble.

Texte et photos de Jérôme Besnard, envoyé spécial en Slovénie

De 1947 à 1991, la ville de Goritz fut traversée par la frontière italo-yougoslave, à peine moins surveillée que le Rideau de fer. Au flanc du mont Sabotin, qui domine la cité de ses 600 mètres d'altitude, se voit toujours en lettres géantes l'inscription « Tito » érigée à la gloire du maréchal communiste. On le sait depuis quelques semaines : cette ville, que les Italiens

nomment « Gorizia » et les Slovènes « Nova Gorica », sera capitale européenne de la culture en 2025. Le président de la République italienne Sergio Mattarella s'en est même félicité lors de ses vœux à ses compatriotes du 31 décembre. Il aura fallu la crise sanitaire actuelle pour que se rejoue le petit jeu d'éviter les contrôles à la frontière par les routes secondaires.

Ce partage entre deux pays, provoqué par les aléas de l'histoire, est récent : jusqu'en 1918 et depuis des temps immémoriaux, le comté de Goritz fut terre d'Empire aux mains de la famille Habsbourg. Si les obsèques de Charles X furent célébrées en novembre 1836 dans la cathédrale, côté italien, c'est bien en terre slovène qu'il repose, au monastère

de la Kostanjevica (« La Châtaigneraie »), veillé dans son dernier sommeil par quatre moines franciscains accueillants et débonnaires. Dans l'étroite crypte aménagée sous l'église baroque du couvent, le cercueil du dernier roi de France et de Navarre, renversé en juillet 1830, se trouve en bonne compagnie : à ses côtés gisent son fils, Louis XIX, sa belle-fille et fille de Louis XVI née Marie-Thérèse de France (« Madame Royale »), son petit-fils le comte de Chambord ainsi que l'épouse et la sœur de ce dernier. Où est-on mieux qu'au sein de sa famille ? Notons juste que de 1917 à 1932, ces sarcophages en marbre du Kartz (le massif calcaire qui domine la ville de Trieste) ont été déplacés à Vienne par Zita de Bourbon-Parme, dernière impératrice d'Autriche et reine de Hongrie. Le monastère, bombardé, était en effet placé sur la ligne de front entre Italiens et Autrichiens.



▲ Les barriques en chêne des domaines Noüe Marinic et Scurek, dans la très catholique Slovénie.

« Roi ultra », comme le décrivait José Cabanis dans une remarquable biographie, l'alerte Charles X avait évidemment ses défauts. Il ne possédait pas la grande intelligence politique de son frère, le podagre Louis XVIII. Sa crispation aristocratique et théocratique eut raison de la monarchie légitime. Avant 1789, le comte d'Artois avait pourtant aimé jouer de sa figure de prince séducteur, incarnant une vraie douceur de vivre à la française, si bien décrite par le prince de Ligne et illustrée encore aujourd'hui par la « folie » de Bagatelle dans le Bois de Boulogne. Le séjour de Goritz, situé entre les premiers contreforts des Alpes et la mer Adriatique fut le dernier plaisir du vieux roi âgé de 79 ans avant qu'il ne soit rattrapé par le choléra. Dominée par un château médiéval, la ville comptait de confortables villégiatures propriétés de la noblesse locale : Lantieri, Coronini-Kronberg, Strassoldo... Durant un demi-siècle, jusqu'à la mort de la comtesse de Chambord, les derniers Bourbons français de la branche aînée eurent donc leurs habitudes à Goritz lorsqu'ils ne séjournaient pas dans leur château autrichien de Frohsdorf ou sur les berges du Grand canal, à Venise.

Aux yeux des héritiers directs de Charles X et de leurs partisans, ces « courtisans de l'impossible » selon l'expression du journaliste Henri des Houx (1848-1911), le doux climat de Goritz adoucit les peines. L'antique étiquette de la cour de France rythme leur vie, sans plus d'espoir de retour après l'échec d'une nouvelle restauration monarchique dans les premières années de la III^e République. La crypte de la Castagnavizza est bien le Saint-Denis de l'exil.

C'est au palais Lantieri de Goritz, aujourd'hui propriété de la comtesse Nicolas Piccolomini, héritière de la famille qui a donné son nom à la propriété, que sont conservées de précieuses reliques du passage des Bourbon dans la région. Nous y retrouvons Charles-Louis de Noüe et son associé slovène Alis Marinic pour évoquer leur belle aventure viticole qui les conduit à une démarche d'excellence sur 140 hectares d'un domaine qui s'étale au fil des vallons de la partie slovène du comté de Goritz. Leurs chais se trouvent dans les collines prolongeant la région viticole italienne du Collio (en slovène Brda). Du balcon de la propriété, on peut voir par beau temps, à l'horizon, les reflets argentés de la mer

Adriatique. « L'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche a créé dans la seconde moitié du XVIII^e siècle un classement très précis des villages viticoles selon la qualité de leur terroir », nous explique Charles-Louis de Noüe, héritier d'une lignée de viticulteurs bourguignons, celle du domaine Leflaive à Puligny-Montrachet (un des 18 détenteurs de parcelles du grand cru Montrachet). « C'est son fils l'empereur Joseph, frère de Marie-Antoinette, qui a publié ce travail en 1787, soit bien avant le classement des bordeaux en 1855 ! Les vignes du domaine que j'ai créé avec Alis Marinic figurent aux premiers rangs de ce classement », poursuit le quarantenaire, passionné par le théâtre de Claudel et résidant à Rome depuis plusieurs années.

LES VIGNOBLES DE LA RÉGION DE BRDA SONT PLANTÉS EN TERRASSES DANS UN SOL SCHISTEUX ARGILO-CALCAIRE ÉTONNANT.

Un vin, c'est un terroir, des cépages et des hommes. Les vignobles de la région de Brda sont plantés en terrasses dans un sol schisteux argilo-calcaire étonnant, l'opoka (ou ponca en italien), d'origine océanique et très riche en minéraux. La météorologie joue aussi son rôle, quand souffle la bora, ce vent violent venu du nord-est, de « Borée », bien connu des habitués du golfe de Trieste où il joue

souvent des tours aux marins impudents. Le domaine ne se limite pas aux collines de Brda puisqu'il s'étend aussi plus à l'est dans la vallée de la Vipava, seconde zone viticole caractéristique du « littoral slovène ». Les cépages sont nombreux, autochtones ou arrivés plus récemment. Connaissez-vous la malvasia (« malvoisie ») ou la ribolla ? Ces cépages d'origine grecque sont plantés dans la région depuis le Moyen-Âge. Au domaine Vini Noïe Marinic, ils côtoient le chardonnay et le sauvignon, arrivés de France au XIX^e siècle à l'instigation d'un aristocrate lorrain au service des Habsbourg, le pinot gris ou ce tokay qui ne peut plus s'appeler ainsi depuis que la Hongrie a, légitimement, préempté le nom.

VOICI UNE TERRE BÉNIE DES DIEUX OÙ LES SLOVÈNES PARLENT VOLONTIERS ITALIEN, OÙ LES ITALIENS SE PIQUENT D'HISTOIRE DE FRANCE, OÙ VIENNE A PEUT-ÊTRE PLUS COMPTÉ QUE ROME.

Des hommes, nous avons déjà parlé. Le domaine Vini Noïe Marinic inscrit ses pas sur les sentiers de la notoriété due à des domaines comme celui de la famille Scurek que nous avons visité à Dobrovo. Toutes proches de la frontière italienne, les vignes de ces derniers laissent parfois ressurgir des souvenirs du passé agité de la région, tel ce casque autrichien de la Première Guerre mondiale qui rappelle aux visiteurs avertis les combats acharnés de la bataille de l'Isonzo. Ils

n'hésitent pas à se risquer dans des assemblages de cépages dont le résultat est de grande qualité comme nous avons pu le constater dans leurs chais.

Au domaine De Noïe-Marinic, on privilégie un axe de développement marqué par la Bourgogne : cuvées mono-cépages, barriques en chêne issues de chais bourguignons pour les meilleurs crus, conseils attentifs d'un œnologue très réputé à Beaune, en la personne d'Anthony Colas du cabinet Terrelis. Ce dernier conseille notamment la maison Faiveley à Nuits-Saint-Georges. Ici, en Slovénie, on ne s'interdit plus le recours à la biodynamie pour mieux s'adapter aux cycles naturels. « *Le vignoble est en devenir. Beaucoup de choses sont encore à reconstruire mais le potentiel est immense* », s'émerveille Charles-Louis de Noïe au moment de nous séparer.

Voici une terre bénie des dieux où les Slovènes parlent volontiers italien, où les Italiens se piquent d'histoire de France, où Vienne a peut-être plus compté que Rome. À Goritz se sont rendus en leur temps le maréchal Lyautey et le général de Charette, chef des Zouaves pontificaux. Nul doute que ces gloires militaires françaises ont goûté, avant la crise du phylloxéra et les coopératives, aux délices des vins frioulans. Nous avons pris plaisir à découvrir ces vins en plein renouveau en songeant aux poèmes de jeunesse de Pasolini qui grandit non loin de là, à Casarsa della Delizia. Il faut prendre le temps d'arpenter les quelques rues du village viticole de Smartno, serrées autour de leur église, pour goûter la plénitude. Boire du vin, c'est se souvenir. En arpentant les dernières vignes de l'Empire, habitées par la longue mémoire de la vieille Europe, nous nous sommes beaucoup souvenus. ♦

▼ Charles-Louis de Noïe, vigneron et initiateur du renouveau de la présence française à Goritz.



CARNET D'ADRESSES DE L'INCORRECT À GORITZ

(passez de notre part et envoyez-nous une carte!) – **EN SLOVÉNIE: Domaine Vini Noïe Marinic:** Vedrijan 17, 5211 Kojško; **Domaine Scurek:** Plesivo 44, 5212 Dobrovo v Brdih; **Samostan Kostanjevica:** Skrabceva ulica 1, 5000 Nova Gorica — **EN ITALIE: Palazzo Lantieri:** Piazza Sant'Antonio, 6, 34170 Gorizia

LA BOUTEILLE



Vino Noïe Marinic Ribolla gialla 2018

Prix indicatif: 15,50 € – disponible sur twil.fr
Nous avons choisi ce cépage caractéristique des vins du Frioul, ici dans sa déclinaison slovène. Un vin fruité, aux arômes de figue séchée, issu de vignes plantées sur 3 hectares il y a 40 ans à Gonjace près de Brda. Une bouteille qui convient tout à fait pour accompagner un buffet estival, du poisson, ou, tout simplement, des pâtes à la crème. ♦JB



LA CLASSE ARMORICAINE

Par **Maël Pellan**

Illustré par **Romée de Saint-Céran**

Requiem pour une poésie urbaine

Les villes sont devenues le symbole de la société inclusive : il faut y accueillir toutes les extravagances de la création, sauf la norme : le mâle blanc et la femme blanche. À moins d'avoir une plume dans le cul ou la tronche d'Alice Coffin.

Et ces villes ont également évolué en panneaux Giraudy de la mondialisation. Mêmes enseignes partout. Mêmes « Starbucks Doubleshot Iced Coffee ». Mêmes sushis. Et même effacement du prolétariat autochtone. Mon père me racontait qu'il était ouvrier dans une entreprise du bâtiment sise dans la célèbre rue de la soif à Rennes. Cette rue est depuis longtemps le temple de la beuverie, des restos et des fringues pour connasses. Autrefois, il y avait pourtant une vie ouvrière dans cette rue. Désormais, elle est « festive ». Car les travailleurs qui ont longtemps peuplé les mondes urbains sont aujourd'hui rejetés dans les périphéries. Comme à Nantes avec les chantiers Dubigeon en plein centre-ville, sur l'île Beaulieu devenue résidence pour bobos. Pour vous donner une idée, c'est un peu comme si l'île de la cité à Paris avait accueilli un chantier naval durant deux siècles où auraient travaillé jusqu'à 7 000 ouvriers (blancs) !

Cette présence ouvrière n'existe donc plus. Les villes d'aujourd'hui sont consacrées à trois mono-activités : les bureaux, la chouille, la mode, plus un peu de culture dans les coins. Mais au-delà de l'activité professionnelle, les villes deviennent également le laboratoire de toutes les folies architecturales, de toutes les densifications, de toutes les excroissances de cages à hamster. Dans les villes modernes et rationalisées, il n'y a pas de place pour la maison d'autrefois. Pour le petit jardin qui sent bon le bassin parisien. Pour l'entrée sans digicode. Pour la poésie urbaine.



DÉFENDONS CES EXOTIQUES DU HAMEAU DES GOURDIFLOTS, CES DERNIERS DES MOHICANS DES MARES AUX GRENOUILLES DE FAUBOURG !

Bien toucher de la rétine le malheur du modernisme démolisseur ! J'invite, à cet effet, le lecteur à revoir *Mélie en sous-sol* de Verneuil. Gabin revenant dans sa maison de Sarcelles après 5 ans de placard voit son petit pavillon entouré de grues et d'immeubles du Grand Ensemble. Dernier soldat du monde d'avant les Trente Glorieuses immobilières. Aujourd'hui Sarcelles bocage est devenu une wilaya du grand califat mondial. Pourtant dans chaque ville, il existe encore des lieux ayant échappé à la chute de Rome et aux agences d'urbanisme. Et notre devoir est de défendre ces ZAD identitaires ! Parfois, il s'agit juste d'un couple d'anciens attachés à leur bicoque qui refuse les brouettées de pognon que leur propose un promoteur. Et qui refusent l'expropriation à coups de bêche dans

la gueule. Défendons ces exotiques du hameau des gourdiflots, ces derniers des Mohicans des mares aux grenouilles de faubourg !

Car dans chaque ville de France, il existe des micro-résistances pour tel ou tel quartier qui ne veut pas être « restructuré ». Qui cherche à garder sa spécificité. Rien que pour la ville de Rennes, il y a actuellement trois ou quatre projets controversés de ce genre. Pas besoin d'aller dans la cambrousse pour trouver des ZAD à défendre camarades ! Nos villes sont en train d'être mondialisées à la vitesse 5G. Parfois les écolos locaux, à la tête de la municipalité, sont favorables au béton et contre la mare aux canards parce que les verrues en question sont « végétalisées » et prévoient des « jardins partagés » à la place des jardins ouvriers. Vu la gueule des immeubles, il ne faudra pas 10-15 ans pour que les bobos se barrent et que tout cela constitue un nouveau Chanteloup-les-Vignes sur Vilaine. Avec palais de la seringue dans les « espaces de convivialité citoyenne » ouvert 24/24 ! Avant d'abandonner les villes un jour, que les conservateurs défendent ces dernières parcelles d'humanité. Ces enclaves de la France d'avant au milieu de la France orange mécanique. ♦

LE MONDE NE SUFFIT PAS

Par **Laurent Gayard**

Illustré par **Romée de Saint-Céran**

Il fallait bien lire le CLUF

« **S**i les poètes sont les législateurs méconnus de monde, alors les auteurs de science-fiction en sont les bouffons », écrivait William Gibson dans sa nouvelle *Burning Chrome*, publiée en 1982 dans le magazine américain *Omni*. L'écrivain de science-fiction n'a pas forcément, comme le bouffon, l'obligation de faire rire. En revanche, en exagérant les traits saillants d'une époque, en poussant quelquefois jusqu'à l'absurde la logique intrinsèque qui la mène, l'écrivain de SF sert lui aussi de révélateur et tend à la société dans laquelle il vit un miroir grotesque et parfois effrayant. C'est ce qu'a fait Gibson dans les années 80, en imaginant une société dans laquelle les destins d'humains, de plus en plus artificialisés par l'abus de prothèses synthétiques, sont contrôlés par des multinationales géantes, dont l'exorbitante influence a mis sur la touche, sur presque tous les continents, un pouvoir politique désarmé. Quand la caricature devient prophétie, notre monde se met à ressembler furieusement à celui imaginé par Gibson il y a près de quarante ans. Et même si l'on admet que les délires transhumanistes ne nous ont pas encore amenés à une complète symbiose homme-machine, force est de constater que, pour le reste, les prophéties gibsoniennes se sont réalisées. Au cours des dix dernières années, Apple, Facebook sont devenus des firmes colossales et des acteurs de premier plan des politiques intérieures des États, ou même des relations internationales. En 2017, le Danemark a même nommé un ambassadeur auprès des GAFAM, élevant de fait ceux-ci au même rang qu'une nation. Donald Trump s'était amplement servi des réseaux sociaux pour faire campagne et assurer sa victoire en 2016. Quatre ans plus tard, les mêmes réseaux sociaux qui l'avaient consacré excommunient le déchu de la Maison-



Blanche, parti s'isoler dans sa luxueuse retraite de Mar-a-Lago en attendant les procès en cascade.

La chute du roi de Twitter a ému certaines personnalités politiques, de Jean-Luc Mélenchon à Marine Le Pen en France et jusqu'à Angela Merkel en Allemagne, qui a jugé

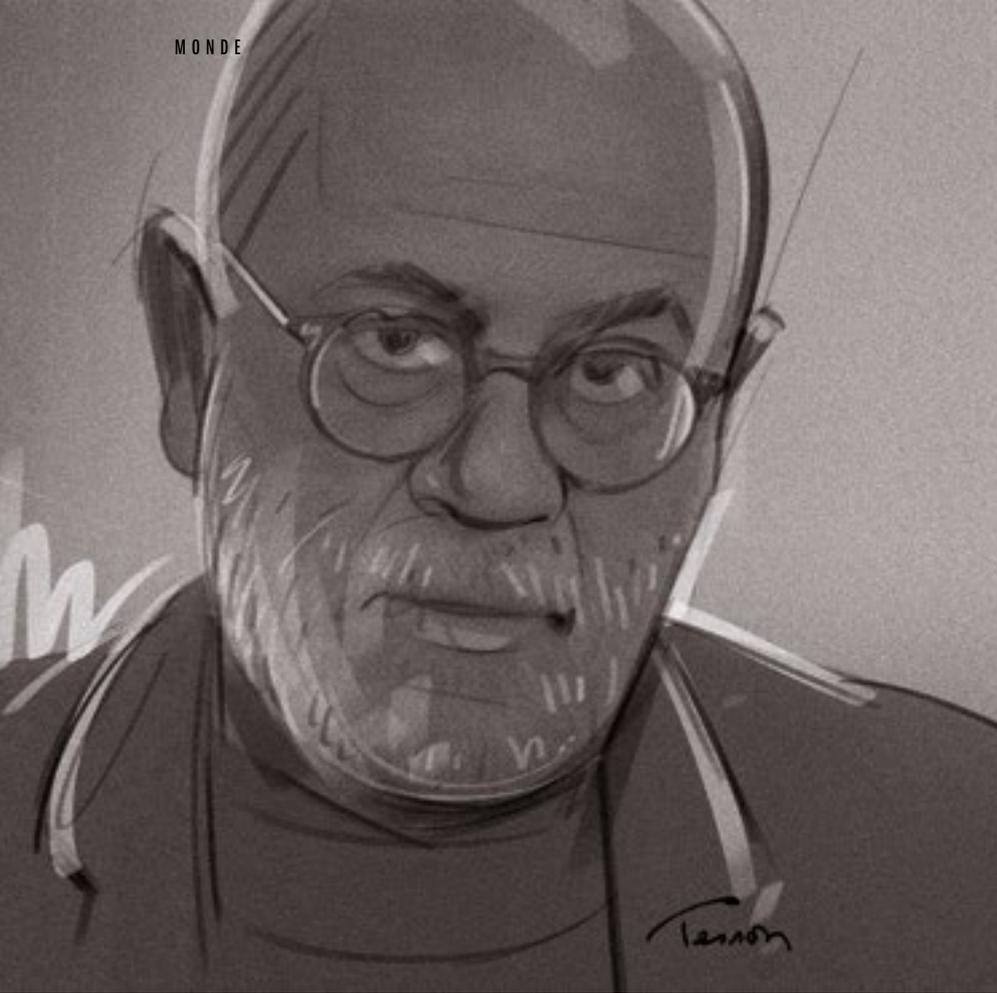
« *problématique* » que des entreprises privées « *puissent interférer dans la liberté d'expression* ». Ces pudeurs de gazelle, pour reprendre la belle expression qu'affectionne le leader de la France Insoumise, font sourire, tant la naïveté de ces responsables politiques vis-à-vis des GAFAM est confondante. Si vous craignez pour la liberté d'expression, fermez votre compte Twitter ou Facebook, serait-on tenté de rétorquer à ces indignés qui devraient être parfaitement conscients que sur les réseaux sociaux, la seule chose qui ait vraiment force de loi, c'est le CLUF, le « *Contrat de Licence Utilisateur Final* » (mais si, c'est le truc que vous acceptez sans jamais le lire quand vous installez une application.).

En avril 2010, l'entreprise GameStation avait inclus, en guise de poisson d'avril, dans le contrat utilisateur d'un nouveau jeu vidéo qu'elle publiait, quelques lignes stipulant que les acheteurs et utilisateurs de ce jeu acceptaient de céder leur âme à l'entreprise. Il a fallu des milliers d'acheteurs pour que quelqu'un remarque enfin le pacte satanique dissimulé dans le CLUF du jeu vidéo. Dix ans plus tard, il semble

que toute la classe politique de part et d'autre de l'Atlantique prenne soudain conscience avec les GAFAM qu'elle a vendu son âme au diable 2.0 mais qu'il est un peu trop tard pour dénoncer le contrat. Voilà les États-Unis aux pieds de la Silicon Valley tandis que l'Europe n'a pas d'autre réponse à apporter aux géants du numérique qu'un peu plus de régulation communautaire. Seul le gouvernement chinois semble encore en mesure de mettre ses BATX au pas, comme l'a montré la récente disgrâce du charismatique Jack Ma, patron du géant Ali Express.

IL SEMBLE QUE TOUTE LA CLASSE POLITIQUE DE PART ET D'AUTRE DE L'ATLANTIQUE PRENNE SOUDAIN CONSCIENCE AVEC LES GAFAM QU'ELLE A VENDU SON ÂME AU DIABLE 2.0

Éreintées par la crise sanitaire et économique, lessivées par la contestation interne, rattrapées par une Chine conquérante et autoritaire, pressées par les autocrates mégalomanes à la Erdogan, les démocraties occidentales découvrent, avec horreur, qu'elles ont finalement nourri en leur sein le danger le plus grand qui les menace. Tout cela parce qu'elles ont oublié de bien lire le CLUF. ♦



JEAN-FRANÇOIS COLOSIMO

Erdogan ment, Erdogan est ottoman

Au début des années 2000, la politique « zéro problème avec les voisins », théorisée par l'ancien ministre des Affaires étrangères Ahmet Davutoğlu dans son ouvrage *Profondeur stratégique* (2001), était encore le soubassement doctrinal de l'AKP, le parti de Recep Tayyip Erdogan, en matière de relations internationales. Deux décennies plus tard, la politique étrangère de la Turquie est aux antipodes. L'accession à la présidence d'Erdogan en 2014 a largement changé la donne. Dans *Le Sabre et le Turban* (Éd. du Cerf), l'essayiste, historien et éditeur Jean-François Colosimo revient sur la permanence des ambitions de puissance turques.

Propos recueillis par Laurent Gayard
Illustration de Luc Tesson

La gémellité que vous discernez entre Mustapha Kemal Atatürk et Recep Tayyip Erdogan va à l'encontre de la vision dominante. En quoi forment-ils, selon vous, les deux faces d'un même projet ? Quoi de plus sensé, à première vue, que d'opposer le militaire au militant, le révolutionnaire au réactionnaire, l'irréligieux à l'islamiste, le partisan de l'Europe au partisan de l'Oumma ? Ce cliché conforte notre manichéisme qui, lui-même, nous rassure sur nos aveuglements. Nous aimerions qu'il y ait deux Turquies, l'une bonne et l'autre mauvaise. Mais il n'est qu'une seule et même Turquie qui, au cours de son bref siècle d'existence, aura tenté tous les extrêmes afin de combler son vide fondateur. La nation qui, en 1923, a été arrachée par les armes à l'agonie de l'Empire ottoman demeure en 2021 une fabrique identitaire. Et, comme il est désormais manifeste, un laboratoire belliciste à trois heures d'avion de Paris. C'est cette permanence qui prime.

Ne peut-on pas vous opposer que, de l'un à l'autre, le renversement idéologique apparaît néanmoins abyssal, particulièrement au regard du fait religieux ? De loin, oui. De près, non. Kemal et Erdogan réunissent les deux versants de l'utopie moderne, du mythe prométhéen appliqué à l'horizon social. Tous deux ont pour maître à penser Ziya Gökalp, le théoricien de la fusion entre nation et religion qui, à l'orée du xx^e siècle, prêche la renaissance conjointe de la turcité et de l'islamité. Ses premiers disciples, les Jeunes-Turcs se veulent jacobins, positivistes, darwiniens mais fondent leur action sur la force de mobilisation de la croyance. Ce sont eux qui, en 1915, pour précipiter le génocide des Arméniens, appellent au djihad. À leur suite, chacun son style, Kemal nationalise l'islam là où Erdogan islamise la nation.

À quel modèle, alors, renverriez-vous cette interpénétration du temporel et du spirituel ? Est-il oriental ? Ou occidental ? Il s'agit plutôt d'un hybride. Il découle de la réinterprétation de l'absolutisme européen dans le despotisme



La marche turque

« Turcité et sunnisme deviennent les deux faces d'une unique réalité. »

Jean-François Colosimo

ottoman. La promesse occidentale de la régénération de l'humanité prend pour visage oriental le Turc-sunnite nouveau, ethniquement pur, confessionnellement pur, lavé de la défaite, prêt à réassumer son destin de dominant et de conquérant. D'hier à aujourd'hui, cette construction à marche forcée repose sur le même moteur théologico-politique. Seule la formule du carburant varie.

D'où vous tirez le constat d'une invariance. Plus exactement, pour éviter l'essentialisation, d'une trajectoire. Sur ses cent ans d'existence, ce n'est pas la Turquie qui a changé, mais le monde autour d'elle. Et, avec lui, l'axe idéologique

de référence : le progressisme a laissé la place au fondamentalisme. La République turque, instable dans son principe, réversible dans ses composants, a basculé du premier au second. Le prétendu duel entre Kemal et Erdogan est un duo.

Autre scénario courant que vous dénoncez : Kemal rejetterait l'héritage ottoman avec lequel Erdogan renouerait afin de récuser l'héritage kémaliste. Pourquoi cette double opposition vous semble-t-elle erronée ? Parce que le turquisme, laïciste ou islamiste, est d'abord un survivalisme. Les deux *Reis*, les deux « chefs providentiels »,

traitent de la même façon, unilatérale et systématique, les problèmes issus de la sortie de l'Empire et irrésolus depuis. Le constat primordial qu'ils partagent est que les minorités ont causé la faillite de la Sublime Porte. Elles se sont montrées rebelles dans les Balkans et au Levant, déstabilisatrices en Asie mineure. Elles doivent disparaître. À l'extermination des Arméniens durant la Grande Guerre succède l'expulsion des Grecs lors de la Guerre d'indépendance. Le premier génocide et la première purification ethnique de l'ère contemporaine précèdent ainsi la naissance de la Turquie actuelle. Elle n'est pas responsable de ces trous noirs mais, sous Kemal comme sous Erdogan, elle continuera à les nier obstinément. C'est que dans le même temps, afin de façonner un peuple imaginaire à partir de populations réelles, la machine à broyer toute différence et toute dissidence n'aura pas cessé de fonctionner. Dès la fin des années 1920 commence la grande répression des Kurdes et des Alévis qui sont pourtant des musulmans. Leur faute ? Pour les Kurdes, ne pas être ethniquement turcs. Pour les Alévis, ne pas être confessionnellement sunnites. En ce début de la décennie 2020, ce sont trois habitants de Turquie sur dix qui sont ainsi privés de droits fondamentaux et dépourvus d'existence légale.

Parmi les différences admises entre Kemal et Erdogan, figure la laïcité. Ce que vous infirmez, jugeant de plus que la Turquie contredit le modèle français dont pourtant elle se revendique. Jusqu'à quel point ? L'exception française, qui remonte par-delà 1905 ou 1789 aux Capétiens, consiste dans l'idée qu'il revient à l'État d'établir la loi et de garantir la paix civile en séparant le bien commun des communautés de conviction et en neutralisant leurs inclinations à être impératives et exclusives. C'est l'inverse en Turquie. L'oscillation originelle entre le sabre du janissaire et le turban de l'ouléma conduit à l'affrontement récurrent entre la caserne et la mosquée. Ce qu'illustrent tragiquement les cinq coups d'État qui se sont produits en un demi-siècle, entre 1960 et 2016. Le remède à la guerre civile endémique aura consisté à étatiser et à politiser en

totalité la religion majoritaire. Ce qui outrepassa, et de loin, l'érection d'une religion d'État. Le monothéisme religieux strict a pour pendant un monolithisme politique complet. Turcité et sunnisme deviennent les deux faces d'une unique réalité.

On est effaré d'apprendre, en vous lisant, que la « Diyanet », la direction turque des Affaires religieuses, emploie 120 000 agents et dispose d'un budget annuel de 2 milliards d'euros. Quel est aujourd'hui le rôle de cet « État dans l'État » ? Là

encore, cette bureaucratie tentaculaire qui a pour charge d'administrer les cultes est en fait l'organe régulateur d'un unique culte. La Diyanet a été créée pour être un substitut au califat. Atatürk l'a collectivisée et Erdogan l'a globalisée. Elle a pour vocation ultime de configurer et de contrôler le moule de la citoyenneté idéale. Par ses missions, elle recoupe l'ensemble ou presque des prérogatives régaliennes. Par ses moyens, elle supprime la plupart des ministères. Son objectif immédiat est d'assurer une police des consciences et des comportements. Ses fonctionnaires servent à égalité Dieu et l'État. Ses prédicateurs relaient les consignes du gouvernement. Ses délégués encadrent la vie et le vote des fidèles sur le territoire national mais également dans les pays d'immigration où ils forment un réseau diplomatique complémentaire, à la fois de surveillance et d'influence. Or, cet instrument par nature politico-religieux a permis à l'islamisme de se métaboliser au sein de l'appareil étatique.

Précisément, vous exposez comment la Turquie moderne a théorisé la notion d'« État profond ». Quelle en est la traduction en pratique ? *Le Derin devlet*

est une réalité. Il est composé des oligarchies financières, administratives, militantes et criminelles qui occupent le haut de la pyramide sociale. Se considérant investi à diriger le pays par-dessus les instances démocratiques et légitime à en corriger le cours par des interventions violentes, ce cénacle a pour bras armé des officines activistes. S'y côtoient militaires insurgés, agents comploteurs, militants factieux, miliciens subversifs, gangsters frondeurs et pions fanatisés. On leur doit en période ordinaire les cycles de manipulations émeutières et en temps extraordinaire les vagues d'assassinats politiques. Le pèlerinage à La Mecque de divers parrains mafieux à partir de l'an 2000 a été le signe le plus spectaculaire du ralliement de l'État profond, jusque-là kémaliste-conservateur, au nouveau pouvoir islamo-conservateur.

Vous expliquez que le putsch avorté de 2016 a permis à Erdogan de liquider ses alliés islamistes. Une façon de rejoindre Kemal ? Oui. Dans le rétroviseur d'Erdogan, le fondateur, il n'y a que Kemal, le fondateur.

Pour arriver à l'égalité parfaite, il lui faut réussir, comme Atatürk, à incarner en personne la nation éternelle. Et pour cela, être seul à disposer du pouvoir suprême. Cette ascension vers l'autocratie, qui passe par l'élimination de ceux qui l'ont rendue possible, le second Reïs la répète en suivant les pas du premier. En deux décennies, il a annihilé ou soumis l'armée, la bourse, la sphère médiatique, l'opposition politique, la part vive de la société civile, mais aussi ses soutiens au sein de la première puis de la deuxième génération de l'AKP, son parti, ainsi que ses alliés du mouvement güleniste, cette confrérie fondamentaliste qui l'a aidé à conquérir les institutions. Autour de lui, c'est le vide. Peu lui importe. Kemal a été le Turc-Père. Il peut poser son nom, Erdogan, au Turc-Frère.

Vous le décrivez comme un opportuniste en doctrine géopolitique. N'est-il néo-ottoman que nominalement ?

Néo-ottoman, il l'est en Méditerranée et dans les Balkans. Mais il se montre panislamique au Moyen-Orient et en Afrique de l'Ouest. Panturc en Asie centrale. Tout est bon qui sert l'ambition de la reconquête. Exploiter Daech pour déstabiliser le Levant. Pactiser avec la Russie pour défier l'Otan. Agiter l'internationale des Frères musulmans pour paralyser la France. S'allier avec l'Azerbaïdjan pour annihiler le Karabagh. Par-delà les anciennes marches impériales, l'offensive vise aussi bien les Ouïghours de Chine que les djihadistes du Sahel. Semer le désordre pour satelliser les anciens dominions : telle est sa stratégie.

« L'Europe des puissances est devenue l'union impotente », écrivez-vous.

Quelle est aujourd'hui la position – et la marge de manœuvre – de l'UE face aux prétentions turques ? La marge est nulle car la position est celle du renoncement. L'Union européenne se laisse racketter comme l'Empire romain finissant. À l'instar d'Atatürk, Erdogan monnaie la menace d'une instabilité internationale contre l'assurance de sa stabilité intérieure. Il exploite la crise des migrants et les migrants eux-mêmes. Aux réfugiés sur le sol turc répondent les émigrés sur le sol allemand. Or, si la France révolutionnaire a pu être un modèle pour la Turquie, l'Allemagne impériale demeure son paradigme. La relation de fascination mutuelle est ancienne. Et elle l'a parfois été pour le pire. C'est là une autre amnésie encore sensible aujourd'hui. Alors que les sanctions économiques que réclame Paris feraient dévisser Erdogan, Berlin dit non. C'est ignorer la catastrophe de civilisation qui court du Machrek au Caucase. C'est empêcher les Turcs de choisir librement leur destin. C'est mépriser les écrivains, intellectuels et artistes de Turquie qui sont aujourd'hui en prison ou en exil et qui payent, pour eux mais aussi pour nous, un lourd tribut à la vérité. ♦



LE SABRE ET LE TURBAN,
JEAN-FRANÇOIS
COLOSIMO,
Éd. du Cerf, 216 p., 15 €

PAKISTAN ET TURQUIE

Les réseaux de l'islamisme en France

La France a subi, au cours de la dernière décennie une nouvelle et violente vague d'attentats perpétrés au nom du fondamentalisme islamique. Cette vague d'attentats s'accompagne d'une politique d'influence islamiste derrière laquelle on trouve des États dont la société est marquée par une islamisation radicale, comme le Pakistan, ou qui jouent un jeu trouble, comme la Turquie. **Décryptage.**

Par Rainer Leonhardt

Après l'attentat perpétré par le Pakistanais Zaheer Hassan Mahmoud le 16 octobre dernier, qui a grièvement blessé au hachoir deux employés de la société de production Premières Lignes, devant les anciens locaux du journal *Charlie Hebdo*, le père de l'assaillant s'est ouvertement félicité de l'acte de son fils. La réaction, pour choquante qu'elle puisse paraître, n'est pas étonnante dans un pays comme le Pakistan dont la loi contre le « blasphème » (uniquement quand celui-ci cible l'islam) pèse sur toute la société comme une épée de Damoclès ; le moindre conflit, même anecdotique, où l'argument religieux peut être invoqué est passible de déboucher sur une condamnation pénale très dure, incluant la peine de mort. Le terroriste avait été socialisé au sein d'associations soufies barelviées, toutes liées à l'une des factions islamiste présente dans le champ politique islamiste, le Tehreek-e-Labbaik, faction non djihadiste, n'appelant pas à la lutte armée mais prônant en revanche l'application de la peine capitale pour un large panel de cas, comme cela a été le cas avec Asia Bibi, jeune femme chrétienne condamnée à mort pour blasphème et finalement acquittée en 2018 sous la pression internationale.

La loi interdisant le blasphème au Pakistan a été promulguée en 1986, sous la dictature du général Zia-ul-Haq, et visait à islamiser en profondeur la société pakistanaise. Si cette loi réprime très sévèrement les moindres atteintes à l'islam, elle ne dit rien en revanche des conversions forcées à l'islam ou des mariages forcés et des viols, qui ne rentrent pas dans sa définition du « blasphème ».

Asia Bibi a ainsi passé huit ans en prison et a dû fuir son pays pour échapper aux persécutions. La conception du blasphème comme crime pénalement punissable est si profondément installée dans la société pakistanaise que ses opposants se concentrent sur ses « dérives » et « ses mauvais usages », sans même oser attaquer le principe en lui-même tant ils peuvent craindre pour leur vie. Et la société pakistanaise se montre extrêmement sensible au « blasphème », y compris quand il est perpétré loin des frontières du Pakistan. *Charlie Hebdo*, aux yeux des islamistes pakistanaise, est devenu un symbole du blasphème abhorré depuis la republication des caricatures de Mahomet le 8 février 2006 mais au-delà, c'est l'idée même de tolérance religieuse ou de lutte contre le fanatisme religieux qui est vilipendée et interprétée comme une démonstration d'hostilité vis-à-vis de l'islam.

Après les annonces françaises pour lutter contre les manifestations de l'islamisme en France, après les attentats d'octobre 2020, la ministre des Droits de l'homme du gouvernement pakistanaise a déclaré sur Twitter que « *Macron fait aux musulmans ce que les nazis infligeaient aux juifs* ». Ce positionnement provient d'un pays où les populations chrétiennes et hindoues sont soumises à une discrimination systémique juridique, socio-économique et physique permanente et extrêmement violente. Il a été soutenu par une série de journalistes de la presse progressiste anglo-saxonne. Dans ce logiciel violemment suprématiste, il n'y a rien de contradictoire à ce que la moindre mesure contre l'islamisme soit vue comme une discrimination horrible et que les discriminations nationales et bien réelles à l'encontre des minorités hindoues et chrétiennes soient considérées comme allant de soi.

La Turquie est l'autre pays ayant particulièrement critiqué la France en parlant de « blasphème » dans une inversion accusatoire, au vu des profanations permanentes de lieux sacrés chrétiens en Turquie. Comme le montre avec brio Jean-François Colosimo dans son dernier livre (*voir p. 55*), le projet turc s'est fondé sur le génocide et l'épuration ethnique des populations chrétiennes vivant en Asie Mineure. Il perpétue depuis une politique expansionniste, que ce soit dans la partie de Chypre sous occupation (où ils sont allés jusqu'à détruire les cimetières grecs), dans le canton d'Afrin ou en Artsakh. Et la Turquie profite en France et en Europe d'un solide écosystème d'influence et de contrôle de sa diaspora.

Celui-ci se fonde tout d'abord sur le contrôle de l'islam turc en France par l'État turc qui salarie les imams par le biais du Diyanet (ministère des Affaires religieuses) et en France par le biais



▲ Asia bibi, à Paris le 26 février 2020

d'une structure nommée le DITIB (L'Union turco-religieuse d'affaires islamiques à Paris, qui dispose d'une antenne tout à fait officielle dans la capitale). Depuis l'arrivée au pouvoir d'Erdogan, le DITIB s'est rapproché des structures associatives islamistes, comme le Mili Gorus (« vision nationale » en turc), organisation islamique européenne siégeant à Cologne en Allemagne, fondée en 1969 par l'ancien Premier ministre turc Necmettin

LA TURQUIE PROFITE EN FRANCE ET EN EUROPE D'UN SOLIDE ÉCOSYSTÈME D'INFLUENCE ET DE CONTRÔLE DE SA DIASPORA.

Erbakan. Le DITIB salarie 151 imams et le Mili Gorus défend, entre autres projets, la construction d'une mosquée à Strasbourg annoncée comme la plus grande d'Europe, une entreprise qui s'insère parfaitement dans le discours de glorification de la « Fetih » c'est-à-dire le rappel historique de la conquête de Constantinople qui devait précéder celle de l'Europe. Parmi les leviers d'influence turcs en France, on peut également citer la COJEP, qui se présente comme « une ONG internationale qui opère dans le domaine des droits de l'homme » mais entretient des liens forts avec le gouvernement turc, selon Franck Fregosi, professeur à Sciences-Po Aix et spécialiste de l'islam en France. La COJEP, fondée en 1992, diffuse un discours alliant islamisme turc, négationnisme du génocide arménien et liens avec des personnalités de gauche (on peut penser au prix du « vivre-ensemble » qu'elle a remis jusqu'en 2015 et qu'ont reçu notamment Edwy Plenel ou Rokhaya Diallo). Enfin, le tableau ne serait pas complet si on omettait un écosystème composé de médias d'influence turcs en France comme TRT (Radio et Télévision de Turquie) ou l'Agence Anadolu en français (dont la gauche libérale s'émeut moins que Russia Today).

Aux dernières élections, dans la communauté turque française le score réalisé par l'alliance entre l'AKP islamiste et le MHP (Milliyetçi Hareket Partisi, Parti d'action nationaliste, lié aux loups gris) était de 63,7 %, dont 55,1 % pour l'AKP et 8,1 % pour le MHP. Certes, il existe également des noyaux de résistance au sein des Français originaires de Turquie et bien sûr aussi dans la mouvance kurde (dont on peut rappeler que trois militantes ont été assassinées en 2013 à Paris, probablement par les services secrets turcs). Mais on peut s'étonner de la relative passivité d'une partie de la classe politique et des médias français vis-à-vis de l'expansionnisme en France même d'un pouvoir turc incarnant la synthèse turco-islamique et qui lui n'hésite pas à désigner la France comme une ennemie. ♦

DISSOLUTION DES « LOUPS GRIS » : UN COUP D'ÉPÉE DANS L'EAU ?

C'était le 4 novembre: le ministre de l'Intérieur Gérard Darmanin annonçait la dissolution par décret d'un groupement de fait appelé « Loups gris ». Bras armé du MHP (Parti d'action nationaliste), ce groupuscule d'extrême droite – autant qu'on puisse appliquer le terme à une faction turque – fondé en 1968, défend l'idée du panturquisme. Son influence en Europe a grandi depuis 2018, quand le MHP est devenu l'allié politique de l'AKP du président Erdogan. D'ailleurs, la réponse des autorités d'Ankara à la France ne s'est pas fait attendre: selon elles, cette dissolution n'aurait pas lieu d'être car les « Loups gris » n'existent pas formellement. Il est vrai que ces derniers n'ont pas d'existence légale en France, ce qui n'est pas le cas en Turquie où ils sont désignés sous le nom de « Foyers idéalistes ». Cela n'empêche pas leurs militants d'être particulièrement actifs comme en témoignent les récentes tensions avec la communauté arménienne dans la région de Lyon. Bien sûr, il n'est pas inutile de dissoudre un groupement de fait. Cela permet notamment d'empêcher ses militants de se constituer en association ou de manifester. Néanmoins, on peut se demander si cette décision ne serait pas avant tout un « coup de com' » gouvernemental. En effet, le décret ne fait aucune mention de la Fédération turque de France. Or, cette association de la diaspora turque basée à Pantin en Seine-Saint-Denis et affiliée au MHP n'est ni plus ni moins que la matrice des « Loups gris » sur le sol français. ♦
Mathieu Bollon



AJUSTEMENTS

Par **Rémi Lélian**

La morale aux mains sales

« **L**e kantisme a les mains pures, mais il n'a pas de mains », écrit Charles Péguy, et c'est cet adage, fort juste, qui conduit à présent toute réflexion prétendument réaliste en matière de morale – et donc de politique subséquemment – quoique dans un tout autre sens que celui auquel pensait Péguy. Aussi, ce n'est pas forcément un hasard si l'on attribue souvent par erreur cette sentence à Sartre, associant ainsi par analogie antonymique les « mains pures » aux « mains sales ». Pour résumer, le kantisme manchot, c'est la morale que l'on se raconte à soi, laquelle nous plaît surtout parce qu'elle ne rencontre jamais rien qui puisse la contredire, qu'elle est un idéal pur au sens le plus trivial possible, c'est-à-dire une idée qui nous passe par la tête sans plus de conséquence que cela : un fantôme. Les mains sales au contraire, c'est l'engagement sartrien, l'union dans l'action d'un homme avec son idéal. C'est beau et faux comme la révolution, comme le fantôme est stérile, et réciproquement. C'est donc en travers du fantôme et de l'engagement qu'il faut gouverner, avec le réel pour seule boussole. Soit. On le sait depuis tout le temps, car depuis toujours en politique on a dû se méfier d'un idéalisme qui présage de trop de tables rasées et d'un engagement où l'on cherche surtout à se perdre, et qui nous a perdus à chaque fois qu'on a cru pouvoir tisser une fidélité ailleurs que dans les liens invisibles entre l'idéal et l'action que résume l'ordre divin : aime ton prochain comme toi-même ! Car hors lui tout est vanité, tout est fantôme, avenir incertain et menteur, pose, et subjectivité nihiliste.

Bien sûr, on peut se dire qu'il importe parfois de se salir les mains, qu'on ne fait pas de politique avec de bons sentiments, que la morale, le bien commun et tutti



quanti, c'est un lieu à atteindre par-delà tous les chemins qui y mènent et qui justifie les arrangements plus ou moins délétères avec la charité immédiate ; on veut bien même avoir les mains sales non plus pour assumer son idéal, mais parce qu'il nous plaît justement d'y renoncer afin de montrer, croit-on, notre sagesse et notre anti idéalisme, et pour prouver ainsi – mais à qui sinon à nous-même ? – qu'on appartient à la caste des réalistes dont aucun mirage nouménil n'embrouille la vue. Voilà chose plaisante pour l'ego et de quoi en remonter à tous les fragiles de l'univers, flippés de mal agir, et qui, si on les écoutait, ne sortiraient plus de chez eux pour rester, comme Pascal, dans leur chambre pour l'éternité. Mais la vie c'est le courage de prendre des risques, sait-on, c'est le courage de vivre, c'est la vie qui vaut le coup d'être vécue, et ainsi de suite jusqu'à Mai 68. Peut-être, en effet, mais ça ne change absolument rien au fait qu'on a désormais, de ce point de vue, les mains sales par idéal, et qu'au prétexte de balayer Kant et sa morale précautionneuse,

on s'est juste furieusement rallié aux billevesées d'un existentialisme de sous-préfecture, à peine susceptible d'émoustiller une étudiante d'hypokhâgne un peu nulle en philo.

DEPUIS TOUJOURS EN POLITIQUE ON A DÛ SE MÉFIER D'UN IDÉALISME QUI PRÉSAGE DE TROP DE TABLES RASÉES ET D'UN ENGAGEMENT OÙ L'ON CHERCHE SURTOUT À SE PERDRE.

À la faveur de l'épidémie on a pu apprendre, au cas où on ne le savait pas déjà, que l'on touche son visage plusieurs centaines de fois dans la journée. C'est à méditer dans la mesure où ceux qui sont prêts à se salir les mains ne pourront éviter de barbouiller leur visage de crasse qu'à la condition de n'avoir pas de face. ♦

Commentaires sur la guerre d'egos

Par Rémi Lélian

Sans doute, l'un des phénomènes parmi les plus inquiétants du siècle précédent fut celui des masses, fanatisées par quelques enchanteurs morbides qui surent décupler la puissance de la foule pour en faire un instrument de leur nihilisme politique. On pouvait alors saisir sur le gril des nations entières afin d'ordonner un délire dont le ressentiment dépassait les individus qui y succombèrent, lesquels, bientôt, la passion de haïr une fois retombée, ne comprendraient plus comment ils avaient pu en arriver là, ni quelle haine, comme un sortilège, les avait transformés en ces bourreaux ordinaires, ouvriers d'un mal devenu banal, pour paraphraser Hannah Arendt. C'est probablement en réponse à cette domination du nombre indifférencié que s'est construite la société contemporaine, soucieuse de se prémunir des dérives totalitaires qui ensanglantèrent le xx^e siècle à son presque exact mitan. Et c'est l'individu qu'elle a pris pour être son allié et son modèle, celui-ci jouant d'apparence l'antagoniste idéal de cette foule métamorphosée en masse dont on connaissait désormais l'infâme puissance de destruction. Mais les forces d'entropie qui ravagent notre monde moderne ne semblent pas avoir cessé d'exercer leur dynamique délétère, et c'est cette chute de l'individu dans le chaos du ressentiment, cette fois-ci en son nom propre, qu'Éric Sadin raconte dans un ouvrage aussi subtil que renseigné et qui prend la forme d'une généalogie tragique dont chaque détail dispose bout à bout dessine le motif effrayant d'un effondrement inéluctable.

Éric Sadin, philosophe intéressé par la technologie qu'il critique dans le sens nietzschéen du terme, c'est-à-dire afin d'en comprendre le sens, situe l'origine de cette chute de l'individu dans la tyrannie de son « je » au moment où le pacte progressiste se rompt. Ce pacte qui promettait de garantir le bonheur ou du moins l'accès, et qui a fait le fondement de la société capitaliste. Rupture concomitante et consécutive de l'avènement de l'ordolibéralisme pour lequel l'économie devient une espèce de mouvement naturel qu'il faut augmenter technologiquement afin d'en accroître l'envergure et d'en préserver l'existence. Logiquement cette excroissance monstrueuse d'une économie hors de laquelle plus rien n'est envisageable, va engendrer une excroissance toute aussi monstrueuse de l'individu désormais isolé de tout, y compris d'un réel qu'il ne pourra plus appréhender autrement qu'en le confondant avec ses propres dimensions, comme le nourrisson se confond avec le monde pour reprendre l'image saisissante qu'utilise Éric Sadin. Du selfie à la trottinette, de Facebook à Twitter et Instagram, de l'iPhone à Youtube, Sadin désigne comment, peu à peu, chacun d'entre nous s'est réifié à une espèce d'égoologie où nous pou-

L'ÈRE DE L'INDIVIDU TYRAN, LA FIN D'UN MONDE COMMUN,
ÉRIC SADIN, Grasset,
350 p., 20,90 €



vons tour à tour aimer, haïr, lyncher, nous admirer et nous représenter pour nous promouvoir, sans qu'aucune altérité ou presque ne vienne circonscrire un instant cet ego obèse et incohérent qui nous fait, par exemple, hurler contre le traitement de nos données personnelles alors qu'on se répand du soir au matin, dans la plus parfaite indécence sur les réseaux sociaux, et mélanger, à l'avantage du premier, Julian Assange avec Edward Snowden, soit un histrion revanchard, acharné à détruire toute forme d'autorité et toute forme de secret, et un authentique lanceur d'alerte.

De là aussi la partition de plus en plus complexe entre des clans désormais irréconciliables, incapables de s'envisager les uns les autres, et qui ne fonctionnent plus que selon les catégories amis/ennemis, lesquelles se retrouvent elles aussi réduites à des visions – ou plutôt des non-visions – du monde aussi limitées qu'elles sont pulsionnelles. Discrédit permanent, politique du clic ou du pouce bleu – étrange résonance avec le cirque romain –, et incompréhension totale à l'égard de tout ce qui n'est pas « Moi », voilà cet individu tyran pour lequel le monde, commun par essence, n'est plus que le dépotoir, non plus seulement virtuel, de sa lubie. Éric Sadin écrit : « *Il est probable qu'un fascisme d'un nouveau genre émerge dans les années post-coronavirus. Il serait fait d'une autre étoffe et procéderait, non pas d'un pouvoir cherchant à soumettre les corps et les esprits à son idéologie, mais des foules d'individus ne s'en remettant qu'à leurs propres credo avant tout forgés par le ressentiment... en cela, il pourrait être qualifié de fascisme individuel atomisé* ». Voilà, l'image de la tyrannie qui vient ! Une tyrannie sans tyran... la pire de toutes. ♦

**« MOI »,
VOILÀ CET
INDIVIDU
TYRAN POUR
LEQUEL LE
MONDE,
COMMUN
PAR ESSENCE,
N'EST PLUS
QUE LE
DÉPOTOIR,
NON PLUS
SEULEMENT
VIRTUEL, DE
SA LUBIE.**

DR

Quand le préfet de police de Paris Didier Lallement accompagne ses vœux pour 2021 d'une citation de Trotsky, est-ce anecdotique ou édifiant ?

C'est indécent ! Cette phrase est datée d'avril 1918 dans ses *Écrits militaires*. Quelques mois plus tard, Trotsky ouvre les premiers camps de concentration. À l'époque, il commande l'Armée rouge qui est le maître d'œuvre du « nettoyage de classe » commencé en octobre 1917. Qu'un haut représentant de l'État le cite sur une carte de vœux de la préfecture de police de Paris, est au mieux une preuve d'inculture, au pire de la complaisance. C'est comme s'il citait Goebbels. Il est évident que Lallement (sans jeu de mots) ne citerait pas Goebbels. Cela illustre l'hémiplégie qui persiste entre le totalitarisme communiste, encore considéré comme un bel idéal, et le nazisme, bien compris comme un mal absolu.

Êtes-vous un « anticommuniste primaire » ? Oui ! Et j'en suis fier ! Ce n'est pas une position politique, c'est une position morale. Je suis anticommuniste, antinazi et anti-islamiste. Je condamne ces idéologies totalitaires. Mais si vous vous dites anticommuniste, on pense que vous êtes fasciste. C'est une forme de terrorisme intellectuel. Ce manichéisme est un héritage du xx^e siècle communiste qui a profondément marqué le débat d'idées. Il y a les bons et les méchants, les communistes et les fascistes, rien entre les deux ; les bons détiennent la vérité, ils déterminent qui sont les méchants.

Le fait que la loi Gayssot (1990), qui pénalise la négation du nazisme, ait été portée par un député communiste n'est pas anodin selon vous...

En bon communiste, Gayssot a pris une initiative qui tombe à pic, à un moment où ça n'allait pas fort à l'Est. Les régimes tombaient. Les communistes français allaient s'en trouver fragilisés, alors ils ont réorienté le projecteur vers le nazisme, pour détourner l'attention.

Comment votre livre sur le négationnisme de gauche a-t-il été accueilli ? Par un certain silence. Plus problématique, le fait que mon *Histoire mondiale du communisme*



Entretien

THIERRY WOLTON

Trou noir pour terreur rouge

Le Parti communiste français fête ses cent ans. Si la formation est moribonde, l'idéologie n'en finit pas de renaître de ses ruines. **Thierry Wolton** a dédié son existence à en scruter les ressorts. Il est l'auteur de seize ouvrages sur la question, dont une extraordinaire *Histoire mondiale du communisme* (3 500 p., 3 tomes : *Les Bourreaux, Les Victimes, Les Complices*). Nous l'interrogeons ici sur son dernier livre *Le négationnisme de gauche* (Grasset) qui montre comment les millions de morts du communisme sont doublement victimes : sacrifiés puis oubliés. Le communisme, c'est la promesse d'un passé radieux.

Propos recueillis par Sylvie Perez



ait eu si peu d'écho, compte tenu de l'ampleur du sujet. J'ai reçu des prix, mais ni *Le Monde*, ni *L'Express*, ni *Le Parisien*, ni *La Croix*, par exemple, n'en ont en fait une recension (et *L'Obs* en a dit du mal). Soyons optimistes, ce livre vivra longtemps, le sujet est incontournable. Vous ne pouvez pas comprendre le xx^e siècle si vous ignorez l'histoire du communisme. Le nazisme lui-même s'intègre dans cette histoire. Sait-on par exemple que dans les années 1930, de jeunes hitlériens vont en URSS étudier le fonctionnement du Goulag ?

« Dans les années 1930, de jeunes hitlériens vont en URSS étudier le fonctionnement du Goulag. » Thierry Wolton

Quels sont les grands moments du négationnisme de gauche ?

La famine de 1932-1933 en Ukraine est le premier grand crime nié. Le film *L'Ombre de Staline* raconte le négationnisme du journaliste du *New York Times* Walter Duranty, correspondant à Moscou, prix Pulitzer pour ses reportages dans lesquels il nie la famine en Ukraine (3,9 millions de morts). Ce prix ne lui a jamais été retiré !

L'autre grand moment, c'est la Seconde guerre mondiale. La condamnation du nazisme oblitère les crimes de masse en URSS. La terreur rouge a fait plus de victimes que la terreur brune. Avant que n'éclate le conflit, on compte déjà au moins 8 millions de morts en URSS dus à la guerre civile permanente menée par le parti-État contre le peuple. La victoire et le sacrifice incontestable de l'Armée rouge ont gommé tout ça. En 1949, au moment

du procès Kravchenko à Paris, les « compagnons de route » vont tourner en dérision les témoignages de rescapés du stalinisme !

En 1975, les Khmers Rouges

« libèrent » Phnom Penh... Avant cela, vous avez la Révolution culturelle. Simon Leys essaie, en vain, d'éclairer l'Occident sur l'ampleur des massacres. Puis, en 1975, avec Phnom Penh c'est le summum du déni, on est dans la complicité de crime contre l'humanité. Je pense au journal *Le Monde*. L'aveuglement de ce quotidien a été récurrent. Ceci dit, il a fait son auto-critique en 2014. Les Khmers Rouges sont stalino-maoïstes, ils représentent une épure du communisme, ils exterminent un tiers de la population. Avec le communisme, plus le temps passe, plus le sang coule. Les Khmers rouges sont pires que Mao, qui est pire que Staline, qui est pire que Lénine.

Aujourd'hui, qui sont les porte-parole du négationnisme de gauche ? Cela ne se limite-t-il pas à quelques révolutionnaires de salon et obscurs éditeurs ?

Delga est un éditeur négationniste. Annie Lacroix-Riz, qui a un honorable cursus universitaire, nie la dimension politique de l'holodomor ukrainien. Alain Badiou, qui considère que le communisme n'a pas été assez répressif, est régulièrement reçu sur France Culture. Slavoj Žižek, le philosophe slovène, écrit dans *L'Obs*. Je ne suis pas opposé à ce que Žižek s'exprime, mais il faudrait préciser qu'il nie les crimes du maoïsme. Vous imaginez Faurisson s'exprimer dans *Le Monde* sans qu'on dise qu'il est un négationniste ?

Même la dictature nord-coréenne trouve grâce aux yeux de quelques-uns... Il faut lire l'article de Yann Moix dans *Paris Match* ! Gérard Depardieu et lui sont invités en septembre 2018 en Corée du Nord pour fêter le 70^e anniversaire de ce régime qui a réduit son peuple en esclavage. Ils assistent au défilé militaire, émerveillés ! C'est l'époque où Moix faisait la morale sur la façon dont sont traités les migrants en Europe.

Le Conseil de l'Europe évalue à 94,35 millions les victimes du

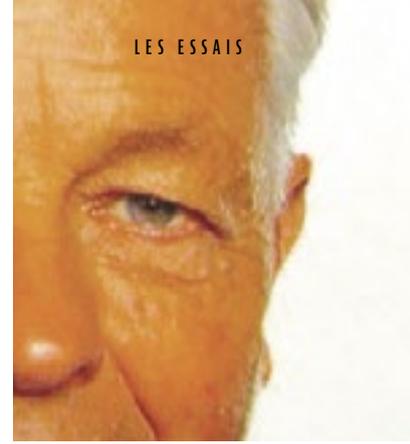
communisme. Cette idéologie ne semble pas comptable de ses ravages. L'égalitarisme continue de séduire. Comment expliquer une telle immunité ? C'est une question qui m'obsède. Pourquoi ce crime, unique au monde dans son ampleur et sa cruauté, est-il négligé ? Je crois que trop de gens ont détourné le regard. Tant qu'il y aura des survivants de cette époque, nous n'aurons pas une histoire neutre. Le temps de l'histoire n'est pas le temps des hommes. Mais c'est d'autant plus troublant dans une société qui, à raison, se soucie du devoir de mémoire et condamne le commerce d'esclaves, moins contemporain et moins criminogène que le communisme.

Plusieurs organisations perpétuent le souvenir des victimes, je pense à « Victims of Communism », à Washington.

Vous avez surtout l'association russe « Memorial », fondée par Andreï Sakharov. Cette ONG moscovite accumule des documents, des bases de données sur les victimes du communisme, établit des listes des personnes exécutées, déportées, comme on l'a fait sur la Shoah. Comme elle est aidée par des fondations allemandes ou américaines, au nom de la loi contre les ONG financées par l'étranger, Poutine les brime. Parce que Poutine est un admirateur de Staline.

Sommes-nous à l'abri du retour du communisme ?

Sans doute pas, mais je pense que la démocratie représentative telle qu'on l'a connue est en train de disparaître. Mon anti-communisme est avant tout fondé sur mon amour de la liberté. Avec la pandémie et le terrorisme, les libertés individuelles s'amenuisent. Le Conseil d'État vient de valider l'élargissement des fichiers de renseignement. Les opinions politiques, convictions philosophiques et religieuses, commentaires postés sur les réseaux sociaux, pourront être fichés par la police. Ça passe comme une lettre à la poste. Une nouvelle servitude se met en place, je le crains. Je viens de lire un livre instructif sur la Chine, *Dictature 2.0*, de l'allemand Kai Strittmatter. La pandémie favorise une sinisation du monde. L'histoire le montre, quand l'État prend quelque chose, il ne le rend jamais. ♦



RAOUL GIRARDET

Sagesse et sédition

Par François Gerfault

Quand on ne vante pas la rigueur doctrinale d'Action française (« *notre force est d'avoir raison* » !), on invoque le courage et le talent de ses dissidents. On oublie souvent qu'en tant qu'elle fut réactionnaire, elle put être, parfois, une école d'avant-garde, un lieu d'attention privilégié aux manifestations les plus singulières du monde moderne, et que pour cette raison y évoluèrent certaines personnalités atypiques, comme Philippe Ariès, l'historien des mentalités ou le grammairien Pichon, influence majeure du jeune Lacan. Raoul Girardet compte parmi eux. Atypique, il l'est d'abord par son tempérament à la fois intransigeant et réservé, qui nous rappelle que l'honneur n'est pas une vertu tonitruante, le privilège des boutefeux et des forts-en-gueule, mais peut se concilier avec une parfaite discrétion. Sa vie est un étrange composé de conformisme apparent et de sédition.

Né en 1917, fils d'un père militaire de profession, ancien combattant de la première guerre, et d'une mère trop anxieuse, Raoul Girardet connaît l'ennui des enfants uniques et s'évade en se passionnant pour l'histoire. Adolescent, il découvre un autre moyen de fuir la grisaille familiale : l'Action française, grâce à laquelle il rencontre ses amis Pierre Boutang et Jacques Laurent, avec qui il partagera aventures, potcheries et de nombreuses lectures. Vient la Seconde Guerre mondiale, puis l'occupation. Démobilisé sans même, à sa grande honte, avoir combattu, Girardet s'engage dès 1940 dans la résistance et participe à Paris à de multiples actions clandestines, se fait arrêter par la Gestapo en 1945 mais échappe de justesse à la déportation. À la Libération, il est reçu à l'agrégation d'histoire et devient professeur à Metz, à la Sorbonne, puis à Sciences po où il aura quelques élèves aux destinées prestigieuses : Chevènement, Fabius ou Attali. Il donnera une nouvelle fois libre cours à son tempérament séditieux lors de la guerre d'Algérie et, proche de l'OAS, connaîtra pour la seconde fois la prison. Sur ces épisodes – sur sa vie en général – Girardet s'exprimera toujours sans équivoque, mais avec nuance et pudeur, notamment dans une série d'entretiens accordée à Pierre Assouline et recueillis dans un ouvrage : *Singulièrement libre*. Nul cabotinage, mais toujours la plus sobre et courtoise intransigeance : « *J'avais vu, depuis 1940, trop de Français se rendre. Nous avons perdu mais nous ne sommes pas rendus* ». Une

leçon d'honneur mais aussi d'élégance morale, si celle-ci consiste avant tout à savoir rire de soi : « *Je dois reconnaître que j'ai largement cédé à la tentation de me faire spectateur de moi-même, me regardant agir et me trouvant parfois cocasse* ».

Sa vie lui fournira les principaux thèmes de son œuvre : fils de militaire, il s'intéressera naturellement à l'armée, qu'il considère comme son monde, et écrira en 1953 une *Histoire de la société militaire de 1815 à nos jours*, une anthologie du nationalisme français, puis une *Histoire de l'idée coloniale*. Mais c'est dans un maître ouvrage, publié en 1986, qu'il exprimera sa nature profonde d'intellectuel atypique. De modeste apparence : à peine deux cents pages et sobrement titré *Mythes et mythologies politiques*, celui-ci se veut une simple introduction à l'imaginaire politique mais excède largement la discipline historique. Sa genèse résulte d'un constat : la science politique traditionnelle demeure rétive à l'étude des irrup-

GIRARDET ENTREPREND UNE ANALYSE DES GRANDS SCHÉMAS MYTHOLOGIQUES DU POLITIQUE : LA CONSPIRATION, L'ÂGE D'OR, L'UNITÉ ET LE SAUVEUR.

nelle demeure rétive à l'étude des irrup-tions de l'irrationnel dans l'histoire. Sous le patronage de Bachelard, de Lévi-Strauss et Gilbert Durand, qualifiés d'« *éveilleurs exemplaires* », Girardet entreprend une analyse des grands schémas mythologiques du politique : la conspiration, l'âge d'or, l'unité et le sauveur. Ces mythologies s'imposent spectaculairement dans les moments de crise des sociétés humaines. Celles-ci renouent alors avec un archaïque dionysiaque, et deviennent le théâtre de « *grandes poussées d'effervescence onirique* ». Girardet montre qu'il existe une logique de l'imaginaire, laquelle obéit à une syntaxe associative extrêmement puissante, le mythe demeurant, comme l'écrivait Georges Sorel, « *un ensemble lié d'images motrices* ». C'est un phénomène humain total : à la fois fiction, système explicatif et message mobilisateur. Prendre conscience de la logique interne de ces mythes permet d'atténuer leur puissance d'enchantement. Mais personne n'échappe complètement à l'emprise de l'imaginaire, et chaque famille politique, de droite comme de gauche, recèle en son tréfonds idéologique un délire qui lui est propre, susceptible de plonger dans l'horreur la société tout entière. Quand l'Occident semble déchoir de sa rationalité, cet ouvrage essentiel doit se lire avant tout comme une leçon de sagesse : « *Mais Dionysos demeure qui est un dieu ombrageux. Il est en fin de compte plus sage, il faut oser dire plus raisonnable, de lui reconnaître sa place – sa juste place – que de tenter d'étouffer sa voix* ». ♦

Essais

PÉTARD MOUILLÉ

LA POUDRIÈRE, JEAN-MICHEL DÉCUGIS, PAULINE GUÉNA ET MARC LEPLONGEON, Grasset, 240 p., 19 €



La droite radicale, mue par des pulsions violentes en réaction à la perte culturelle dont elle croit être la spectatrice, s'organise en groupuscules et s'arme au point de menacer la paisible société française. Voilà ramassée en quelques mots la thèse de cet essai, dont le ton par trop dramatisant donne la sensation malsaine d'auteurs détournant nos regards des dangers bien plus grands qui nous guettent. Certes, l'enquête est bien conduite : appuyés sur une bonne documentation et par des entretiens avec les protagonistes, les auteurs dressent des portraits pénétrants et dessinent avec exhaustivité l'historique et la cartographie de leurs réseaux. Ci et là, dans l'ordre chronologique, sont évoqués succinctement quelques événements pour montrer le danger supposé. Mais outre l'absence de définition sérieuse de cette « ultra-droite » – si ce n'est une pompeuse et risible référence à Joseph de Maistre : qu'aurait pensé le Savoyard de cet « ultra-jaune » Didier qui en appelle au remploi de la guillotine ? – et les approximations idéologiques – *L'Incorrect* serait économiquement libéral – l'essai pêche encore par deux bouts. Primo, parce que les auteurs amalgament des individus et groupes sans grands rapports : quelle identité entre Renaud Camus et les Soraliens, entre le réveil catholique d'Angers et le survivalisme, entre le GUD et les Brigandes ? Le témoignage de François Bel-Ker, chef d'Action française, montre du reste une « ultra-droite » victime plutôt que coupable de violences. Deuxio, parce que les auteurs, s'en tenant à une collection de faits, ne disent rien de la plateforme de résonance de ces quelque 3 000 ultras français. Cataloguer n'est

pas peser, et les faibles stocks de poudre paraissent bien éparés et humides pour mériter pareille attention. Plutôt qu'à lancer des anathèmes, les auteurs eussent dû questionner les phénomènes politiques sous-jacents qui expliquent cet attrait nouveau, cette acceptabilité retrouvée de la violence, par peur de mourir civilisationnellement.

◆ Rémi Carlu

REGARDS CROISÉS SUR LE SIÈCLE

CORRESPONDANCE 1930-1983, ERNST JÜNGER-CARL SCHMITT, Pierre-Guillaume de Roux/Krisis, 664 p., 39 €



C'est la correspondance de deux géants que Pierre-Guillaume de Roux, associé en cette occasion aux éditions Krisis, offre à la connaissance du lecteur initié et ravi de découvrir par l'exemple de ces missives, ce qu'il connaissait déjà, soit la proximité entre Ernst Jünger, écrivain platonicien tout entier tourné vers le symbole, et Carl Schmitt, strict penseur du droit dont les catégories d'ami et d'ennemi en politique ont connu une pérennité méritée étendue désormais bien au-delà des sphères de la Révolution conservatrice dans lesquelles les deux amis évoluent, à l'orée des années trente. Débutant dès leur rencontre, en 1930, à l'initiative de Carl Schmitt et continuant de manière plus ou moins ininterrompue jusqu'à deux ans avant sa mort en 1985, cette correspondance couvre un demi-siècle, une guerre mondiale, et quelques brouilles occasionnées notamment par des divergences politiques – Jünger reprochant notamment à Schmitt son engagement nazi. Jusqu'alors inédite en France et brillamment préfacée par Julien Hervier, cette correspondance nous permet de contempler les regards croisés sur le siècle de ces deux contemporains essentiels. Essentiel aussi cet ouvrage,

mais d'abord pour ceux qui habitent déjà dans la proximité de Schmitt et de Jünger, il risque de laisser sur le bord de la route les autres qui, ignorants des œuvres de l'auteur des *Falaises de marbre* et de la pensée de Carl Schmitt, auront peut-être du mal à en saisir l'intérêt immédiat. Autrement dit, il s'agit d'une pierre de plus ajoutée à l'édifice de la connaissance de ces deux écrivains et penseurs, tout à la fois polémiques et classiques ; une pierre désormais visible qui demande qu'on la contemple avec une certaine exigence. ◆ Rémi Lélian

INTRODUCTION À LA PHILOSOPHIE POLITIQUE

ÉLOGE DE LA POLITIQUE, SOUS LA DIRECTION DE VINCENT TRÉMOLET DE VILLERS, Taillandier, 318 p., 20,90 €



Dirigé par Vincent Trémolet de Villers, *Éloge de la politique* se veut un résumé de la pensée politique des plus importants philosophes occidentaux. Sous la forme de courts textes d'essayistes contemporains, cet essai collectif, divisé en chapitres d'environ huit pages chacun, offre un accès simple aux fondements de la gestion de la cité. Pour exemple, Paul-François Schira à travers son analyse de *La Politique* d'Aristote nous rappelle que la République n'a de sens que fondée sur l'amitié (qui permet la confiance), la vérité (par la justice et la démocratie) et une culture partagée. Autant de thèmes dont l'écho résonne aujourd'hui.

À ses côtés, Chantal Delsol, François-Xavier Bellamy, parmi d'autres, nous font voyager à travers la pensée de Platon ou d'Allan Bloom en passant par Karl Marx. L'ouvrage donnera des repères au novice en philosophie, au politicien égaré ou à l'étudiant intéressé. Retourner aux fondements de la politique par la place de la Justice ou du Peuple, cela ne peut pas faire de mal. Bien au contraire.

◆ Maryse Venard





Par **Romarc Sangars**
Photos de **Joan Bracco**

Mais les Cosaques ne meurent jamais

J'entendais l'autre matin François Busnel sur *France Inter* au micro de l'inénarrable Sonia Devillers (j'aime me vriller les nerfs au réveil) lâcher un terrible aveu : « *Je ne suis pas certain*, disait-il, que « *La Grande Librairie* » soit une émission littéraire, c'est une émission autour du livre (...), de ce qu'il peut déclencher dans une société. » Manière de justifier la promotion des livres de Vanessa Springora et, le mois dernier, de Camille Kouchner, lesquels représentent les sommets médiatiques de l'émission de Busnel et, en effet, le reconnaît-il en creux, des platitudes en termes de littérature. Désormais nous le savons, en dépit de son air naïf, Busnel est conscient, conscient d'avoir substitué à la question de la littérature – de la forme et du feu –, celle du « produit livre » et de son simple écho dans la masse. Une continuation de la sociologie par d'autres moyens. Et qu'on se débarrasse des artistes, ces ennemis de la société qui cherchent moins à la réformer qu'à la dévoiler, à réparer les vivants qu'à approfondir la douleur, à résoudre les problèmes psychologiques des foules qu'à s'armer d'un style pour transcender l'existence.

Cela me rappela qu'il y a dix ans exactement, le 3 février 2011 pour être précis, Olivier Maulin et moi-même lançâmes le Cercle Cosaque avec l'ambition de prôner l'inverse de ce que François Busnel cultivait depuis déjà trois saisons. Nous recevions, ce premier soir d'hiver, le romancier François Taillandier, devant un auditoire nombreux et hétéroclite. Reprenant la formule de Bloy qui disait attendre « *les Cosaques et le Saint-Esprit* » au début du siècle précédent, nous propositions quant à nous de fournir déjà les Cosaques. Le Saint-Esprit finirait bien par suivre. Sabrer dans le vif, incendier les vieilleries littéraires, nous réunir autour de chefs Sioux, de glorieux vétérans ou de vibrants mercenaires dans un cadre échappant au pince-fesses mondain comme au brise-burnes scolaire, tel était le programme, un programme qui convertit en quelques mois de nombreux adhérents. Bertrand Lacarelle et Jacques de Guillebon rejoignirent bientôt le comité central de la conspiration.

Bien sûr, des Russes curieux se montrèrent déçus de ne pas trouver sous nos toques des visages asiates et burinés et il nous fallut bientôt préciser que notre orientalisme restait intramuros : nous étions des Cosaques de l'Est parisien, métro Belleville. Nous tenions d'ailleurs réunion dans la nouvelle salle de Sezer, un ami turc de Maulin, que beaucoup appelaient « Barak », ce qui était en effet le nom affiché sur l'enseigne, mais Maulin prétendait qu'il ne s'agissait nullement d'un prénom oriental, mais du mot « Baraka » inachevé en raison d'un mauvais calcul. En tout cas, Sezer-Barak et sa grosse moustache poivre et sel, qui était passé, selon ses dires, de la « *Révolution aux boulettes de viande* », nous accueillait toujours avec une merveilleuse bonhomie, lisait la plupart des livres de nos invités, privatisait l'en-

droit pour nous permettre d'y fumer comme au début des années 2000, et ne nous mettait dehors que vers trois heures en nous lâchant rituellement : « *Je vous aime... et je vous emmeeeeerde!* » de sa voix rauque qui roulait ensuite dans un rire aussi affectueux qu'ironique.

Le Cercle Cosaque accueillit l'excellent Pierre Jourde après Taillandier, qui fit s'esclaffer une salle entière en flinguant Philippe Djian, il fut le lieu où s'amorcèrent des scandales (Richard Millet sur Breivik), où revinrent les grands exilés (Maurice Dantec), les grands blessés (Sylvain Tesson encore bancal), où furent convoqués des fantômes, offerts des inédits, allumées des polémiques. On y croisa Lakis et Doris de *L'Atelier du roman*, des journalistes, des éditeurs, des écrivains rive gauche perdus vds cet orient, mais aussi des étudiants, des passionnés, des illuminés, des cas sociaux. On y vit des poitrines dénudées et des bouteilles brandies comme des armes, il y eut des disputes et des coups de foudre, des ruptures, des embrassades, des dérapages et des triomphes.

On n'y parlait jamais du « produit livre », mais seulement de littérature dans une atmosphère inflammable. Nous qu'on prenait pour des « déclinistes » parce que Paris et la France nous semblaient affadis, nous avons toujours été seulement des insurgés, certains que les cendres sont partout encore chaudes et qu'il suffit d'y souffler pour voir le vieux miracle à nouveau rougir. Et lorsqu'on voit ce qui s'écrit toujours aujourd'hui dans notre vieille langue qui est restée la plus vive, ces jeunes gens, comme Pierre Guerci, qui débute en littérature en fonçant dans les tabous de l'époque ; ces auteurs de science-fiction, comme Romain Lucazeau, qui en disent plus sur le monde en quelques pages que les invités de *France Inter* en dix ans ; l'intense Paulina Dalmayer qui s'était montrée si captivante au Cercle à l'heure de son premier livre, et qui revient toujours aussi décidée à se heurter à la vie et à la mort ; Jean Berthier et le gris-or de son écriture bouleversante ; ceux-là qui sont dans ces pages ce mois-ci, Patrice Jean que nous évoquerons le mois prochain, et que nous aurions invité chez Sezer il y a quelques années, que nous inviterons peut-être demain, nous nous disons que, décidément, la résurrection est toujours possible – nécessitât-elle un grand incendie.

La France, ce pays composé par des poètes couronnés et des monarques artistes, martelé dans ces hauts fourneaux et pour cela plus résistant que s'il n'eût été qu'une résultante géographique ou raciale, comme l'acier est supérieur au fer, la France, cette nation littéraire entre toutes, renaîtra par sa littérature. Or celle-ci, pour qui s'y intéresse un peu, n'est pas encore finie. Quant aux Cosaques : ils ne meurent jamais. On ne les a pas non plus confinés. Simplement, ils sont pour l'instant « en sommeil », comme on le dit de certains volcans. ♦



ROMAIN LUCAZEAU

La science-fiction, force visionnaire ?

Fin 2020, le ministère des Armées a fait appel à un atelier d'auteurs de SF pour imaginer les problématiques de demain. La science-fiction peut-elle vraiment venir en aide au réel ? Éclaircissements avec le romancier Romain Lucazeau, également consultant en prospective.

Par Marc Obregon / Photos de Benjamin de Diesbach

A l'heure où la crise sanitaire ringardise certaines fictions paranoïaques et rend la science de l'avenir plus que jamais nécessaire, la question se pose avec une nouvelle acuité de savoir prédire l'imprévisible. Comment faire face à une post-modernité hystérique et ultra-segmentée dans ses moyens technologiques qui change ainsi la donne en se montrant capable de nous précipiter à chaque instant dans un nouveau paradigme ? C'est dans ce contexte que le ministère des Armées, via une nouvelle entité consacrée à l'innovation (l'AID) en collaboration avec l'université Paris Sciences et Lettres, a fait appel à une équipe de romanciers et d'illustrateurs tous issus de la science-fiction, la *Red Team*, pour imaginer les grands enjeux de demain. Un lancement en grande pompe avec un site et une image soigneusement travaillée, tirant un peu sur le « soviét-punk » : l'armée entend « penser hors de la boîte » et profite de l'occasion pour arborer une image sympathiquement futuriste à peu de frais. Parmi ces contributeurs venus de la fiction on trouve Roland Lehoucq, romancier et astrophysicien, Schuiten, bédéaste bien connu des amateurs d'architecture, DOA, concepteur de techno-thrillers à succès mais aussi Romain Lucazeau, consultant en

prospective et auteur du très bel opéra galactique *Latium*, sorti en 2016. S'il n'a pas souhaité s'exprimer sur l'initiative du ministère des Armées, il a en revanche bien voulu réfléchir avec nous sur la relation entre prospective et science-fiction que promet ce nouveau projet.

UN FUTUR AVEC UN PASSÉ

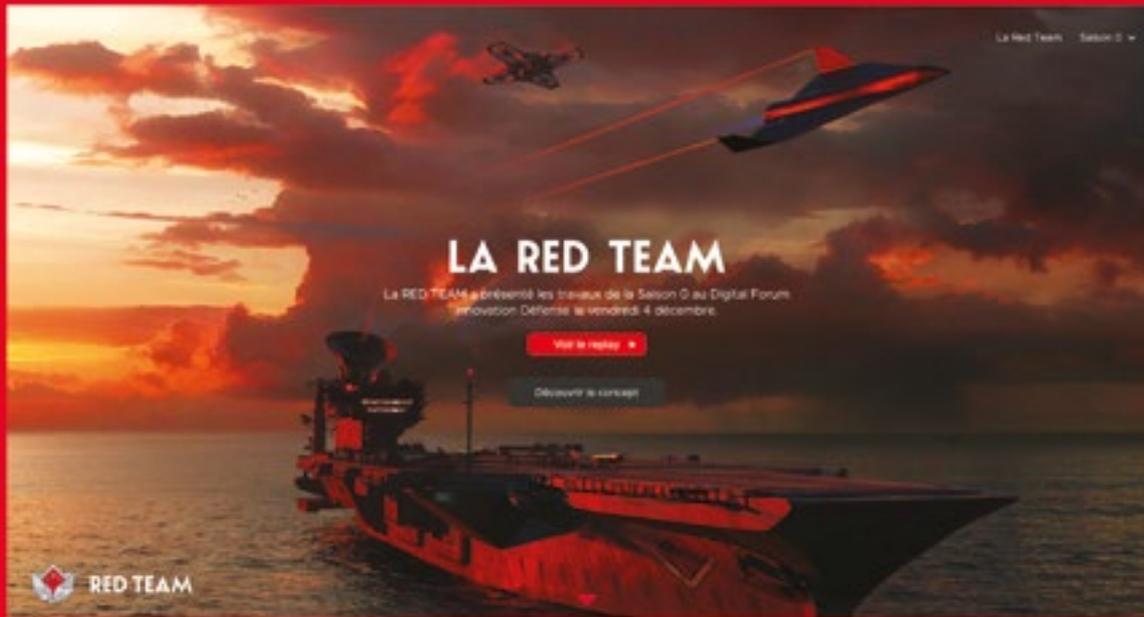
L'initiative du ministère, si elle est inédite en France, est loin d'être nouvelle : Ronald Reagan s'était déjà payé les services de quelques plumes prestigieuses de la SF américaine dans la course aux étoiles qui l'opposait à l'Union Soviétique. En France il a fallu attendre presque cinquante ans de plus pour que le gouvernement exploite le potentiel sinon prophétique, au moins utilitaire, de la science-fiction. Mais le rapport est-il si évident entre une technique appliquée au monde de l'entreprise et une littérature hantée par les possibles ? « Ces deux champs sont en réalité extrêmement disjoints, rappelle Romain Lucazeau. *La prospective s'est développée à partir des années 50-60, notamment aux États-Unis avec la Rand Corporation, et consiste à construire des scénarii en partant de signaux faibles, à partir d'une analyse du réel, en matière de tendances et d'incertitudes. Or, la SF ne fonctionne pas du tout comme ça ! Si elle comporte une part d'anticipation, cela reste avant tout de la littérature* ».

« Dans une période récente, poursuit l'écrivain, il y a eu un certain nombre d'hybridations entre les deux, notamment à travers le design fiction, contraction de "design thinking" et de "science-fiction" et qui consiste à accompagner des organisations dans leur réflexion sur l'avenir en s'aidant de techniques narratives empruntées à la SF. Tout un corpus de rêves, d'esthétique et d'attentes sont incubés par la SF et font aujourd'hui partie de ce qui constitue la réalité. Mais la prospective sert à prévoir rationnellement l'avenir, alors que la SF travaille avant tout sur les peurs de son époque ».

RÉGRESSION DE L'AVENIR ET SALUT PAR LA SF

L'historien Georges Minois a défini une « histoire de l'avenir » qui serait une lente interpolation entre le mythe oraculaire, la prophétie, l'astrologie, l'utopie des périodes classiques et enfin les prédictions scientifiques qui viennent après la révolution industrielle. On peut y voir une involution guénonienne de l'histoire, laquelle passe du Logos au quantum-bit, du cosmique au panoptique, de la qualité à la quantité. En embrassant peu à peu un temps causal, ordinaire, au détriment du temps mythologique ou liturgique, l'avenir lui-même se résume à un simple faisceau de probabilités. Si





▲ Page d'accueil du site de « la Red Team »

le culte scientifique condamne sans doute l'humanité à ne distinguer le futur que par le prisme de la technique, la science-fiction peut en revanche réintroduire une réflexion sur les valeurs : « *L'apparition de la science-fiction correspond précisément au basculement de l'opinion à l'égard de la technologie et de l'industrie : le moment où l'on prend conscience que la rationalisation porte en elle le risque d'aliénation. La peur de l'aliénation qui s'est avérée en partie juste est consubstantielle à l'invention de l'industrie : autant la prospective est un processus rationnel de pensée, agnostique au niveau des valeurs, autant la SF s'occupe essentiellement de valeurs, notamment des frontières entre humain et inhumain* ».

DE L'ÉTHIQUE À LA TENDANCE

Lucazeau, dans *Latium*, interrogeait précisément l'avenir du monde à travers une fable mettant en scène des intelligences artificielles errant dans un cosmos abandonné par les hommes. Une manière de confronter deux temporalités, celle d'un héritage classique, latin, dont il imaginait que les Intelligences artificielles se doteraient pour se constituer une société, et celle de l'imaginaire technologique post-apocalyptique. Chez Lucazeau, les IA se font métaphysiques et les hommes simples

« LA MATRICE IDÉOLOGIQUE DU COMLOTISME, C'EST UN TRUC DE LIBERTARIEN DE GAUCHE, QUI DRAINE TOUT LE ROMANTISME DE LA PIRATERIE INFORMATIQUE ET DE LA DÉFIANCE VIS-À-VIS DU "BIG STATE" ».
ROMAIN LUCAZEAU

entités techniques dépassées. Cette dualité fait-elle écho à celle qui sépare en lui l'écrivain SF et le prospectiviste ?

« *La prospective, comme discipline de prévision, se pose dans un cadre d'action rationnel et instrumental : à une époque où l'on considérait que le monde était un cosmos hiérarchisé en valeurs, dans le monde métaphysique d'avant les Lumières, la prospective était tout simplement impossible, puisqu'il y avait une thèse sous-jacente qui était celle de la stabilité du monde. À partir du moment où la métaphysique a été déconstruite, on rentre dans une ère où le futur n'est plus orienté par la valeur morale mais simplement par des tendances et des certitudes* ».

PROJECTION EN RELIEF

Au-delà de ses finalités opérationnelles, la prospective du point de vue de la SF est aussi un moyen d'intégrer un nouveau variable dans le processus fictionnel : lorsqu'on lit les premiers rapports publiés par la « Red Team », déclinés en « saisons » pour coller à la mode du feuilleton télévisé, le lecteur assidu de SF se trouve malgré tout en terrain connu : ascenseurs spatiaux, piraterie généralisée, société « liquide » favorisée par la privatisation en chaîne des institutions... Le seul apport concret de l'imaginaire science-fictionnel est sans doute d'offrir une vision globale

qui manque aux prospectivistes, ceux-ci étant en général condamnés à déployer des perspectives isolées. « Dans la SF, la médiation du temps permet de faire apparaître du relief sur la cartographie du réel, de faire apparaître comme problématique des conditions tellement connues qu'on en a oublié l'aspect contingent, voire arbitraire », rappelle Lucazeau.

L'INQUANTIFIABLE

À l'heure où les tech-entreprises se gargarisent de leurs algorithmes et de leurs modélisations pour tout prévoir, la crise sanitaire nous prouve qu'en omettant le facteur humain, toute prospective est condamnée. Lucazeau, qui travaille pour de grandes sociétés de consulting, connaît bien le sujet : « Aujourd'hui, même les modèles très sophistiqués ont encore du mal à prévoir quoi que ce soit. Avec un jeu de variables, le traitement des données massives permet de nous aider, mais certainement pas de prévoir. Nous ne sommes qu'aux prémices de la donnée ubiquitaire, et l'art qui consiste à étalonner les modèles pour essayer de les faire coller à la réalité reste extrêmement empirique. Nous sommes donc bien obligés d'être qualitatifs. Le monde de demain sera toujours façonné par le carrousel de l'honneur, de la folie, de la colère, de l'idéologie : des choses qui ne sont pas quantifiables ».

COSMÉTIQUE ET RÉALITÉ

Les rapports entre prospective et science-fiction soulignent une plasticité inédite du réel, qui oscille constamment entre une réalité mise en scène et une tentation fictionnelle bâtie sur des intérêts privés. Lorsqu'on évoque ces nouveaux mythes scientifiques mis en avant par les médias : l'IA forte, la singularité, la terraformation, Lucazeau se contente de sourire : « Derrière ces batailles médiatiques, on trouve surtout la nécessité des fonds d'investissement à attirer de l'argent en générant des modes et des attentes. Ces vagues de concept attirent les investisseurs à un moment donné : l'innovation technologique est fondamentalement différente de celle du passé qui était liée à la puissance publique : en France comme partout dans le monde les grands programmes publics étaient alors le moteur essentiel des grands changements de paradigme technologique. Nous ne sommes



plus dans un monde qui construit des infrastructures, nous émergeons à une frontière post-technologique et aujourd'hui personne, ni les commissariats au plan, ni les banques publiques, ni les ministères ne connaissent la prochaine étape. Donc le moteur de l'innovation, c'est le pari que font les acteurs privés, un pari intermédié par les fonds d'investissement, encouragés par la crise de 2008 qui a contribué à réinjecter des sommes incroyables dans la tech. Mais n'oublions pas que pour l'instant, les robots, ce sont des caisses en métal avec quatre pattes qui transportent des charges... On est à peu près sûr qu'ils ne vont pas envahir le monde maintenant ».

COMLOTISME ET ANGLE MORT

Le réel de la post-modernité a donc besoin de fiction pour accompagner son essor, avant tout parce qu'il est devenu multipolaire, segmenté, et donc ouvert à toutes les métastases idéologiques, comme le complotisme. « N'oublions pas que la matrice idéologique du complotisme, nous rappelle Lucazeau, c'est un truc de libertarien de gauche, qui draine tout le romantisme de la piraterie informatique et de la défiance vis-à-vis du "Big State". Cette matrice conceptuelle s'est complètement retournée en une espèce de fantasmagorie post-nationaliste, ce qui prouve qu'Adorno ou Hegel avaient raison lorsqu'ils évoquaient la dialectique de l'histoire. Les Allemands avaient bien compris à quel point cette rationalisation du monde par la technique, la ville, la mort des rites et des superstitions, la mort de l'oralité, posaient un problème

majeur. Nous sommes programmés pour vivre dans une communauté villageoise ou tribale, mais nous sommes dans un monde où ces réseaux de sociabilité naturelle n'existent presque plus. Notre cerveau a besoin de se sentir inscrit dans un ensemble de relations stables, et lorsqu'on remplace, par exemple, cette espèce de solidarité primitive par la Sécurité sociale, on dispose bien d'une amélioration quantifiable, mais aussi d'une perte affective de grande ampleur. C'est là que réside l'angle mort de toutes nos économies et de toutes nos politiques ».

CE QUE LES VISIONNAIRES ONT VU

La SF joue donc un rôle crucial et elle peut sans doute contribuer à donner un contexte existentiel aux modèles prospectivistes : « Une œuvre de SF véritablement visionnaire n'est pas une œuvre qui met le doigt sur une technique qui va vraiment avoir lieu, mais une œuvre qui explore un enjeu fondamental, métaphysique, sur le rapport de l'homme à lui-même, sur les limites de l'humain, Dick en étant le parangon, dans le sillage de Wells. Franck Herbert également a dit beaucoup de choses, notamment sur la nature de l'écologie politique ; il a dit clairement que l'écologie n'était pas démocratique, car elle relève d'une notion illibérale qui est l'inscription de l'homme dans un processus naturel. Ce qui est aux antipodes de nos démocraties modernes ».

Romain Lucazeau sortira son prochain livre, *La Nuit du Faune* en septembre chez Albin Michel.

Le jeune et sémillant **Pierre Guerci** entre en littérature par la grande porte et débute son œuvre par un très beau roman consacré à la « fin de vie ». **Entretien.**

Propos recueillis par Matthieu Falcone
Photos de Benjamin de Diesbach

PIERRE GUERCI

Métaphysique de la merde



Pour résumer *Ici-bas* en quelques mots, je dirais que c'est un admirable traité métaphysique de la merde. Qu'en pensez-vous ?

Oh là, c'est faire beaucoup d'honneur aux méditations désespérées du narrateur, lequel accomplit seulement, en tentant d'élever la défécation paternelle à la dignité d'un problème métaphysique, la fonction primordiale de l'intellect humain : se raconter des histoires pour supporter la trivialité de l'existence. Sans grand succès d'ailleurs, car ce qui le sort de son marasme est moins de l'ordre du mythe que du miracle... Plus généralement, m'intéressait ce qui reste d'un homme quand il n'en reste rien, autrement dit quand il n'est plus qu'un de ces cas de conscience sur lequel la casuistique contemporaine se casse les dents faute de pouvoir dépasser l'antinomie entre, d'un côté, une compassion sans fond et sans repère, lieu moral de compétition immorale, et de l'autre les raisons froides du calcul utilitaire qui ne traite jamais que de « surplus social » et ignore toute espèce d'inquantifiable. Dans cette optique, je voulais montrer la décrépitude de nos vieux un peu à la manière de Tchekhov, au coin du feu, lentement mais sans s'arrêter, en baissant légèrement la voix – et avec cette idée centrale que le sublime et le terrestre, au fond, c'est tout un.

Vous abordez franchement la problématique excrémentielle et cette question : peut-on continuer d'aimer et respecter son père quand on le torche chaque jour ?

Notre nez est un juge implacable ; bête comme ses deux trous, mais implacable. Ce qu'il approuve nous envoûte, ce qu'il réprouve nous donne des envies de meurtre ; il se fiche de ce que professe notre conscience, la Justice, la Démocratie, l'Égalité – poil au nez. Tant que la misère continuera de sentir, nous continuerons à changer de wagon quand nous la croisons dans le métro, c'est ainsi... Soit dit en passant, cette suprématie morale du nez permettra peut-être un jour d'éviter qu'après la libération du téton, on en vienne à la libération du trou de balle... Bref, aimer est encore et toujours un combat, et d'abord un combat contre les caprices de nos sens émancipés. Pour le respect, c'est une autre affaire. Les presque soixante ans du père à la naissance du narrateur l'ont toujours auréolé du mystère d'une vie déjà faite ; mais la maladie le rendant à l'enfance, cette auréole se ternit plus vite qu'aucune nostalgie de l'inconnu ne pourrait la revernir. Le fils y substitue donc une autre, la dernière qui soit compatible avec son état, l'auréole du mourant réconcilié. Le réel s'en accommode assez mal : tout évanescence qu'elle soit, leur relation en vient à se tendre, car il n'est aucun sacerdoce facile ; même au bord du précipice, l'habitude impose ses droits, suscite l'ennui, réveille la vanité et l'orgueil.

Le narrateur finit par se demander s'il ne le fait pas exprès, de chier au moment où il est avec lui, pour le forcer à le changer. Mise à l'épreuve ? Perversité ?

Je ne sais pas. Disons que chacun fait avec les moyens dont il dispose, et les siens sont limités par un handicap de parole qui leur interdit de vider proprement leurs querelles. Du reste, en précédant son fils dans la mort, en y allant vaillamment, en vrai pionnier malgré son déambulateur et ses couches-culottes, il continue à être – essentiellement – un père.



« C'est par scrupule d'amour que le narrateur donne à la merde du mourant, au déchet du déchet, une dimension métaphysique ».

Pierre Guerci

« Il y a un miracle spécifique à la merde : elle reste en toutes circonstances, en dépit même de sa répétition minutée, un événement au sens propre ». Votre roman aborde sans doute l'un des rares sujets qu'on tâche d'éviter aujourd'hui. Chaque jour paraissent des romans dans lesquels l'auteur s'ausculte le nombril, et leur somme en dit moins sur l'être humain que ce seul roman. Est-ce ce que notre époque, qui hait la littérature, a perdu : parler de l'essence de l'homme ?

Le narrateur se scrute beaucoup lui aussi, bien qu'il sache que c'est le meilleur moyen de rater l'essentiel. L'encombrement intérieur, la crainte permanente d'être dupe qui décuple cet encombrement, sont une malédiction à laquelle il est d'autant plus difficile d'échapper qu'ausculter son auscultation narcissique a toutes les chances de la redoubler. Les moments où il parvient le mieux à se déprendre de lui-même sont ceux où il regarde assez longtemps, assez statiquement, son père pour se laisser émerveiller par lui – et à travers lui, par la merde et la mort, le visible et l'invisible, non pas « déconstruits » comme le voudrait notre habitus sociologisant, mais nous frappant soudain dans leur mystérieuse évidence. Quant aux livres d'aujourd'hui, peut-être qu'ils ont davantage tendance à dire quelque chose de notre époque plutôt que d'en parler, la difficulté particulière de celle-ci tenant à son éclatement

sur des dimensions si diverses qu'on ne peut l'embrasser du regard sans la perdre de vue en même temps. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il est devenu particulièrement ardu de nommer les choses avec justesse et de se placer à la distance adéquate, à califourchon sur la triple frontière du réel, du possible et du passé.

Rassurons les lecteurs, le roman ne parle pas que de merde, il raconte les derniers mois de la vie d'un homme par la bouche de son dernier fils, seul d'une fratrie un peu éclatée à accepter de se retrousser les manches pour se frotter au père. Qu'est-ce qui explique que le reste de la famille s'en détourne pudiquement ?

C'est une de ces familles « recomposées », donc décomposées, entre les deux moitiés de laquelle le père, n'ayant jamais divorcé, est resté quelque chose comme une passerelle, un totem. Chaque fratrie, l'ayant voulu pour elle seule à l'époque où il tenait debout, en rejette la responsabilité sur l'autre maintenant qu'il s'effondre, chacune aveugle au fait que, si elle n'a pu se l'approprier entièrement, elle n'en a pas non plus été entièrement dépossédée. Le frère de plein sang du narrateur, médecin urgentiste partisan d'une pitié virile, souhaite pour son père qu'il meure rapidement ; leur demi-sœur, cheminant avec de gros pieds plats sur la voie néantesque du développement personnel, se félicite d'être en paix avec elle-même et espère qu'il en va de même pour lui. À leurs yeux, il n'est déjà plus qu'un déchet ; seuls le narrateur et sa mère refusent cette dégradation ontologique et revendiquent le tragique absolu de sa disparition annoncée, de toute la force de leur amour de fils et d'amante, ultimes antidotes au délaissement. C'est d'ailleurs par scrupule d'amour que le narrateur donne à la merde du mourant, au déchet du déchet, la dimension métaphysique que vous avez soulignée.

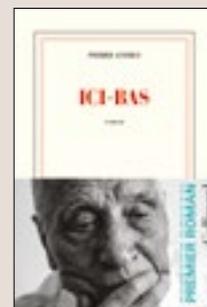
Qu'est-ce qui vous a poussé à écrire sur un tel sujet ?

Mon propre père est mort des suites de cette « atrophie multi-systématisée » (la barbarie savante renommant la bonne vieille vieillesse pour rassurer ceux qui ne peuvent admettre qu'elle débouche sur la mort quoi qu'on y fasse) et j'ai suivi de près toutes les étapes de sa décrépitude. La raison consciente qui m'a décidé à écrire ce livre – sinon expiatoire, cynique, à la guise des bonnes langues – est que l'événement m'a semblé refléter, plus péniblement qu'aucun autre, les singularités de notre époque au miroir de l'universel humain. ♦

DU TRIVIAL AU SUBLIME

ICI-BAS, PIERRE GUERCI, Gallimard, 200 p., 18 €

Pour le père du narrateur d'*Ici-bas*, il n'y a guère d'événement plus important que de savoir comme ça va. Ce chirurgien à la retraite, qui a su mener une grande carrière et deux familles de front, a perdu l'usage courant de la parole et sa vie s'écoule devant la télévision et à la chaise percée. Merde à tous les étages. Quelle valeur a la vie, quand le plus grand danger qui la guette est la constipation ? Personne ne veut torcher le vieux, tous seraient d'avis de hâter sa « fin de vie ». Le dernier fils de son deuxième lit, qui raconte l'histoire, prend seul le problème à bras-le-corps. Et c'est dans cette épreuve qu'il trouve son père. Enfin, le jeune homme a son père pour lui, les vautours ne reviendront que pour se partager l'héritage, une fois le corps refroidi. Une fois le corps définitivement vidé. Dans un premier roman très maîtrisé et magnifiquement écrit, Pierre Guerci impose la sensibilité contre toutes les raisons possibles. Un père dont le seul problème est de chier reste un père. Et le fils qui accepte de s'en occuper le seul sans doute à n'avoir plus d'héritage matériel à réclamer. ♦ MF



Livres

VIRTOUSE ET COSMOPOLITE

CANCION, EDUARDO HALFON, traduit de l'espagnol par David Fauquemberg, Quai Voltaire, 170 p., 15 €



Au début, on pense à une autofiction sur l'absurdité de la vie littéraire : Eduardo Halfon, écrivain guatémaltèque, est invité au Japon dans un colloque d'écrivains libanais. Il est vrai que son grand-père était syrien, mais il y a des limites à l'assimilation... Très vite cependant, ce récit dévoile son vrai sujet : une enquête historico-policière sur les années 1960-1970 au Guatemala, ère de guerre civile et de dictature militaire, durant laquelle le fameux grand-père fut enlevé par des *guerrilleros* gauchistes aux motivations mal déterminées, dont l'un s'appelait Canción. Le va-et-vient entre les micro-aventures d'Eduardo Halfon dans son colloque japonais et l'époque de la dictature désamorce la pesanteur du sujet, tout en conférant son originalité et son côté décalé à ce petit livre virtuose. C'est aussi, par la bande, un livre sur l'identité, ou plutôt sur les déguisements, comme l'indique comiquement l'incipit, le plus joli de la saison : « *J'arrivai à Tokyo déguisé en Arabe* ». ♦ Bernard Quiriny

UNE BELLE DÉCOUVERTE

ENTRE LA SOURCE ET L'ESTUAIRE, GRÉGOIRE DOMENACH, Le Dilettante, 190 p., 17 €



Un roman qui commence sur une péniche et dont l'action se déroule pour l'essentiel dans le Jura verdoyant ne peut pas, par hypothèse, être tout à fait raté. Grégoire Domenach, du reste, n'a pas réussi que son décor : l'intrigue est très bien aussi, tout comme les personnages. Le scénario, en deux mots ? Un grand solitaire à gueule amochée, vaguement

marginal, raconte à un navigateur fluvial de passage comment il est devenu l'amant d'une jolie femme de l'Est, ramenée dans le coin par son richard de mari. Il l'a lutinée avec la bénédiction de l'intéressé, qui ne bandait plus. L'affaire s'est mal terminée... Tout est réussi dans ce livre, le héros avec sa gueule de cinéma (pour un personnage de roman, c'est un compliment), le décor humide du Jura avec ses eaux troubles, l'ambiance un peu simenonienne de cette histoire d'adultère à demi-consenti, entre triangle amoureux, jalousie rentrée et piège procréatif. Une belle entrée en matière pour l'auteur, l'une des découvertes de l'hiver.

♦ Jérôme Malbert

CHIC ET TOURBÉ

LA BALADE DE GALWAY, THIERRY CLERMONT, Arléa, 90 p., 15 €



Attention, je vais écrire quelques mots magiques, en vrac : Flaggy Shore, Cloon River, Kilmurvey, Joyce, Coole Park, Yeats, Spanish Arch, Seamus Heaney, Claddagh, Woodlawn. Théoriquement, vous devriez après les avoir lus être téléporté pour quelques secondes en Irlande, parmi les cailloux et les grands écrivains, face à la mer, avec du vent dans les cheveux et l'envie de boire un verre au Toner's, sur Baggot Street, à Dublin – repaire successif de Bram Stoker, Patrice Kavanagh et Peter O'Toole. Je tire ces noms de *La Balade de Galway*, le livre qu'a ramené Thierry Clermont de ses expéditions en Irlande : il en est truffé, ainsi que de photographies, d'impressions, d'extraits de poèmes et d'anecdotes d'histoire littéraire. C'est en quelque sorte le pendant irlandais, en plus court, de son *Barocco Bordello* paru l'an dernier, sur Cuba. « *Le verre est vide, il faut le remplir. Ce qu'on espère des îles et de leurs sortilèges* ». Un petit livre en forme de dérive poétique, chic et tourbée. ♦ BQ

UN CHARME FOU

ICI COMMENCE LE ROMAN, JEAN BERTHIER, Robert Laffont, 252 p., 19 €

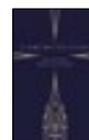


Le narrateur est un lecteur – un lecteur professionnel, veux-je dire –, rédigeant des fiches à partir de scénarios proposés à la firme France Fiction, grande productrice de téléfilms, qu'on lit à peine et qu'on paye mal, mais qui lui permettent néanmoins de subvenir à ses besoins et à ceux de sa fille, Elisa, dix ans, qu'il élève seul depuis la mort de sa femme. L'attente de nouveaux manuscrits, la voisine cancéreuse, la proposition d'un week-end en Normandie par la mère de la meilleure amie d'Elisa : de ce quotidien terne et répétitif de prolétaire du divertissement aussi doux qu'inadapté, Berthier tire quelque chose d'étonnamment vivant, sensible, d'un charme fou, avec une écriture précise et une approche subtile à la fois ironique et candide. À partir de cette ligne d'un équilibre prodigieux, où tout semble s'épanouir à partir de presque rien, l'écrivain, par moments, bascule soudain dans le délire, l'absurde ou le tragique. Du grand art. Ici commence peut-être une grande œuvre.

♦ Romaric Sangars

ABSURDE ET SINGULIER

L'ARCHITECTURE, MARIEN DEFALVARD, Fayard, 300 p., 22 €



Marien Defalvard a fait sensation en 2011 avec *Du temps qu'on existait*, un premier roman absurdemment surécrit, prix de Flore. Il lui avait valu un passage chez Ruquier, mémorable mais triste : l'auteur, forcé de jouer son personnage de jeune premier romantique, n'avait pas l'air à l'aise au milieu du cirque. Defalvard a ensuite publié des poèmes, puis disparu. Le revoici avec *L'Architecture*, deuxième roman qui, après un démarrage pareil, déclenche une curiosité légitime. Comment dire ? C'est une bizarrerie. Ceux à qui le style ampoulé du *Temps* avait

donné des envies de meurtre seront ravis d'apprendre que Defalvard ne s'est pas assagi : toujours autant d'adjectifs, de phrases tortueuses à parenthèses, de références ronflantes, de descriptions interminables du temps qu'il fait. On risque d'utiliser ce livre dans les concours de déclamations parodiques, à côté des *Voleurs de beauté* de Villepin ou des œuvres complètes de Yannick Haenel. Et pourtant... Si l'on veut bien faire abstraction du ridicule, de l'emphase, du fait qu'une phrase sur deux n'a pas de sens, il y a un charme improbable dans ce texte, qui se présente comme les pensées d'un architecte débarqué à Clermont-Ferrand au début des années 1990. Il ne raconte rien, il erre et médite, en style romantico-heideggerien, parlant des villes, de la province, de l'Occident, de la modernité, d'on ne sait quoi. C'est un torrent, un magma, une coulée de lave (filons la métaphore volcanique, on est en Auvergne). Le héros cite à tout bout de champ – Pascal, Montherlant, Hölderlin, Bernanos, Muray, Valéry, l'Écclésiaste, bibliothèque d'homme de droite inquiet, porté sur les ruminations tragiques. Il abuse des italiques, mijote des phrases impénétrables (au hasard : « *Alors la politique devenait une adéquation simple : observer et former la critique (au sens kantien) du contenu moral d'une idée* »). Intellectuellement, ça part en vrille à la moindre occasion : tout, chez Defalvard, est compliqué, prétexte à une digression embrouillée qui en amènera une autre. Inintelligible, vraisemblablement fumeux, absurde en tant que roman, ce livre n'en est pas moins singulier en tant qu'objet littéraire. On se demande ce qu'il en resterait si on le laissait sécher quelques siècles au soleil, pour faire évaporer son charabia, ses répétitions qui donnent le tournis, son ostentation. Peut-être rien, mais ce n'est pas sûr. Et c'est dans ce doute un peu irritant que tient, disons, son étrange réussite. ♦ JM

GÂCHIS Russe

UNE SUITE D'ÉVÉNEMENTS, MIKHAÏL CHEVELEV, Gallimard, 176 p., 18 €



Ce premier roman du célèbre journaliste d'opposition russe Chevelev commence fort :

un journaliste moscovite, Pavel Volodine, est demandé en tant que médiateur par Vadim, qu'il avait fait libérer des années plus tôt après un reportage en Tchéquie, et se met en place une récapitulation des événements de la Russie post-soviétique dans l'urgence du chantage terroriste (Vadim occupe une église bondée de fidèles).

Cette mise en scène tragique est servie par une langue fluide et caustique, mais en dépit de débuts si prometteurs, le livre s'achève pourtant complètement à plat et dans une confusion morale si typique de la gauche mondiale, où toute la société russe est coupable tandis que le terroriste est une victime innocente qui renonce même, ici, à tuer qui que ce soit – le fantasme idéologique se substituant à tout souci de réalisme. Comme un manichéisme inversé n'est pas plus fin qu'un manichéisme officiel, on ne tirera de cette lecture aucun aperçu pertinent de la Russie contemporaine, le journaliste engagé ayant gâché le talent du romancier, pourtant véritable. Dommage. ♦

Romarc Sangars

INCONTOURNABLE

LA CONSOLATION DES CHOSES RONDES, CLEMENS J. SETZ, Actes Sud/Jacqueline Chambon, 300 p., 22,80 €



Clemens J. Setz signe un recueil de nouvelles troublant, armé d'une langue inventive, rompue

à l'art de faire surgir l'étrange au cœur de l'ordinaire sans pour autant s'aventurer dans le fantastique pur. Non sans humour, l'auteur autrichien soumet son lecteur au vertige avec une finesse déstabilisante. Ici, la solitude et l'inquiétude dominent jusqu'à un point de bascule insaisissable, ouvert sur des questions obsédantes. Dans les faits : un écrivain

découvre que le domicile conjugal se transforme en lazaret, sous l'œil bienveillant de celle qu'il croyait connaître ; une infirmière scolaire licenciée force un élève de dix ans à dormir chez elle, le traitant comme un adulte égoïste ; une mère réclame la prestation d'un escort-boy en présence de son fils polyhandicapé – pages poignantes dans un décor scandinave saisissant... Ainsi va le monde de Clemens J. Setz et ces images percutantes, étourdissantes, inconsolées, amenées à pas de loup. Le recueil incontournable de la rentrée. ♦ Alain Leroy

LE ROI DES MONGOLS

UNGERN, LE DIEU DE LA GUERRE, JEAN MABIRE, ILLUSTRÉ PAR JACQUES TERPANT, Lohengrin, 418 p - 25 €



Les éditions Lohengrin rééditent le livre de Jean Mabire, qui conte les dernières

chevauchées du dernier général russe blanc, aventurier impitoyable et génial qui rêva de reconstituer l'empire de Gengis Khan. Mabire possède d'incontestables dons de conteur, souffle sur nos visages le vent torride de la steppe et restitue dans toute son intensité le destin tragique d'Ungern. Ce travail d'incarnation trouve ici le soutien habile du crayon de Terpent, dont les illustrations précises et intenses ont pour seul défaut d'être trop peu nombreuses. Seulement, l'on finit par s'ennuyer de la pornographie de violence sadique étalée au long des pages par Mabire, et de l'éthique néo-païenne à laquelle elle se rattache. Mabire croit en effet, enthousiaste, trouver dans Ungern une figure préfasciste, ou plutôt superfasciste et dénonce le christianisme comme précurseur du soi-disant « judéo-bolchévisme ». Le roman historique de qualité que Mabire aurait pu écrire se gâche en programme bavard à l'idéal abruti, rehaussé pourtant ici par une édition de luxe. ♦ Ange Appino



LE BLUES DE SPIROU

PACIFIC PALACE, CHRISTIAN DURIEUX, Dupuis, 80 p., 16,50 €



Contrairement à Tintin, Spirou n'est pas la création d'un seul homme : si c'est bien le Belge Rob-Vel qui

l'a inventé, il a été popularisé par des plumes prestigieuses – Franquin, Tome & Janry. Depuis quelques années, les éditions Dupuis se sont lancées dans un projet ambitieux : confier Spirou à des auteurs décalés ou exigeants. C'est le cas de Christian Durieux, plutôt spécialisé dans le réalisme et le polar glacial (*Avel, Mobilis*). Pour cet album, il redonne à Spirou son métier initial : simple groom dans un palace désert que viennent visiter un dictateur et sa famille. En privilégiant l'atmosphère via de sublimes aplats de couleur et des cadrages cinématographiques, Durieux suscite une étrange mélancolie pour nous conter au final une histoire d'amour sans avenir, un huis clos contemplatif et poétique sur fond d'intrigue politique, sans jamais trahir ce qui fait l'identité du héros de papier. Une réussite totale qui surprendra les amateurs et ravira les néophytes. ♦ Marc Obregon

MALIN MAIS SANS FINESSE

UN BON FÉMINISTE, IVÁN REPILA, Jacqueline Chambon, 256 p., 22 €



Tout le monde connaît la tactique géniale des antifas : mettre le souk pour provoquer une répression censée exaspérer l'opinion... C'est le même principe qui inspire le narrateur d'*Un bon féministe*, un progressiste qui, pour faire avancer la cause des femmes, monte un club masculiniste dont les menées sexistes doivent scandaliser l'opinion et rendre le machisme haïssable. Iván Repila tire de cette idée une comédie satirique réussie, écrite sans finesse mais assez maligne pour se moquer de tout le monde, sans s'écrouler dans la thèse ou la leçon de morale. L'autoportrait du progressiste vigilant est drôle (« Je détecte du micro-machisme partout, tout le temps. Voir le monde depuis cette nouvelle perspective est épuisant »), les beaux phalocrates ne sont pas mal non plus. La parodie d'article universitaire en épilogue, plus vraie que nature, est une cerise sur le gâteau. L'incipit, excellent : « Je suis le type le plus féministe du monde. Cela dit j'ai mes contradictions ». ♦ Jérôme Malbert

SOUVENIRS TINTINOPHILES

PETIT ÉLOGE DE TINTIN, JACQUES LANGLOIS, François Bourin, 300 p., 12 €



Deux événements ont agité le landerneau tintinophilique ces derniers temps : au

rayon commercial, la vente aux enchères record d'une esquisse de la couverture du *Lotus Bleu* (3,2 millions d'euros, quand même), et au rayon industriel, le retrait de Fanny Rodwell, malade, qui laisse à son mari Nick la gestion de l'entreprise Moulinsart. Mais Tintin ne se réduit pas encore tout à fait à des histoires de marketing et de gros sous : il reste – heureusement – des amoureux pour parler d'abord du héros et de ses aventures, tel Jacques Langlois. Ami d'Hergé, connaisseur bien infiltré des diverses facettes de l'univers

tintinesque (la création des albums, la vie du dessinateur, ses collaborateurs au studio Hergé, les projets de Spielberg, l'épidémie de collectionnisme, les polémiques en tous genres), il égrène ses souvenirs dans ce *Petit éloge de Tintin*, un volume bref, plaisant et enlevé, garni d'anecdotes et d'avis bien pesés, où même les tintinophiles avertis trouveront du neuf. ♦ BQ

DEMAIN NE FAIT PAS ENVIE

KENTUKIS, SAMANTA SCHWEBLI, Gallimard, 265 p., 20 €



Un nouveau gadget s'est imposé. Les *kentukis* sont des robots en forme de peluches sur roulettes.

Particularité : leurs yeux sont des caméras connectées à un utilisateur anonyme qui peut animer le jouet limité à des cris et des déplacements basiques. À moins d'user de stratagèmes rudimentaires, la communication ne peut se faire que dans un sens. Même si les deux parties paient, selon que l'on souhaite être la bestiole ou l'adopter, les enjeux sont différents, car le propriétaire ignore à qui il offrira le spectacle de son quotidien ; démarche assez dérangeante en soi. On devine que le pas serait vite franchi si ces sales bêtes étaient commercialisées aujourd'hui – tout en faisant la joie de quelques pédophiles. C'est ainsi que la romancière argentine joue de ce double voyeurisme, à l'orée du thriller, en nous proposant de suivre quelques-uns de ces binômes étranges, souvent glauques, rarement salutaires, parfois fascinants, assortis par le hasard d'un code-barres, de l'ennui et d'un demain qui ne fait pas envie. ♦ AL

PAULINA DALMAYER

Tandis que j'agonise

Par Romaric Sangars

Paulina Dalmayer est entrée en littérature en 2013 avec *Vive la guerre*, roman tonitruant, vibrant et initiatique inspiré de son expérience en Afghanistan et témoignant d'une claire envie d'en découdre, avec la vie, l'époque et la littérature tiédasse. Avec *Les Héroïques*, elle entreprend un cycle sur plusieurs générations (a priori un diptyque) commencé avec *Wanda*, dont on suit les derniers jours au fil d'un long monologue qui l'entraîne à récapituler une vie et plusieurs époques de la Pologne où elle est née, en plein régime communiste, et où cet ancien médecin s'apprête à mourir du cancer.

RITES ALTERNATIFS

Femme très éduquée, donc, et mariée à Edward, un politique charmant, séducteur, ayant su ménager sa carrière malgré les bouleversements politiques, mère de deux filles aux tempéraments divergents, elle se remémore le concert des Rolling Stones à Varsovie en 1967 où elle rencontra son futur époux, puis son aventure auprès de Grotowski, célèbre dramaturge polonais révolutionnaire, mais aussi son jeune amant Konrad qu'elle retrouvera à l'hôpital après une dernière virée pieds nus avec Edward dans un bar mal famé. Figure de femme intransigeante, intrépide, exigeante, orgueilleuse, Wanda évoque un genre de folie, de faille fiévreuse qu'elle voit chez son frère improvisant un étrange lit funèbre pour leur mère, celles des compagnons de Grotowski ou de sa fille aînée dépressive qui souffle ses démons dans des bouteilles de verre. Tous cherchent des rites alternatifs, démoralisés par le matérialisme socialiste comme par une Église dont ils ne



perçoivent plus qu'une caricature d'avant-guerre. « Nous aurons été la première génération à écouter du rock'n'roll sur notre lit de mort », lance Wanda, parmi d'autres belles formules qui fusent régulièrement au cours de ce monologue haletant, et il y a jusque dans cette avancée vers la fin un désir d'intensité remarquable, une manière de foncer vers l'ombre en cherchant, là encore, à rénover la liturgie du passage.

FEMMES PUISSANTES

« Héroïque », la race de femmes à laquelle Dalmayer donne vie n'est ni du genre à s'excuser ni de celui à se complaire dans la récrimination permanente. À rebours du victimisme ambiant, elle présente des personnalités brûlantes et implacables qui veulent simplement se heurter à l'existence sans trop se soucier des dégâts. Une période et un pays émergent dans le fond du portrait peint de couleurs chaudes et d'une main qui ne tremble pas pour nous offrir une leçon de fougue. ♦



LES HÉROÏQUES, PAULINA DALMAYER, Grasset, 240 p., 19 €

DERNIÈRE MINUTE

Dans le registre du petit livre chic et profond à lire le temps d'un thé ou d'un whisky à l'heure du couvre-feu, nous vous conseillons *Étrange est le chagrin*, par les belles éditions Herodios qui publient donc cet inédit de V.S. Naipaul, prix Nobel de littérature, écrit peu avant sa mort en 2018 et évoquant l'expérience du deuil à travers trois exemples épars et avec un style élégant et clinique. Par ailleurs, Allia poursuit sa publication de brefs textes allemands bilingues, avec, cette fois-ci, un formidable essai de Stefan Zweig datant de 1925, *L'Uniformisation du monde*, d'une finesse, d'une puissance et d'une actualité désarmantes. ♦ RS

ORWELL

SAINT LAÏC ET JUSTICIER

Après une Pléiade réunissant ses romans, **George Orwell** revient en librairie avec une anthologie de ses écrits de combat, peut-être la meilleure part de son œuvre. **Présentation avec son traducteur, Lucien d'Azay.**

Propos recueillis par Bernard Quiriny

Comment avez-vous choisi les textes composant ce volume ? Et pourquoi ce titre, *Écrits de combat* ?

Constance de Bartillat, Charles Ficat et moi avons choisi les huit essais qui nous ont paru les plus représentatifs de l'engagement politique et social de George Orwell. Nous leur avons ajouté, en guise de pendant, sa longue et magistrale étude de l'œuvre de Charles Dickens parce qu'elle illustre bien, par incidence, la pensée de l'auteur du *Quai de Wigan*, notamment autour de la notion de *common decency* qui lui était si chère. Le titre, *Écrits de combat*, nous a semblé découler naturellement de ce choix dont l'un des critères était de montrer qu'Orwell se range toujours du côté des démunis, des laissés-pour-compte et, de manière générale, des personnes les plus vulnérables de la société.

Lequel de ces textes vous a le plus frappé ? Tous m'ont fait une forte impression, à des périodes différentes de ma vie. Je me rappelle avoir lu *Shooting an Elephant* (« Comment j'ai tué un éléphant ») dans un train de nuit, entre Paris et Venise, il y a environ vingt-cinq ans, et *Down the Mine* (« Au fond de la mine ») sur le pont d'un bateau où je n'arrivais pas à dormir à la belle étoile, faute de disposer d'une cabine, entre Venise et Corfou, pendant l'été 1999. Ce dernier texte, en particulier, a radicalement influencé mon point de vue politique. On a du mal à ne plus être de gauche quand on l'a lu.

La gauche n'est plus la seule à se réclamer de lui : tout le monde se l'approprie... Oui, cela finit par être agaçant. Chaque fois qu'une opinion ou un goût devient majoritaire, je suis inévitablement enclin, comme beaucoup de francs-tireurs qui préfèrent les marges, à défendre le parti contraire, quitte à faire l'avocat du diable. Il me paraît toutefois difficile de désapprouver Orwell en raison de son succès posthume. Mais un même genre de réaction conduit des personnes aussi subtiles que Gabriela Manzoni, par exemple, que j'apprécie beaucoup au demeurant, à écrire qu'« Orwell est un auteur pour les gens de droite et de gauche snobs ».

La langue d'Orwell pose-t-elle des difficultés au traducteur ? La phrase d'Orwell est simple, limpide et

dense. Partisan d'une « prose pareille à une vitre transparente », comme il l'écrit dans « Pourquoi j'écris », il tire parti des qualités de l'anglais, qui sont la concision, l'exactitude et le tranchant, dans un registre terre-à-terre, parfois cru et néanmoins poétique, sans fioritures ni aspérités. À cet égard, Simon Leys parlait de l'« art invisible et efficace d'Orwell ». C'est le style d'un journalisme d'élite, qui tient de l'ethnographie et de la sociologie. Il n'est guère aisé de rendre ce laconisme cinglant en français ; j'espère y être parfois parvenu. D'autre part, Orwell recourt à des mots fétiches, pareils à des marottes, qui relèvent du concept philosophique, et d'autant plus difficiles à restituer qu'ils sont imprégnés d'anglicité.

Lesquels ? *Humbug*, par exemple, « supercherie », « fumisterie », « charlatanisme », résume tout ce qui indignait Orwell et l'incite à dénoncer les injustices dont il est témoin. Le *cant* (stéréotypes hypocrites qui dissimulent la malveillance), le *sham* (« frime »), le *blah-blahing* (« baratin ») et le *ballyhoo* (« bourrage de crâne ») appartiennent au registre de l'imposture, du simulacre et du pharisaïsme. À toutes ces notions néfastes s'oppose la *common decency*, qu'on pourrait traduire par « honnêteté commune », le sentiment de dignité qu'Orwell prête à tout commun des mortels qui se respecte.

Il arrive plusieurs fois à Orwell d'évoquer Chesterton. Que sait-on de son rapport à l'auteur de *Tremendous Trifles* ? Orwell cite souvent Chesterton dont il admirait le talent littéraire, à commencer par ses fameux paradoxes, mais aussi l'humour et la ferveur patriotique. En revanche, l'optimisme chrétien et le prosélytisme catholique de l'auteur d'*Orthodoxie* et d'*Hérétiques* tendaient à l'exaspérer. Né la même année que Churchill, en 1874, Chesterton avait trente ans de plus qu'Orwell ; il aurait pu être son père. Je présume qu'ils se sont rencontrés, à la rédaction d'un journal par exemple, et il est manifeste qu'Orwell a été influencé par la stature de pamphlétaire de son aîné, mais Chesterton est mort en 1936, date à laquelle Orwell n'avait publié que *Dans la Dèche à Paris et à Londres*, *Une Histoire birmane* et *Une fille de pasteur* ; Chesterton n'a pas eu le temps de le prendre en considération comme écrivain.

Que pensez-vous de la philosophie d'Orwell selon laquelle « tout art est propagande », l'art pour l'art étant une position politique en creux ? C'est en effet ce qu'il écrit au sujet de Dickens. Et l'une des raisons majeures qui le déterminent à écrire, comme il l'affirme dans « Pourquoi j'écris ». Il donne au terme « politique » le sens le plus large possible. C'est, comme il l'explique, « le désir de faire avancer le monde dans une certaine direction, de modifier l'idée que se font les autres du genre de société à laquelle ils doivent s'efforcer d'aspirer. Ici

encore, aucun livre n'est véritablement exempt de préjugés politiques. L'opinion selon laquelle l'art ne devrait rien avoir à faire avec la politique est en soi une posture politique ».

Diriez-vous que le sujet d'Orwell, c'est la révolte contre l'inhumanisation des humains ? Il est frappé au Maroc qu'on voie les Arabes comme n'appartenant pas à l'espèce, à Cochin que les malades soient vus comme des organismes anonymes, et dans les mines que les mineurs soient machinisés... La « révolte contre

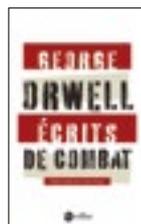
l'inhumanisation des humains » me paraît une bonne formule pour définir la réaction d'Orwell face à ce qui l'indigne. En qualité de pamphlétaire, sa position est sans équivoque : il ne s'en prend qu'aux puissants au profit des défavorisés, tous ceux que la société, totalitaire ou libérale, asservit, exploite et martyrise. Il est toujours du côté de l'opprimé et défend inlassablement le faible contre le fort. C'est pourquoi sa démarche empirique s'apparente, à mes yeux, à celle de François d'Assise. Orwell est un saint laïc, mâtiné de justicier.

« Le style d'Orwell est celui d'un journalisme d'élite, qui tient de l'ethnographie et de la sociologie ».

Lucien d'Azay



Orwell a eu l'honneur d'entrer en Pléiade tout récemment. Des romans qui y sont réunis, lequel a votre préférence ? Alors que je suis un inconditionnel des essais d'Orwell, j'éprouve un sentiment plus ambivalent à l'égard de ses romans. Je les trouve captivants et merveilleusement écrits, mais en même temps sinistres. Ses héros lui ressemblent, ou du moins au côté le plus sombre de lui-même : ils sont souvent tristes, malheureux, sinon misérables, à force d'être minés et accablés par une société qui les dégoûte et qu'ils rejettent. Il me faut tout de même admettre qu'ils m'ont profondément marqué et que je les ai lus avec passion. *Une Histoire birmane* et *1984* sont les seuls romans d'Orwell qui figurent dans le volume de la Pléiade. Quant aux autres titres, ma préférence va au *Quai de Wigan*. ♦



ÉCRITS DE COMBAT,
GEORGE ORWELL
(traduit et présenté par
Lucien d'Azay),
Bartillat, 260 p., 20 €

Le musicien Srdjan Ivanovic poursuit, avec *Sleeping Beauty*, sa voie dans un jazz onirique et planant. Les Balkans, Miles Davis, Ennio Morricone ou Zorba le Grec : nous avons évoqué tout cela avec le chamane serbe à la tête du Blazin'Quartet.

BLAZIN'QUARTET

À la recherche de l'instant magique

Propos recueillis par Alexandra Do Nascimento
Photos : Benjamin de Diesbach

Srdjan Ivanovic évoque peu les guerres de Yougoslavie qui éclatent lorsqu'il a huit ans. S'il est las d'être sollicité en permanence sur le sujet, ces heures sombres ont dû pourtant contribuer à définir l'essence de son entreprise : faire de sa musique une manifestation de la paix au plus près du concept. Quatrième album d'une lignée qui diffuse ce sentiment peu fréquemment abordé en jazz, *Sleeping Beauty*, joyau métaphysique et méditatif est moins une allusion à la Belle au Bois dormant, qu'une invitation à contempler la beauté du monde endormi. En attendant de découvrir l'album de ce batteur et compositeur le 12 février 2021, rencontre avec un artiste toujours disponible à l'irruption de la magie.

Que retiens-tu de ton parcours musical ?

Essentiellement que j'ai grandi avec mon père, Vogislav Ivanovic, brillant compositeur et guitariste classique

dont la culture et les expériences musicales se situent bien au-delà de la musique classique et de la musique grecque dont il est aussi éperdument passionné. Je jouais du piano à six ans, mais sans conviction. En revanche, à treize ans, suivant des cours de musique occidentale et byzantine au Collège Musical d'Athènes, je suis tombé amoureux de la batterie et des percussions après avoir vu un groupe sur scène. J'ai décidé d'en faire mon métier à quinze ans. De l'exil en Grèce à neuf ans, je me souviens de mon père jouant de la musique serbe dans la rue et les bars par tous les temps. C'était dur mais ça l'a rendu célèbre et ça lui a permis d'étendre sa palette, des musiques traditionnelles à la symphonie. Quant à moi, ça m'a ouvert l'esprit et exercé l'oreille à d'autres formes de musicalité.

Comment as-tu découvert le jazz ?

En 1995, mon père a rejoint une formation de jazz balkanique, *Levantine Jazz trio*, composée de l'excellent pianiste Milos Petrovic



et de Papa Nik, un percussionniste terriblement innovant. Personne d'autre ne proposait ce jeu ouvert grâce à un set de percussions complexe utilisant quelques éléments de batterie ! J'ai fugué pour les rejoindre en club et cet enrichissement des possibilités musicales m'a profondément marqué : c'était tout ce à quoi j'aspirais. En 2003, le Conservatorium van Amsterdam et l'Utrecht Conservatorium, puis, en 2016, la bourse de la Fondation Prins Bernhard Fonds décrochée pour partir étudier plusieurs mois à New York ont parachevé mon apprentissage.

Que représente le jazz pour toi ?

C'est un « format ouvert », un énorme « fourre-tout ». Ce qui le rend spécial est qu'il est considéré comme un point culminant d'aboutissement, une forme d'art et pas juste un style musical. C'est cette ouverture qu'il faut retenir !

Comment définirais-tu ta musique ?

J'ai connu de nombreux déménagements, changements de pays, de quartiers, d'appartements, et plus souvent que je ne l'aurais souhaité. Je me suis rendu compte que la seule chose qui m'appartenait était la musique, celle que j'ai toujours entendue et qui m'est personnelle. Si on devait la définir, on pourrait dire qu'elle est enracinée dans les Balkans avec un savant mélange de cultures d'orient et d'occident, et qu'elle passe par le jazz pour la liberté d'expression que ce genre permet.

On retrouve dans ce dernier album la même effervescence de vie et force tranquille qui caractérisent tes précédents albums...

Au lieu de faire quelque chose de trop pensé par avance, je préfère prendre le temps de saisir le moment et favoriser l'imprévu. Il y a dix ans, j'ai créé Blazin' Quartet, un projet qui s'est transformé en arrivant à Paris, où il a fallu réinventer le groupe et trouver des instrumentistes qui puissent apporter quelque chose de nouveau tout en restant fidèle à

l'esprit aventureux de la musique que j'avais créée auparavant. S'ils ont été choisis pour s'adapter à ma propre vision musicale, la partition a aussi été conçue pour mettre en valeur ces nouvelles personnalités qui brillent chacune dans leur élément. Je veux livrer une musique qui me semble juste, sans céder aux idées préconçues sur ce que devrait être un « album de jazz ». Le guitariste Federico Casagrande, est un sacré improvisateur. Il a brodé autour d'un thème et c'était tellement sensé que j'ai gardé son solo de *Sleeping Beauty* tel quel, en plus du titre d'origine ! J'étais vraiment heureux qu'un solo de trompette inattendu d'Andreas devienne un duo quand je me suis juste contenté d'y ajouter des claviers. Quant au contrebassiste Mihail Ivanov, je suis fan de l'originalité de son approche. Il ne cède jamais à l'évidence ni à la facilité. Au concert de présentation du disque, il y aura aussi le saxophoniste Christophe Panzani, victoire du jazz 2020, dont j'aime avant tout le son. Il est grand et, rythmiquement, d'une précision farouche !

Dans le titre *Sleeping Beauty*, la trompette d'Andreas Polyzogopoulos évoque les thèmes que Miles Davis avait joués pour le film *Ascenseur pour l'échafaud*...

Oui, il est dans la ligne du fabuleux son de Miles Davis. J'aime son sens de l'interprétation, il ne se contente pas de jouer des notes. C'est atypique de commencer un album avec une ballade et d'entendre une bataille de free-jazz entre batterie et trompette au lieu du solo attendu, mais ça fait sens.

Après Miles Davis, c'est au tour d'Ennio Morricone de faire, avec toi, un détour par les Balkans ?

Je l'ai tellement écouté et étudié qu'il fallait que je réalise quelque chose. Notre version de *L'Homme à l'harmonica* reste proche de l'essence du thème mais j'avais le désir de le traiter d'un point de vue balkanique et méditerranéen. Je voulais l'éloigner du Far-West et la tension pacifiée n'est plus celle du duel entre Charles Bronson et Henry Fonda dans *Il était une fois dans l'Ouest*. À *L'Aube du cinquième jour* est un air sublime de Morricone composé pour le film italo-yougoslave du même nom réalisé par Giuliano Montaldo en 1969 (*Gott mit Uns*). Il s'agit de l'histoire vraie de deux soldats de l'armée allemande, en mai 1945, internés dans un camp de prisonniers et que leurs anciens compagnons d'armes veulent juger pour désertion. Cinq jours après la proclamation de fin du conflit, les deux hommes sont fusillés à l'aube par les détenus allemands à qui les Canadiens ont prêté armes et munitions. Le film est moins impérisable que la musique, mais il a le mérite de révéler ces faits. Ça m'a interpellé, c'est pourquoi j'ai choisi ce titre éloquent, et si peu de notes ont changé, l'interprétation est très libre.



« Je veux livrer une musique qui me semble juste, sans céder aux idées préconçues sur ce que devrait être un "album de jazz" ».

Srdjan Ivanovic

La flûte traversière de Magic Malik s'est invitée sur nombre de titres dont *Guchi* ou *Rue des Balkans*, tu lui as laissé carte-blanche ?

Il avait les mélodies écrites. On a passé une semaine en Serbie, et durant ce voyage il a assimilé beaucoup de musique traditionnelle. J'aime l'audace avec laquelle il est capable de se fondre dans de nouveaux univers. *Rue des Balkans* est un motif répétitif qui lui a permis d'improviser et jouer en décalage parmi les trois instruments. Il se trouve que j'ai habité trois ans rue des Balkans à Paris dans le XX^e, ça ne s'invente pas ! Et c'est là que le morceau est né.

Quelle est ta conception de la belle endormie ?

Le titre m'a été soufflé par ma femme. Je suis inspiré par l'idée de la beauté endormie, que seul l'esprit éveillé est en mesure de voir. On peut voir les choses en étant attentif ou en se laissant toucher par elles. J'aime penser que la musique peut être un raccourci permettant d'apercevoir la réelle splendeur. Je n'ai jamais vraiment compris pourquoi un diamant est tellement plus précieux que les belles pierres que l'on trouve sur n'importe quelle plage. L'éclat est à portée de main, là où l'on est prêt ou décidé à le voir, en dehors de toute valeur marchande. *Alexis Zorba*, le roman de Nikos Kazantzakis, dont on connaît l'adaptation cinématographique de Michael Cacoyannis, *Zorba le Grec* (1964), a beaucoup contribué à la façon dont je porte le regard sur le monde extérieur. Basil, le narrateur, jeune intellectuel grec, met de côté ses livres pour expérimenter la folie de vivre, initié par Alexis Zorba, un personnage truculent à l'âme exubérante, intarissable d'observations émerveillées sur la nature. Les deux hommes sont différents en tous points. L'un représente le savoir, l'autre symbolise la connaissance découlant de l'expérience.

Où se situe l'héritage serbe dans tes compositions ?

C'est essentiellement dans les rythmes impairs, les accentuations différentes et les mélodies construites à partir de gammes spécifiques plus orientales. Si j'ai du mal à m'appropriier le Blues, qui appartient aux Américains, c'est instinctif pour moi d'utiliser des éléments de musique balkanique. Simplement, ils se trouvent « dilués ». J'ai voulu partir vers autre chose. Je n'ai pas analysé encore, il faudrait du recul... Sans éviter ta question, j'aime penser que c'est de la musique. Point ! ♦



SLEEPING BEAUTY, BLAZIN'QUARTET, Le Coolabel / Absilone / Socadisc avec le soutien de MoonJune Records, 14 €

PARCE QUE LA POP CULTURE, MALGRÉ SES JOYAUX, EST AVANT TOUT UNE SOUS-CULTURE DE MASSE, IL NE FAUDRAIT PAS OUBLIER DE PRENDRE DU REcul ET DE LA GIFLER TOUS LES MOIS. **L'INCORRECT** TIENt À VOTRE HYGIÈNE MENTALE, VOICI **#ANTIPOP**.

#ANTIPOP

EDDY DE PRETTO

NARCISSE AGRESSIF

Par Marc Obregon

Ceux d'entre vous qui sont nés dans les années 80 s'en souviennent sûrement : au début de la décennie, le groupe Bronski Beat affolait les charts avec *Small Town Boy*, tube *synth pop* désespéré qui évoquait la solitude d'un jeune homosexuel dans l'Angleterre post-industrielle de Thatcher. Rythmique imparable, mélancolie à fleur de peau, arrangements minimalistes : aujourd'hui encore la chanson fait mouche. Près de quarante ans plus tard, la culture gay s'est imposée jusqu'à intégrer l'idéologie dominante, relayée par le monde politique et tout un phalanstère de critiques inféodés. Aujourd'hui les « *small town boys* » montent à Paris pour faire carrière dans le marketing viral et ouvrir des boulangeries communautaires déconseillées aux *cisgenres*. Bien que la marge d'hier soit devenue la norme, elle continue pourtant de donner dans la revendication putassière, pour preuve nos chanteurs contemporains, pressés de masquer leur vacuité artistique en exhibant leurs sexualités soi-disant « *opprimées* ».

L'ARROGANCE CHÉTIVE

C'est pourquoi des chansonniers venus de nulle part apparaissent cycliquement pour monopoliser en quelques semaines les couvertures de *Télérama* et des *Inrocks* : c'est le cas d'Eddy de Pretto, découvert en 2017 et passé aussitôt du statut de parfait inconnu à popstar certifiée. Coiffure de prépuce, regard faussement évanescent, de Pretto cultive savamment son look d'inverti fragile, dissimulant à grand-peine un ego surdimensionné que trahit cette espèce d'arrogance chétive si souvent mise en avant par les identitaires gays. Le *small town boy* n'a plus droit à la mélancolie, il doit au contraire faire éclater au grand jour sa sexualité et l'imposer à grand renfort de rimes narcissiques et de beats synthétiques. Eddy de Pretto est le reflet presque parfait, tout juste masculin, de l'insupportable Christine and the Queens. Les deux ont en commun cette androgynéité fadasse qui fait se

pâmer les médias – on est bien loin de David Bowie. Si le gay ne doit plus être flamboyant, s'il entretient à dessein son apparence « *normcore* », c'est pour mieux imposer une sorte d'individualisme caractériel, qui passe systématiquement par des chorégraphies agressives, robotiques et saccadées, comme pour compenser leur absence totale de *chair* authentique : ainsi se désarticulent des automates répondant à tous les stimuli compassionnels de la société du narcissisme.

VOCIFÉRER SON PETIT MAL-ÊTRE

En fait, on se demande vraiment à qui ce genre de musique est adressée : pas assez intello-subversive pour les mondains, trop précieuse pour animer les bals populaires, elle correspond *in fine* à cette bande-son que l'industrie produit seulement pour imposer ses nouveaux dogmes et vaseliner l'imaginaire du peuple. Dans son dernier simple en date, *Bateaux Mouches*, de Pretto évoque ses débuts : il se produisait sur les péniches parisiennes devant des tablées de touristes placides. « *J'avais envie de hurler, de tout casser* », confie l'eunuque au *Quotidien*, et son clip de le mettre en scène en train d'effectuer une sorte de ridicule *coming out* revancharde devant la clientèle du bateau-mouche, pour finir debout sur une table, en slip et chaussettes blanches, à vociférer son petit mal-être. Ce clip résume parfaitement à quoi ressemble ce genre de revendications communautaires : loin d'établir un constat sociologique ou d'initier un romantisme de l'abandon, ces artistes en mousse n'ont qu'une envie, celle de déployer leur ego à l'infini sans aucun souci d'autrui, tout isolés qu'ils sont dans leur bulle communautaire. On est passé en une génération du *small town boy* au *big ego guy*, de la mélancolie stylée au déballage public de ses petites misères. ♦



STATION OPÉRA

Par **Paolo Kowalski**

Le baryton absolu



Quand on dit « baryton Verdi », quelques noms légendaires surgissent du passé, pour la plupart italiens : ces Di Luca, Gobbi, Cappuccilli, Bruson et autres Nucci qui ont atteint des sommets dans les grands rôles en clé de fa. Maîtriser la moindre inflexion de la langue de Verdi est essentiel pour une incarnation mémorable, et rarement les « non-natifs » se sont hissés au même rang que ces géants transalpins. Notre époque fait exception. Sans avoir grandi au pays du « bel canto », c'est pourtant Ludovic Tézier qui aujourd'hui détrône toute concurrence dans le sillage de ses aînés. Son étonnante affinité avec la phrase italienne suffirait déjà à justifier l'admiration. Mais le superbe diseur n'en est pas moins un tragédien habité et un musicien des plus raffinés. Voix hors-norme par le velours et le mordant du timbre, le baryton marseillais ne cesse de sonder, à force de travail et de passion, les secrets des héros en clair-obscur sortis de la plume verdienne, dont ce premier récital en studio constitue un témoignage superlatif.

Voici, à travers quatorze extraits, une galerie de personnages qu'il affectionne sur scène : Nabucco d'une touchante profondeur, Rigoletto aux mille facettes, Iago noir et démoniaque. Ailleurs on peut désirer un supplément d'ardeur ou de souplesse, qui feraient un Macbeth plus torturé, un don Carlo (*La Force du destin*) moins monolithique ou un Conte di Luna (*Trovatore*) plus naturel. Mais c'est du grand art à chaque mesure, porté par une intelligence du mot et un sentiment du drame qui vous laissent rêveur. Écoutez à volonté la mort de Posa (*Don Carlos*) – doublée de sa version originale en français : impossible d'en sortir indemne, sans ressentir ce léger vertige que donne la perfection. ♦



VERDI, LUDOVIC TÉZIER, BARYTON, FRÉDÉRIC CHASLIN, CHEF D'ORCHESTRE, ORCHESTRE DU TEATRO COMUNALE DE BOLOGNE, Sony Classical, 16,99 €

Musique

BRILLANT MAIS TROP SAGE



SIEMPRE LO MISMO, BELKACEM DRIF, Oïme Production – Inouïe Distribution, 15,99 €

Rien ne prédestinait Belkacem Drif à devenir ce fameux batteur, compositeur, et arrangeur. D'une initiation aux percussions flamencas auprès d'une famille gitane, naît chez lui une passion pour le flamenco. Il étudie ensuite au Conservatoire de Paris les percussions classiques et l'harmonie jazz. « J'avais envie de regrouper des musiciens venant d'horizons divers pour une seule et unique raison : casser les clivages ». *Siempre lo mismo* est l'opus d'un amoureux des rythmes, qu'ils proviennent de sa Kabylie d'origine, de l'Espagne ou des États-Unis. Ce goût certain pour la découverte contient toutefois un bémol : ce disque reste un rien trop sage, trop « propre ». Au vu de l'entourage de rêve – Marc Buronfosse, contrebasse ; Julien Alour, bugle ; Éric Le Lan à la trompette – on était en droit d'espérer plus d'audace. La surprise survient cependant avec la seule reprise de l'album, le *Bolero* de Ravel exécuté en trio, basse, batterie et piano. Revisité et arrangé, il ne comprend aucun solo et le célèbre ostinato à la caisse claire ouvre toujours la partition mais les mesures

rythmiques se succèdent en 4/4, 1/8, 5/8 avant de recouvrir le calme et la douceur d'une respiration binaire sur quatre mesures. Un artiste à suivre. ♦ **Alexandra Do Nascimento**

JOYAU DE FOLK ANGLAISE



NOT WHAT I EXPECTED TO HOPE FOR, BARTON HARTSHORN, Suxeed – Inouïe Distribution, 14 €

Le cœur de Barton Hartshorn est partagé entre le Londres de son père et le Paris de sa mère. Ces deux vies géographiques et musicales distinctes se séparent en une première expérience française (sous son vrai nom : Duncan Roberts) en tant que leader du groupe Dictaphone, et une autre avec *Not What I expected to Hope for*, bijou de british pop élégante, avec lequel il nous revient ce mois-ci. Il faut probablement plusieurs écoutes à l'auditeur pour mesurer l'importance d'un tel album. Des références aux Scarabées et à Spandau Ballet peuvent agacer ou griser mais Barton, quoi qu'il en soit, assimile l'héritage des précurseurs et parvient à se réinventer. « J'ai grandi en écoutant les paroles d'Elvis Costello, le style vocal de Lloyd Cole, le son de U2 dans les stades et l'étrangeté de Talk Talk. J'ai planifié mon futur autour de ces chansons et de ce monde : je songeais à qui j'allais ressembler et à ce que j'allais faire ». Tel était le programme. On obtient aujourd'hui un récit d'un délit d'adolescent « Forbidden days », une lettre à un adolescent de la part de l'homme qu'il va devenir « Message back to you », une mise en garde contre l'oubli de l'essentiel lorsqu'on devient adulte « Listen for a Change » : autant de narrations soignées qui ont été produites lors de tournées américaines puis enregistrées ensuite à Paris, à Montreuil et en Normandie. Un superbe résultat. ♦ **ADN**

PARCE QUE TU N'ES NI FROID NI BOUILLANT



PROVIDENCE,
CHEVALREX,
Vietnam, 12,99 €

Décrit comme raffiné, discret et novateur, Rémy Poncet, alias « Chevalrex » est présenté comme un espoir de la pop française par les *Inrocks*, *Télérama* et *France Inter* qui ne se trompent pas systématiquement. Son cinquième album, *Providence*, se veut mélancolique avec nonchalance, intimiste et sophistiqué, spleenétique mais résilient. Il est vrai que le multi-instrumentiste propose des compositions assez chiadées, mais ce qui émane de ce travail appliqué est juste lisse à en crever. Ce Vincent Delerm intimidé qui susurre ses textes narcissiques et nébuleux dans de petites bulles sonores donne l'impression d'un gender-fluid ruminant sa nostalgie dans une cabine UV. Ni souffle, ni déchirure, ni détresse, ni joie, ni froideur, on n'entend là que les échos d'une zone intra-utérine ou virtuelle où un post-humain se touche vaguement la bite en regrettant la soirée de la veille tout en se demandant : « Suis-je d'ici ou de là-bas ? Ah ah ah ah... » Manifestement, il se contente de stagner dans un entre-deux répugnant où rien n'a jamais eu lieu. À vomir. ♦ **Romarc Sangars**

Polina Panassenko

UN BLUES RENOUVÉLÉ



AWA BLUES, GRANT HAU
AWA BLUES,
Dixiefrog, prix non communiqué

Un vent de renouveau souffle sur ce genre musical si codifié : *Awa Blues* de Grant HAU dévoile en effet une aisance mélodique et une histoire singulière entre culture maori et entière dévotion au blues sans jamais se prendre au sérieux. « *Je voulais conserver le côté "roots" et authentique en ajoutant quelques instruments. Il faut raconter l'histoire sans passer par quatre chemins* ». Une manière directe de se raconter, donc, avec un grain de voix grave et espiègle. Quant à la technique de guitare : elle est stupéfiante. Son incontournable *Can't let it go* se veut un titre à la sauce *Green Onions* des Booker T & the MG's, la vélocité en sus ! « *Le caractère essentiel de cet album, c'est la simplicité. J'aime la nourriture simple mais délicieuse. Je veux que mes chansons soient aussi satisfaisantes qu'un bon dîner dominical fait maison* ». L'excellent label de Blues indépendant français et distributeur européen DixieFrog a su intercepter la comète et témoigne : « *Nous ne pouvions décemment pas passer à côté d'un tel phénomène* ». *Awa Blues* et son écriture réaliste laissent peu de place à la rêverie, mais pour la première fois sans doute dans l'histoire du blues, le vague à l'âme enjoué de Grant HAU séduit d'une manière complètement inédite. ♦ **ADN**

RUE DES BEAUX-ARTS

Par **Maximilien Friche**



Giorda fait crier les couleurs

On a connu Giorda peignant des ciels en fusion, des allées sous la neige, Louis XIV place Bellecour, Fourvière transformé en Calvaire, des visions de la transfiguration, des variations du château Hadleigh de Constable... Avec toujours cette même radicalité dans la lumière, cette folie fauve qui traduit toute réalité en tragédie. Voilà qu'il peint désormais des fleurs. Mais quand on a beaucoup peint, le sujet parvient presque à s'effacer derrière le mystère du geste : avec les bouquets d'un seul type de fleurs, Giorda dit avoir l'impression de faire un portrait. Il explique que les couleurs recèlent un mystère, qu'elles sortent de la terre, de la nuit. Le peintre les ferait jaillir depuis une obscurité qui ne parvient plus à les retenir, commençant ses tableaux par une couche noire sur laquelle il appose formes et couleurs avant même qu'elle ne sèche. Les couleurs naissent ainsi parmi la salissure, émergent de la grisaille et finissent par crier. Rien ne peut se taire chez Giorda, même les fleurs. On n'a pas le choix, il y a le feu, l'urgence, on ne peut exister que dans un cri.

En chef d'orchestre, le peintre distribue les ombres, les empâtements, équilibre et simplifie les masses claires et foncées, exagère les contrastes. Son tableau est la palette, la palette est le tableau, les mélanges se font in situ. Dans sa peinture, le temps de la création et le temps de la réalisation sont les mêmes. Si mise en scène il y a, elle est engendrée par le tableau lui-même. Il nous prépare donc cet hiver l'exposition de cet été, des fleurs, des fleurs qui crient notre tragédie. ♦

En attendant cet été et l'exposition des fleurs, les peintures de Patrice Giorda sont visibles à la galerie Patrice Steffan, 26 rue Auguste Comte, Lyon.

Les Grandes questions de
L'INCORRECT

Le survivalisme

EST-IL LE NOUVEAU GENRE À LA MODE ?

L'apocalypse serait-elle devenue fréquentable ? Pour préparer l'effondrement de la civilisation industrielle, plus besoin de jouer les Robinson Crusoe en constituant des stocks de vivres et d'armes ni d'envoyer des colis piégés comme le terroriste Unabomber. Exeunt les stages de survie en milieu hostile pour rednecks en treillis camouflage. Désormais, tout un chacun peut s'improviser collapsologue le temps d'une soirée sans pour autant fournir d'efforts surhumains. Pour cela, il suffit de s'installer confortablement devant son téléviseur et de laisser aller son imagination. Qu'elle prenne la forme d'une pandémie, de l'invasion du monde par des hordes de zombies affamés, d'un désastre écologique ou d'un cataclysme nucléaire, la fin des temps n'a cessé d'inspirer écrivains et scénaristes, mais semble-t-il, aujourd'hui plus que jamais. Voilà pourquoi **Mathieu Bollon** a tenté de répondre à cette question capitale : le survivalisme est-il le nouveau genre à la mode ?

OUI. LE VIRUS PANGOLIN L'A RÉACTUALISÉ

L'Armageddon est devenu *bankable* : en 2020, de nombreux films ont exploité le thème de l'effondrement comme *Greenland*

– *Le grand refuge* de Ric Roman Waugh ou *Minuit dans l'univers*, la dernière facétie de George Clooney. S'il s'ancre dans une peur ancestrale, le cinéma post-apo récent s'adapte joyeusement à la modernité en donnant dans un politiquement correct écolo-féministe peu ragoûtant. La dernière série futuriste HBO de Ridley Scott *Raised by wolves* illustre parfaitement cette tendance avec un propos anti-religieux caricatural et une apologie béate de l'athéisme. Plus nuancé, le *Light of my life* (2019) de Casey Affleck met certes en valeur la paternité mais donne des gages à la pensée dominante en exploitant le thème de la « masculinité toxique ». ♦

**NON. C'ÉTAIT DÉJÀ UN THÈME INCONTOURNABLE**

L'effondrement de la civilisation technicienne et la survie dans un monde rendu à la barbarie sont une angoisse lancinante de la modernité. En 1954, le romancier de science-fiction américain Richard Matheson décrivait déjà dans *Je suis une légende* les aventures du seul survivant d'une pandémie ayant décimé la population mondiale en prise avec des créatures zombifiées. Le succès de cette œuvre sera tel qu'elle donnera lieu à trois adaptations sur grand écran, en 1964, 1971 et 2007. Beaucoup plus tard, en 2006, l'écrivain Cormac Mc Carthy sera récompensé chaleureusement par la critique pour son roman *La Route*, sorte de road movie post-apocalyptique centré sur le parcours d'un duo père-fils. Ce livre sera lui aussi porté à l'écran par John Hillcoat en 2009. En France aussi, l'effondrement a inspiré les plus grands écrivains depuis *La Planète des singes* de Pierre Boulle en 1963 et *Malevil* de Robert Merle en 1972. Rien d'étonnant à cela quand on sait que Bernanos lui-même s'interrogeait déjà en 1947 sur les ravages de la technique dans son essai *La France contre les robots* ! ♦

NON. C'ÉTAIT DÉJÀ UN THÈME INCONTOURNABLE (2)

En 1962, le réalisateur français Chris Marker pose les bases du cinéma post-apocalyptique avec son court-métrage *La Jetée*, passé à la postérité entre autres pour avoir inspiré *L'Armée des douze singes*. En 1979, le *Mad Max* de George Miller provoque un véritable électrochoc par l'esthétisation de son nihilisme

ultraviolet. Il marquera au fer rouge des générations entières de spectateurs. Illustrant ce que l'auteur Guillaume Faye a appelé très justement l'archéo-futurisme, le film post-apo dresse un portrait dystopique de notre société. À sa sortie en 1972, John Boorman inaugure avec *Delivrance* la vogue du film de survie, en produisant au passage un magnifique brûlot antimoderne. Depuis, il n'a jamais été aussi populaire

comme en attestent les succès d'*Into the wild* en 2007, de *Take Shelter* en 2011 ou encore *The Revenant* en 2015, qui a enfin permis à Leonardo di Caprio de remporter l'Oscar du meilleur acteur. Enfin, le film d'apocalypse zombie est sorti de son ghetto culturel grâce à l'excellent *28 jours plus tard* de Danny Boyle en 2002. Le carton de *The Walking dead* en a ensuite fait le genre pop par excellence. ♦

OUI. L'APOCALYPSE EST LA CATHARSIS DES CONFINÉS

Si le confinement n'a pas été un dîner de gala, ses petits désagréments sont dérisoires comparés à ce qu'endurent les héros des blockbusters hollywoodiens. Pour exorciser notre angoisse face à un avenir rendu incertain et à des prévisions économiques cataclysmiques, quoi de mieux que de se projeter dans un monde dévasté, en proie à des épidémies meurtrières ou des catastrophes naturelles ? Le cinéma s'est d'ailleurs empressé de s'emparer de la peste pangoline, comme par exemple dans le tout chaud *Songbird* d'Adam Mason. Tourné à Los Angeles pendant le confinement et sorti en VOD en décembre dernier, il nous projette en 2024 après une nouvelle mutation du virus. Rien de très nouveau : d'*Alerte !* de Wolfgang Peterson en 1995 à la série danoise *The Rain* en 2018, en passant par le très réaliste *Contagion* de Steven Soderbergh en 2011, les épidémies n'ont jamais cessé de contaminer Hollywood, mais le bacille de Wuhan risque d'inspirer à l'avenir des cerveaux de créateurs encore plus nombreux. ♦

FILMS

PAUL GREENGRASS RÉUSSIT SON WESTERN



LA MISSION, 1h59, DE PAUL GREENGRASS, avec Tom Hanks, Helena Zengel, Elizabeth Marvel, le 10 février sur Netflix

Cinq ans après la fin de la Guerre de Sécession, le capitaine Jefferson Kyle Kidd, sillonne le pays de ville en ville en qualité de rapporteur public. Chaque soir, il lit une sélection d'articles rapportant les péripéties des grands de ce monde, les terribles catastrophes ou les aventures des antipodes. En traversant les plaines du Texas, il croise le chemin de Johanna, une enfant de dix ans capturée six ans plus tôt par la tribu des Kiowa et élevée comme l'une des leurs. Sept ans après *Capitaine Phillips*, Paul Greengrass retrouve Tom Hanks pour son premier western. Virtuose dans le découpage nerveux et la caméra musclée, le réalisateur des *Jason Bourne* se découvre aussi à l'aise dans une mise en scène apaisée. Si les scènes d'action restent admirablement chorégraphiées, *La Mission* surprend par son esthétique classique, mais d'une précision remarquable. Le réalisateur ne laisse rien au hasard et si son scénario pêche par une structure trop morcelée, la photographie de Dariusz Wolski, la partition de James Newton Howard et l'interprétation magistrale de Tom Hanks dotent son film d'une intensité rare. ♦ Arthur de Watrigant

UN RATAGE XXL



PENINSULA, 1h56, DE SANG-HO YEON, avec Dong-won Gang, Do-Yoon Kim, Jung-hyun Lee, disponible en VOD

Quatre ans après *Dernier train pour Busan*, il ne reste que des

zombies dans la péninsule. Un groupe de soldats forcés d'y retourner découvrent que des survivants non contaminés se sont regroupés dans une bande bien plus dangereuse que les zombies... Autant le premier film était follement inventif, surprenant et intelligent, autant *Peninsula* se révèle fade, médiocre, et bien pauvre en dépit d'un budget que le succès précédent avait démultiplié. En quittant le dispositif simple du premier opus, l'action située dans un train, Sang-Ho Yeon perd en inspiration. Lorgnant du côté de *Carpenter* et de ses *New York 1997* et *Los Angeles 2013*, il pose ses caméras dans une ville délabrée, mais manque cruellement de distance tout en se prenant affreusement au sérieux. Larmoyant, désincarné, déjà vu, le film vire même au grotesque involontaire sur la fin. Un ratage XXL. ♦ AW

CHEF-D'ŒUVRE OUBLIÉ



ÂMES PERDUES, 1977, DE DINO RISI, avec Catherine Deneuve et Vittorio Gassman, en DVD (ESC Distribution)

Ames Perdues, sorti en 1977, fait figure d'apothéose dans la carrière déjà profuse de Dino Risi et résonne comme le chant du cygne d'une ville, Venise, comme d'un certain cinéma italien à la fois aristocratique et baroque. Dans une Venise déserte qui flirte avec les ambiances fantastiques du *Don't Look Now* de Nicolas Roeg, Risi s'attache aux pas d'un jeune artiste peintre qui vient apprendre son métier dans la cité des Doges, hébergé par sa tante (Catherine Deneuve, hiératique) dans un hôtel rafistolé aux allures de palais gothique. À la fable initiatique Risi colle une intrigue presque psychiatrique qui évoque tour à tour Mario Bava ou Hitchcock, s'éloignant du genre de la satire sociale

qui l'avait fait connaître. *Ames perdues* est un film à mystères qui explore le refoulé des vieilles villes européennes, croulant sous les souvenirs et sous les miasmes de l'histoire, collective comme individuelle. Porté par une partition exemplaire de Francis Lai et par une direction artistique à couper le souffle, c'est un chef-d'œuvre oublié à revoir d'urgence. ♦ Marc Obregon

LA PUCELLE DE L'ANNSCHLUSS



JEANNE D'ARC, 1935, DE GUSTAV UCICKY, avec Angella Salloker et Gustav Gründgens, en DVD (Artus Films)

Un film de propagande nazi consacré à Jeanne d'Arc ; voilà qui pourrait faire légitimement grincer des dents. Pourtant, comme chacun sait, le cinéma de propagande, qu'il soit soviétique ou allemand, ne s'affranchit pas d'ambitions artistiques. Le réalisateur Gustav Ucicky fut sommé par le parti de faire résonner l'histoire de la Pucelle avec celle d'Hitler, tout en matérialisant la menace séculaire de l'Angleterre. Derrière la métaphore politique lourdingue, pourtant, se cache un vrai film d'auteur, plastiquement superbe, qui fait la part belle aux décors expressionnistes et à une ambiance nordico-médiévale qui flirte parfois avec la fantastique. L'autrichienne Angela Salloker incarne une Jeanne d'Arc minérale, flamboyante comme une déesse martiale, et le film aligne une succession de chromos inspirés qui rendent brillamment hommage aux enluminures du xv^e siècle. Une curiosité qui jouit d'une belle édition DVD, recontextualisant le film à travers un livret fouillé. ♦ MO

TRANSCENDER LE POP NIPPON



PACIFIC RIM, 2013, DE GUILLERMO DEL TORO, avec Charlie Hunnam, Rinko Kikuchi et Ron Perlman, en Blu-Ray (Warner)

Guillermo Del Toro, avant d'être adoubé par Hollywood pour des blockbusters à la morale parfois pesante (*La Forme de l'eau*) était un vrai cinéaste *fan-boy*, allaité à toute la culture série B des années 70 et 80. Avec *Pacific Rim*, il rend un hommage vibrant aux films japonais de *kaijus* (monstres) qui mettent en scène des robots géants aux prises avec des créatures post-apocalyptiques. Un projet casse-gueule sur le papier, qui se solda par un petit succès d'estime : pourtant Del Toro remplit parfaitement le cahier des charges en signant un film à la fois survolté et iconique, qui se paye le luxe de parfaitement intégrer son legs nippon à une focale plus large, embrassant aussi les démons de la modernité. Jouisif comme une maquette splendide, le film est aussi plus profond qu'il n'y paraît lorsque le réalisateur mexicain se permet quelques incises contemplatives (magnifique flashback autour du passé d'un rôle féminin interprété par la troublante Rinko Kikuchi). Plus qu'une révérence servile, Del Toro transcende ici le formidable pouvoir d'évocation de la culture pop japonaise. ♦ MO

MONSTRUEUX



LA ROUE, 1923, D'ABEL GANCE, avec Sévérin-Mars, Ivy Close et Gabriel de Gavrone, en DVD (Pathé)

Comme tous les films culte du grand Abel Gance, *La Roue* était à peu près inaccessible jusqu'à la sortie de cette édition DVD exhaustive qui rend hommage à ce film d'une ambition délirante. Sorti en 1923, *La Roue* peut se ranger

aux côtés des grands chefs-d'œuvre de Murnau ou de King Vidor : comme eux, Gance entend bien injecter dans son film toute la dramaturgie et toute la grammaire visuelle dont le cinéma était capable à l'époque. Pensé comme une « *tragédie des temps modernes* », ce film long de plus de sept heures est une véritable épopée de l'ère industrielle qui prend place dans l'univers des cheminots et s'attache au destin de Sisif, un mécanicien qui s'éprend d'une orpheline après l'avoir recueillie en marge d'un accident ferroviaire. Aujourd'hui encore on est bluffé par les moyens entrepris, sidéré par cette succession de plans mythiques qui draguent tout l'inconscient d'une époque, oscillant constamment entre fantasma et cauchemar. Expérimental, métaphorique, monstrueux ! ♦ **MO**

TRACT GROSSIER



MORT À 2020, 1h00, D'AL CAMPBELL, ALICE MATHIAS, avec Samuel L. Jackson, Hugh Grant, Kumail Nanjiani, disponible sur Netflix

Tourné comme un documentaire, *Mort à 2020* mêle les témoignages de personnalités (fictives) mondialement célèbres à des images d'archives de ces douze derniers mois. La nouvelle production Netflix s'annonçait bien : une satire sur l'année passée produite par le scénariste de *Black Mirror*. Le début, tout en sacrifiant à la doxa de gauche sur Johnson et Trump, se montre assez ironique et nuancé. Espoir de courte durée, dès l'arrivée de la séquence *Black Lives Matter*, le docu-fiction bascule dans le tract. Bande-son mélancolique, personnages binaires à l'image d'une « Karen » critiquant le mouvement qu'on montre comme une femme futile et hystérique, ou encore le porte-parole de la Maison Blanche se plaignant sans cesse de la

censure des conservateurs par les GAFA, *Mort à 2020* accumule les scènes censées provoquer le ridicule mais qui tournent au fiasco à force de tirer à vue avec autant de prétention. À la fin, sainte Kamala Harris et Uncle Joe terrassent l'odieux dragon Trump et l'Amérique libérale-libertaire est sauvée. ♦ **Rainer Leonhardt**

NOIRS PARTOUT, TALENT NULLE PART



LA CHRONIQUE DES BRIDGERTON, DE CHRIS VAN DUSEN (8 ÉPISODES DE 60-70 MIN), avec Phoebe Dynevor, Regé-Jean Page, Jonathan Bailey, disponible sur Netflix

C'est la série qui fait se pâmer la planète progressiste. La raison : le plus gros *blackwashing* de l'Histoire. Dans l'Angleterre du XIX^e, sous la régence, nombre de nobles anglais sont joués par des acteurs noirs. Au lieu de l'argument selon lequel « *seul le jeu d'acteur doit être apprécié* », on nous sert une uchronie confondante de niaiserie : une partie de la noblesse britannique est noire car le roi Georges III est tombé amoureux d'une métisse : la princesse Charlotte de Mecklembourg-Strelitz. Côté intrigue : Daphne Bridgerton fait son entrée à la cour comme débutante. Elle doit se marier au cours de la saison, sous peine de voir baisser sa cote. Là-dessus débarque Lady Whistledown, une commère anonyme qui s'en prend à la réputation de l'héroïne. Daphné va donc s'allier au Duc de Hastings afin d'attirer à elle de nouveaux prétendants. Cette série, c'est la version austérienne des feuilletons pour ados attardées type *Gossip Girl*. Les ficelles scénaristiques sont aussi fines que des varices de centenaire, les scènes de sexe sont ennuyeuses à mourir et les personnages principaux dénués de profondeur. Encore une fois : il ne suffit pas de mettre des Noirs partout pour voir la lumière. ♦ **Jeanne Leclerc**

L'ÉCLAT DU GÉNIE



C'est un ouvrage passionnant que republie les éditions Capprici ce mois-ci avec ce livre d'entretien de plus de deux cents pages que Jean-Pierre Melville accorda au critique Rui Nogueira. Paru une première fois chez Seghers en 1973, peu de temps après la mort du cinéaste, l'ouvrage est depuis devenu un classique. Et pour cause. Rares sont les réalisateurs français à avoir autant rayonné mondialement. De Scorsese à John Wood en passant par Tarantino, ils sont nombreux à se dire inspirés par le réalisateur de *L'Armée des ombres*. Suivant un ordre chronologique, le livre débute avec l'enfance du maître où celui-ci explique par une anecdote savoureuse ce qui lui fait croire « qu'il a un goût très sûr ». En progressant film après film, de son premier court-métrage en 1946 à *Vingt-quatre heures dans la vie d'un clown* au Cercle Rouge en 1970, Jean-Pierre Melville nous dévoile son admiration pour John Huston et Jean Becker, ses secrets de tournage, notamment sur *Le Doulos* lorsque Jean-Paul Belmondo ne découvre son rôle qu'une fois à l'écran : « *Merde alors ! L'indic c'est moi ! ? !* » et ses convictions : « *Je suis un arnacho-féodal* ». On le (re)découvre complexe, voire même contradictoire, expéditif sur ses confrères : « *Raoul Walsh est un pauvre metteur en scène* » et Marcel Carné « *un bon agent d'exécution* », qui n'hésite pas à dire ce qu'il pense des films des autres comme *Johnny Guitar*, « *une monstruosité* », mais surtout passionné par son métier. « *J'estime que la disparition du cinéma aura lieu vers l'an 2020 et que, dans cinquante ans environ, il n'y aura plus que la télévision* », prophétisait-il. Un génie. ♦ **Arthur de Watrigant**



LE CINÉMA SELON JEAN-PIERRE MELVILLE – ENTRETIEN AVEC RUI NOGUEIRA, JEAN-PIERRE MELVILLE, Capprici, 224 p., 22 €

L'INCO Madame

Le magazine de machos-fabos présente sa rubrique *Madame*. Nous ne doutons pas pour autant que nos lectrices ne s'intéressent pas seulement à cette rubrique, à leurs casseroles ou leur crème de jour. Pages réalisées par **Domitille Faure**

AMOUR, SEXE ET DRAGUE

Comment aime-t-on en 2021 ?

Le pays qui a vu naître l'amour courtois a encore des choses à dire au monde sur la manière de faire la cour. Mais le rapport entre sentiments et relation physique tend à s'amenuiser un peu plus chaque année.



Dans un temps très lointain, l'amour et le mariage se tenaient bien séparés l'un de l'autre. La littérature regorge d'histoires déchirantes sur la tragédie des sentiments perdant deux jeunes passionnés dans leurs turpitudes. L'arrivée du catholicisme a tenté de mettre un terme à cela : pour de jolies épousailles, il faut impérativement que mademoiselle et monsieur acquiescent sans contrainte. Plus question de donner sa fille aînée contre les terres du voisin. Ce type d'union se réservait à la noblesse, pour qui le mariage allait de pair avec responsabilités politiques. L'amour, ce truc de pécores. Mais la fière Aliénor d'Aquitaine renversera la tendance. Avec ses armées de troubadours et de courtisanes, elle rétablira l'équilibre dans le couple. À l'homme, la force, à la femme, la clé de l'amour. Deviendra respectable celui qui conquerra le cœur de sa dulcinée. Pour y parvenir, elle devra se montrer distante, et lui ne devra pas renoncer devant son indifférence feinte. Cette relation est tout sauf platonique. Une fois l'accord conclu, le preux devra montrer sa maîtrise jusque dans la couche conjugale. Chaque seconde de retenue sera

LA FIÈRE ALIÉNOR D'AQUITAINE RENSERVA LA TENDANCE. AVEC SES ARMÉES DE TROUBADOURS ET DE COURTISANES, ELLE RÉTABLIRA L'ÉQUILIBRE DANS LE COUPLE.

considérée comme une preuve d'amour supplémentaire.

De là provient le stéréotype du français romantique. Car si cette tendance s'est largement répandue dans toutes les couches de la société et même hors du pays, la France conserve cette image de romance, et de Paris qui serait la capitale de l'amour.

DONNE TON 06

Cette réputation s'use. Déjà, impossible pour une jeune fille de traverser la capitale sans qu'on lui demande son numéro de téléphone ou qu'on la traite de grosse salope en cas de refus (ne soyez pas choqués face à ce mot. C'est l'absolu quotidien d'une demoiselle qui sort en ville). Ensuite, ce lien entre sexe, mariage et amour tend à s'évanouir. Et cela à cause de la conjonction fatale de deux facteurs.

LA PILULE PAS SI MIRACULEUSE

En premier, la multiplication des méthodes de contraception. « Coucher » ne rime plus avec « bébé ». On peut multiplier les partenaires

sans conséquences. La loi de l'offre et de la demande joue alors en défaveur des femmes. Les hommes peuvent insister pour avoir de nombreuses partenaires et beaucoup de relations charnelles avant de s'engager ; leur fécondité ne diminue que très peu avec l'âge. Une femme qui souhaiterait une relation stable débouchant sur une famille doit alors accepter les conditions masculines, avant que ça ne soit plus envisageable. Cela se vérifie d'ailleurs dans les chiffres : en moyenne, ces messieurs se « casent » deux à trois ans après ces dames, et deviennent pères de même. Cela alors que l'âge du premier rapport sexuel en France n'arrête pas de diminuer (un peu plus de 15 ans pour les trentenaires, contre 17 ans pour les cinquantenaires). Et le nombre de partenaires d'augmenter, avec une moyenne de plus de 16 par personne.

OBLIGATION D'AIMER

En second, la tyrannie de la passion. L'amour courtois se retourne contre ses créatrices. Selon une étude de l'université du Massachussets, les jeunes filles multiplient les conquêtes, mais veulent y associer un élément sentimental de manière quasi systématique. Pour faire simple : les sentiments servent de leurre pour lui faire accepter des relations plus charnelles. L'absence de réciprocité engendre de la frustration. D'où la fameuse sentence : « tous les mêmes ». De ce fait, il n'est pas rare de voir les femmes revendiquer d'avoir un « plan cul », c'est-à-dire un partenaire tout aussi désintéressé avec qui la relation reste uniquement charnelle.

STATUT : « C'EST COMPLIQUÉ »

On assiste à un renversement spectaculaire : on donne son corps, mais pas son cœur. À l'amour s'attache une image de naïveté, un peu « nunuche » à la sauce Disney. Pour les hommes, c'est encore pire. Les jeunes Allemands considèrent que faire le premier pas vers une fille peut être assimilé à du harcèlement sexuel, là où la culture rap va pousser à une consommation de la femme comme trophée à collectionner. Condamnés à choisir entre le macho et le simp (un homme qui prend une position soumise aux femmes dans l'espoir de les conquérir), ils galèrent à se construire une image valable auprès d'une génération de femmes portées aux nues à chaque spot publicitaire. On se rassure de ce tableau sombre en regardant toutes les jolies histoires autour de nous. Espérons que la distanciation sociale remettra au goût du jour les lettres d'amour ! ♦



Ciel, son paquet !

C'est la Saint Valentin dans quelques jours et aucune idée à l'horizon. Pas de panique, on vous a concocté un petit panier tout prêt.

IL AIME LA BOUFFE :

Un chef à domicile.

Le resto, c'est archi mort pour cette année. En revanche, les cuisiniers offrent leurs services en ligne. Vous pouvez réserver pour une soirée. Plus qu'à dresser la table !



Une box

Eh oui, ça n'est pas réservé au maquillage de ces dames. Les box mensuelles se déclinent en gammes de spécialités locales ou de saveurs exotiques. On privilégiera les box fabriquées en France, bien sûr.

IL AIME LES BOUQUINS :

Un ex-libris

S'il devient quelqu'un d'incroyable, sa bibliothèque pourra être exposée en musée avec fierté. Sert aussi à se faire rendre les bouquins empruntés.

IL AIME LA PICOLE :

Un cours d'œnologie

Il sait sûrement déjà très bien choisir le vin, mais un peu de révision des classiques ne fera pas de mal. Zou, on l'envoie sur les bancs d'une école un peu spéciale.



Un sabre à champagne

D'une pierre deux coups : il voudra forcément acheter plein de bouteilles pour s'entraîner. Il vous suffira alors d'applaudir et de tendre votre coupe.

IL AIME LE STYLE :

Une ceinture

On vous recommande évidemment celles de Terre de France. Son pantalon tiendra et son pays chéri ira un peu mieux. Que demander de plus !

Un blaireau

L'instrument indispensable qui donne un lourd style au rasage du matin. Assortissez d'un coupe-chou à l'ancienne, et le tour est joué.



IL AIME LES JEUX :

Une carte cadeau Steam / Playstation

À réserver aux couples très amoureux, ou partageant la même passion pour les jeux

Une maquette

Les créateurs de jeux proposent désormais un large choix de maquettes de bois complexes et très design, allant de la locomotive en bois au tank en passant par la Sagrada Familia. ♦

MIEL DE FRANCE

L'abeille cool

Le miel est un univers. Un univers de simplicité et de vérité où s'imposent les lois de la nature. La quête pour une alimentation plus saine explique le regain d'intérêt pour le miel.

Texte et photos de Benjamin de Diesbach

Les Français sont les plus gros consommateurs de miel d'Europe : 40 000 tonnes de miel sont dégustées chaque année, soit 600 grammes par habitant. Mais seule la moitié de ce miel est produite dans l'hexagone. La France l'importe principalement de trois pays, l'Espagne, l'Ukraine et la Chine. La part de l'Espagne (6 000 tonnes) baisse depuis quelques années au profit de l'Ukraine qui devient le principal fournisseur de la France. Cette importation massive favorise des pratiques malhonnêtes. Certains fournisseurs peu scrupuleux coupent le miel au sirop industriel ou nourrissent artificiellement les abeilles. Et les grandes surfaces françaises, en tirant les prix vers le bas, favorisent ce type de procédés.

Déstabilisés par les grandes surfaces, les apiculteurs subissent par ailleurs les assauts de l'agrochimie : les pesticides sont responsables de la disparition de milliards d'abeilles et, alors que les importations de miel augmentent, le nombre d'apiculteurs français baisse. Ils étaient 84 000 en 1994, ils ne sont plus que 56 000 aujourd'hui.

Sombre constat ! Soyons toutefois optimistes en ce début d'année : la grandeur du métier d'apiculteur attire aujourd'hui les vocations. Les lois de la nature et ses valeurs de simplicité et d'authenticité séduisent les cœurs.

Si les abeilles font partie de la famille des guêpes et des fourmis, contrairement à ces dernières, elles ont une alimentation particulière. Alors que les fourmis passent l'hiver sans se nourrir, les abeilles stockent du miel afin de survivre à la saison froide. Dans la

ruche, chaque abeille à son rôle : la nourrice, la nettoyeuse et la gardienne. L'abeille butineuse récolte dans un rayon de cinq kilomètres le nectar des fleurs. L'apiculteur ne prélève qu'une faible partie de la production de miel de la ruche.

Apiculteur depuis 30 ans, Régis Baujard, dirige la société Butimiel.

Il possède 700 ruches en Auvergne : « *En cinquante ans, le travail de l'apiculteur s'est complètement transformé. Autrefois il suffisait d'avoir des ruches pour faire du miel. Les apiculteurs étaient des paysans qui possédaient quelques ruches dans leurs jardins, ils produisaient le sucre de la famille. Aujourd'hui le travail est beaucoup plus technique. Nous avons souvent les mains dans la ruche et le travail se situe essentiellement avant la récolte* ».

Le développement des menaces (pesticides, réchauffement climatique) nécessite une attention accrue. Régis Baujard doit être vigilant aux signes d'affaiblissement de la ruche : mort des abeilles reines, parasites. « *Mon travail débute en février alors que la récolte a lieu en mai* ».

Le miel récolté est ensuite mis en pot ou transformé en produits dérivés. Baujard réalise la moitié de son chiffre d'affaires dans le domaine du bien-être (savons, crèmes et lotions à base de miel). Les vertus du miel sont en effet multiples : antibactériennes et anti-inflammatoires. « *Dans le domaine alimentaire, je produis un vinaigre de miel qui convient parfaitement aux personnes souffrant de brûlures d'estomac* ».

Outre ses vertus thérapeutiques, l'univers du miel possède de vraies valeurs. En 2017,

**LA GRANDEUR
DU MÉTIER
D'APICULTEUR
ATTIRE
AUJOURD'HUI
LES VOCATIONS.
LES LOIS DE LA
NATURE ET SES
VALEURS DE
SIMPLICITÉ ET
D'AUTHENTICITÉ
SÉDUISENT LES
CŒURS.**





Harold Panhard est producteur de son dans la publicité. Dégoté par ce monde factice, il décide de s'installer en Bourgogne pour communier avec la nature. « J'ai fait une formation d'apiculteur au bois de Vincennes à Paris durant un an. Rapidement on comprend l'importance de l'environnement dans lequel les abeilles butinent. J'ai appris à reconnaître les fleurs, les plantes et les arbres ».

Être apiculteur, c'est faire une expérience sensorielle : sentir, goûter, toucher, observer la nature. C'est établir des rapports plus simples et plus profonds avec les choses. Peu de mondanités, peu de bavardage mais une quête perpétuelle d'autonomie et de liberté.

Aujourd'hui dirigeant des Abeilles de Bourgogne, Harold Panhard possède trente ruches.

« J'ai la chance de vivre dans un environnement protégé de l'agrochimie. Ici il n'y a pas de culture intensive. Mes voisins sont des vaches. Mes abeilles profitent des vergers, des vignes, des tilleuls et des châtaigniers ». Son rêve d'apiculteur, Harold Panhard le communique à ses clients dans sa boutique parisienne (43 rue de Trévisse, 75 009, Paris).

Ce rêve d'une vie plus saine est celui de nombreux urbains. Leaya était infirmière en Picardie lorsqu'elle s'est un jour effondrée : « J'ai fait un burn-out, je ne supportais plus la dégradation des conditions de travail à l'hôpital. Pour ma reconversion, j'ai hésité entre une activité de maraîchage ou d'apiculture. Dans le nord de la France, la production de légumes nécessite une serre, soit 10 000 euros d'investissement. L'apiculture est plus abordable ».

Le Rucher de Leaya produit du miel bio de forêt, de fleurs et de ronces. Le but est de valoriser au maximum la récolte de miel afin de

ÊTRE APICULTEUR, C'EST FAIRE UNE EXPÉRIENCE SENSORIELLE : SENTIR, GOÛTER, TOUCHER, OBSERVER LA NATURE.

ne pas dépasser les 150 ruches. « Le prix d'achat aujourd'hui du miel est de 25 euros le kilo. Quand je le transforme en savon, j'atteins les 70 euros le kilo ». On peut donc atteindre un chiffre d'affaires identique en exploitant moins l'écosystème. Élevage, reproduction des essaims, production de miel, l'apiculture est un artisanat de précision.

Dès l'âge de 13 ans, Damien Merit produisait du pollen pour se faire de l'argent de poche.

À 20 ans il élève des abeilles reines qu'il vend à d'autres apiculteurs. Depuis trois ans il produit un miel haut de gamme, acheté par des grands restaurants comme l'Atelier Joël Robuchon à Londres.

Dans sa recherche d'excellence, Damien Merit s'inspire du vin. Comme il existe des cuvées parcellaires, l'apiculteur veut récolter des miels issus d'une seule fleur (miel de chèvrefeuille, miel de houx, miel d'origan). Ces miels sont obtenus par le biais de la transhumance. L'apiculteur transporte ses ruches vers des lieux spécifiques. « La transhumance s'effectue au fil des floraisons. Au printemps, les ruches sont installées vers Béziers. Les abeilles bénéficient d'un climat méditerranéen et produisent du miel de garrigue. Durant les fortes chaleurs de l'été, nous les transportons sur les monts du Haut-Languedoc où elles produisent du miel de montagne ».

Porter de l'intérêt à l'apiculture, c'est porter de l'intérêt aux lois de la nature. Des lois qui nous libèrent de la soumission aux fausses valeurs. Il devient urgent de simplifier nos vies pour vivre libre. Assis dans sa cabane au fond des bois, Henry-David Thoreau écrivait dans son journal : « Le sauvage est bien souvent un sage. Notre Indien est bien plus un homme que celui qui habite une ville. Il vit comme un homme, il pense comme un homme, il meurt comme un homme ».





SON STYLE À ELLE

Par **Stéphanie-Lucie Mathern**

Crucifié avant la onzième heure

« *Il faut aimer Dieu pour sa beauté et non pour le plaisir qu'il y a dans la beauté de cet amour* » – François de Sales

« *Vous ne savez pas jusqu'où Dieu peut vous conduire* » – Gabriel Matzneff, *Elie et Phaéon*

« *Je le savais depuis toujours mais je n'y avais jamais pensé* » – Une patiente de Freud

La culture est méprisée. Pourtant elle englobe tout. Et en particulier le langage qui se rapproche de plus en plus de l'infra-mince. Les idées apparaissent aujourd'hui à l'extérieur de nous, les médias s'en chargent. Le conformisme repose sur cette imposture : le confort moderne. Mais nous avons certainement besoin de cette hiérarchie de signes, ces mesures et ces repères. J'ai lu pendant les fêtes le *Journal d'un résistant* (1972-2018), Vincent Bioulès, peintre, catholique. Somme et retour sur sa vie, audace de la clandestinité. Journal où toute réflexion définitive ressemble à une faute.

Bioulès citant Balthus: « *L'art est un moyen d'accéder au mystère de Dieu, de tirer les derniers éclats, de se mettre en situation de capturer un fragment. Le tableau est une prière, le saisissement de l'innocence, un temps arraché au désastre du temps qui passe. Une immortalité capturée* ». L'athée est détourné du désir d'élévation. La vie sacramentelle crée des liens qui éclairent.

Le tableau est un instant de grâce qui échappe au temps. Refaire c'est sonner faux. Pas dans la musique où le public et la partition font retrouver la vérité. Dans certains arts, il s'agit de multiplier les pains.

On trouve le divin dans la figure, dans l'aveuglement et la rencontre avec le non-savoir. « *Rassembler dans l'espace et le temps ce qui est incohérent, ce qui file, se montre à demi, de façon fragmentaire* ». Le monde n'est plus perceptible que par fragments. La touche est la dernière preuve.

Ici, on a la pudeur et l'intelligence de ne pas développer. Par coquetterie supérieure. Seule l'intuition sait si le tableau est bon



Le Crime parfait

ou mauvais. La peinture doit être ambiguë, avec pulsions et lapsus, seules façons d'entrer en contact avec la réalité. Et elle contient toujours une part d'échec. « *Le tableau est le résultat de tout ce qu'on a raté* », disait Matisse. Il ne s'agit que de résoudre ses conflits personnels et d'unifier les contraires dans son propre langage. Il faut maîtriser le réel et faire muter l'émotion de manière qu'elle puisse être comprise.

Rien n'est plus mystérieux que la grâce, le don, la beauté. Ou l'amour qui a créé l'impatience. L'amour nous révèle que nous ne sommes que manque. L'amour est la seule chose qui échappe un peu au temps, et donc à la mort. Chaque sentiment correspond à un format. Être présent est ce qu'il y a de plus difficile. On passe sa vie à vouloir rejoindre ou découvrir sa place. Faire semblant de vivre pour quelque chose alors que le scepticisme est de plus en plus grand et qu'on ne peut s'identifier à rien. On passe sa vie à affirmer de plus en plus nettement sa pensée, aller au plus juste de ses attirances et de ses perversions, au plus juste des impuissances et des contradictions. Éternelle nostalgie et malentendu d'un désir de communication. Les événements imaginés sont plus terrifiants que les événements réels. La peinture est la fusion de toutes les observations et visions successives.

On veut absolument se signaler au monde sans être dupe de sa pauvreté. Supérieurement pauvre ou orgueilleux. « *Courbet plonge dans la nature comme on se laisse aller au sommeil* ». L'inconscient ressemble ici à un ange gardien à l'envers ou à la voix souterraine du corps. Le confort et l'élégance apparaissent comme de grandes couvertures de laine au mur.

Des saillies. Sur Goya : « *Relâchement dans l'exécution, des passages à vide correspondant à des effondrements psychologiques, à des moments de nuit, la main alors bafouille avec une mollesse insupportable* ».

Sur Baselitz : « *Peinture de gros mou. Le dépassement de sa propre faiblesse dans le*

format et le geste tel le chanteur sans voix forçant son registre. Allemagne, penchant à la violence et à la grossièreté mais santé économique ». Sur Saint-Simon : « *Il pétrit l'image de son ennui dans la bave de sa fureur* ».

LA PEINTURE DOIT ÊTRE AMBIGUË, AVEC PULSIONS ET LAPSUS, SEULES FAÇONS D'ENTRER EN CONTACT AVEC LA RÉALITÉ.

On y parle de la mémoire colorée de Delacroix, du souvenir insistant de la couleur sur la conscience plus que de la forme, de l'absence de noir chez Monet, de la méfiance paysanne de l'effet, de l'exécution réduite au minimum chez les primitifs, l'excès de jaune chez Bonnard, la guerre – le prochain nous conduit à notre propre dévastation - qui est inévitable et ressemble à une distraction, le risque de la laideur qui crée la vraie beauté, puisque c'est une conquête. Les différences et les signatures ont disparu. Les mystiques ont plaidé pour la dépossession totale. Ce tribut permet d'accéder à un surcroît d'existence. « *Seule la poésie permet de distinguer le froment de la zizanie* ».

« *Chaque être humain est la sculpture individualisée de l'immense souffrance humaine* ». La pureté est la conséquence de notre regard. Chaque voyage est une miniaturisation de l'existence. Il faut s'abandonner à ce qui a été donné gratuitement. « *Notre vraie liberté n'est que la grâce de voir notre néant* ». Le naturel est le plus haut témoignage de l'amour de la vie face au légalisme gris.

Alors que le monde se dématérialise en une profusion d'images sans consistance, on finit par regarder le ciel. ♦

PARTOUT, LES SAINTS

Par **Domitille Faure**

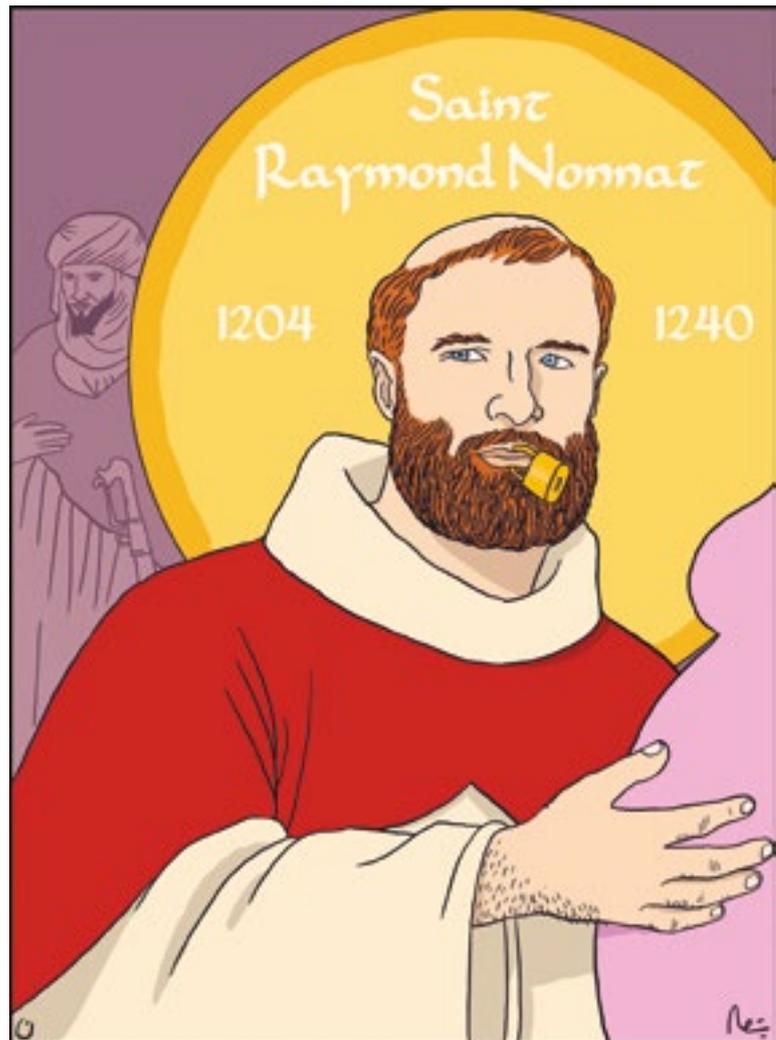
Illustré par **Romée de Saint-Céran**

Saint Raymond Nonnat

Né dans le sang et les larmes, les premières minutes de sa vie annoncent sans surprise une vie hors-norme, faite de don et de souffrance.

L'histoire de Raymond commence avant sa naissance, en 1204. Sa mère ne parvient pas à lui donner la vie, et meurt en couches. Le père, au désespoir de perdre à la fois femme et enfant, demande à un membre de sa famille d'ouvrir le ventre de sa femme pour en sortir le bébé. Un scénario qui fait grincer des dents : on n'ose imaginer le genre de césarienne avec un couteau rouillé éventrant une jeune femme morte. Mais en réalité, les larmes donnent la vie. Et il fallait au moins ça à Raymond. Car vu le projet que Dieu a pour lui, autant annoncer la couleur tout de suite. Démarrage en côte, et ça ne va pas s'arranger. Maman partie rejoindre le Bon Dieu, un papa un peu désemparé s'occupe de lui du mieux qu'il peut. Son enfance reste peu connue, mais il sort du petit garçon non-né (d'où son nom « nonnat ») un jeune homme pieux, à l'âme en acier trempé et au cœur bourré de charité.

À 18 ans, le talentueux Raymond prend l'habit de prêtre. À l'époque, pour ne pas changer, des terroristes musulmans prennent des chrétiens en esclavage le long des côtes de la Méditerranée, contre rançon. Al Qaïda n'a rien inventé. Comme Raymond consomme de la lourde bouffe catalane riche en cochon et testostérone, son seuil de tolérance aux razzias de la religion de paix et d'amour est très limité. Il s'engage donc dans l'Ordre de la Merci. Cet ordre forme les ancêtres d'Arnaud Beltrame par cargos entiers : ces prêtres au courage sidérant se livraient aux preneurs d'esclaves dans le plus grand des calmes à la place des otages. Et ce, jusqu'à ce que le pognon demandé soit versé.



Tout ça, pour épargner à leurs frères chrétiens les tourments de la chair.

Les pirates chances-pour-la-méditerranée embarquent alors un Raymond absolument serein, heureux de prendre la place d'un esclave à Tunis. Pendant des années, ils vont le faire trimer, le fouettant au sang pour le plaisir entre autres réjouissances. Mais Raymond ne se laisse pas abattre. Au contraire : il rassure ses compagnons d'infortune. Sa bonté et son courage rayonnent, à tel point qu'il baptise des musulmans convertis. Sauver les âmes d'esclaves maltraités qui auraient toutes les raisons d'en vouloir à Dieu, chapeau.

Mais l'apostasie condamne à mort dans le monde musulman. Pour que Raymond arrête de dire des trucs islamophobes, ses geôliers lui percent les lèvres au fer rouge, et y font passer un cadenas qu'ils n'ouvriront que pour lui donner un couscous à grailer de temps à autre. Un peu hard, le piercing. Le fondateur de l'Ordre de la Merci parvient à lever les fonds de la rançon, et Raymond rentre enfin en Espagne, après des années d'un œcuménisme un peu



LA GRANDE BOUFFE

Par **Jean-Baptiste Noé**

VIGNOBLES

Bordeaux cherche un second souffle

POUR QUE RAYMOND ARRÊTE DE DIRE DES TRUCS ISLAMOPHOBES, SES GEÔLIERS LUI PERCENT LES LÈVRES AU FER ROUGE, ET Y FONT PASSER UN CADENAS QU'ILS N'OUVRIENT QUE POUR LUI DONNER UN COUSCOUS À GRAILLER DE TEMPS À AUTRE.

inconfortable. Convaincu désormais que la tolérance se marie mal avec une santé et un bien-être optimal, il se rend à Paris pour persuader Saint Louis de mener une croisade. On raconte que la Grâce au mètre carré lors de cette rencontre a ployé le continuum espace-temps. Le témoignage de première main de Raymond fonctionne : il convainc saint Louis de remettre tout le monde au clair sur ce qu'il en coûte de s'attaquer aux chrétiens.

Le Pape a vent de ses exploits, et l'invite alors à Rome pour qu'il devienne cardinal. Mais le poids de son calvaire rattrape son corps, et il s'éteint à 36 ans en 1240, pour rejoindre le Père Éternel. Son culte se développe notamment pendant la Contre-Réforme : il sera béatifié en 1657 par le pape Alexandre III, en tant que saint Patron tutélaire des femmes enceintes et des sages-femmes. Le pape François recommande aux couples en espérance d'enfant de prier pour son intercession. ♦

Jadis en position de quasi-monopole, les vins de Bordeaux sont aujourd'hui en déperdition auprès des nouveaux consommateurs. Bordeaux avait l'apanage du vin, l'histoire, la renommée, la qualité aussi. La forme de sa bouteille, la bordelaise, était et est toujours la forme la plus utilisée dans le monde. La forme bourguignonne fut pendant longtemps l'usage restreint de cette région, une particularité qui allait de pair avec le charme de la Côte-d'Or. Au-delà de la Bourgogne et de Bordeaux, les vignobles français présentaient des vins de piètre qualité. À l'étranger, Bordeaux était une carte de visite d'excellence et le classement de 1855 un Graal dont les plus fortunés désiraient posséder les flacons, au mieux pour les boire, mais, trop souvent, pour la spéculation et le snobisme. Il ne fait jamais bon être en situation de monopole. Bordeaux s'est endormi et n'a pas vu le réveil des vignobles français dont un grand nombre, pour marquer leur indépendance, ont créé des formes régionales de bouteille et abandonné la bordelaise. Les prix des grands crus sont montés en flèche. Chers, mais accessibles jusque dans les années 1980, ils sont devenus très chers et inabordables dans les années 2000. Le public français n'ayant plus les moyens de les acquérir, Bordeaux est devenu un vin de notables étrangers. Dans le même temps, des productions de faible qualité ont joué sur le nom de Bordeaux pour vendre des vins médiocres à des prix trop élevés. On ne trompe pas impunément le consommateur et cette manœuvre coupa de Bordeaux une partie du public qui pouvait trouver meilleur ailleurs en France. Saint-Estèphe, Saint-Julien, les Graves et le Médoc ont perdu leur force d'attraction. À l'heure du retour du terroir, Bordeaux est apparu comme un vignoble lointain et éloigné de l'authentique vin français. C'était injuste pour de nombreux vignerons faisant bien leur travail, mais à l'image positive de Bordeaux a succédé une image moins porteuse. Les urbains, consommateurs attirés et classiques du bordeaux, se sont détournés de lui, notamment dans les bars à vin et les bistrots. Le risque pour la capitale du vin était de connaître le syndrome du Cognac et de devenir un vin français pour étrangers.

Depuis quelques années on voit apparaître de nouveau une génération dynamique qui essaye de briser cette spirale descendante et de réconcilier les Français avec le Bordeaux. Le risque serait de vouloir désacraliser le vin et de penser qu'en en faisant un produit banal et vulgaire on le mettra mieux à la portée de tout un chacun. La solution passe au contraire par la réaffirmation de l'histoire de Bordeaux, de ses variétés, de ses qualités et aussi, ce qui est valable pour tous les vignobles, par une éducation de la jeunesse au bon vin. L'erreur de Bordeaux a été de croire sa position éternelle et assurée alors qu'il faut savoir séduire et éduquer chacune des nouvelles générations. Un avertissement qui vaut pour les bords de la Gironde tout autant que pour les autres vignobles. ♦





TRAITÉ DE LA VIE ÉLÉGANTE

Par **Frédéric Rouvillois**

La femme qui préférerait les (bien) blanches

Tandis qu'E., rêveur, contemplant pieusement les religieuses qui se bouscuaient derrière la vitrine entre les éclairs, les meringues et les babas, une dame au visage pointu profita de ses hésitations gourmandes pour lui griller la politesse. Elle se planta devant la caisse, où la petite boulangère la salua avec tous les honneurs dus à son rang :

« Bonjour Madame Redor ! Comment allez-vous ce matin ? Vos névralgies vous ont pas trop empêché de dormir ? Ce sera comme d'habitude, une bien blanche, c'est ça ? »

– Bonjour Jocelyne, une très blanche même, si possible. Mais on dirait que votre patron s'est endormi sur son four cette nuit, tout à l'air grillé... Montrez-moi les tradis... Bof. Les baguettes ? Ah non, c'est encore pire, on dirait du pain noir. Et le sans gluten ?

Zo', qui attendait sur le trottoir et commençait à trouver le temps long, avait fini par rentrer à son tour, et elle interrogea E. au moyen d'une de ces petites grimaces mutines dont elle avait le secret.

– La dame ici présente ne supporte le pain que lorsqu'il est à peine cuit, chuchota E. en levant les yeux au ciel. On essaie donc de voir si quelque chose pourrait convenir à l'excessive délicatesse de son palais.

– *Damned*, encore une de ces suprématistes blanches ! Une sectatrice de l'apartheid boulanger ! Vous avez vu le regard assassin qu'elle lance aux croûtes bronzées ? Et aux miches quasiment brunes ! Elle ne sait pas ce qu'elle risque, à ce petit jeu-là !

– Vous parlez d'or, ma chère Zo'. Et en premier lieu, le risque de sembler un peu puérile. J'ai lu quelque part qu'autrefois, en France, les adultes, à table, ne consommaient que la croûte du pain, la partie noble en somme, dorée, goûteuse et croustillante, mais laissaient la mie, la partie blanchâtre et insipide, sur le bord de l'assiette – quitte à l'utiliser, expliquait la baronne Staffe, pour essuyer un couvert qu'ils auraient malencontreusement laissé tomber au sol. À l'époque, la mie, au même titre que les bonbons ou les sucettes, était réservée aux enfants, qui adoraient la manger ou en faire des boulettes contre lesquelles les manuels de savoir-vivre multipliaient d'ailleurs les mises en garde.

– Vous pensez qu'en souvenir de son enfance lointaine, la suprématiste désire sculpter de petites figurines à partir de ses baguettes bien blanches ?

– Improbable : vous l'avez entendue à l'instant, faute de pain convenable, elle s'est rabattue sur le produit qui, à l'issue de ses patientes recherches, lui a semblé le moins cuit de toute la boulangerie... un croissant aux amandes.

– Oui, ça n'est pas terrible pour faire des boulettes convenables.

– Plus sérieusement, cette obsession de la « baguette bien blanche » traduirait selon certains anthropologues une tendance de fond, ce qu'ils appellent « la culture du mou », qui conduirait de plus en plus de consommateurs à rejeter les aliments « durs », jugés austères, archaïques et masculins, pour privilégier les nourritures molles, perçues comme modernes et ludiques : l'exemple type étant ces ignobles pains de mie industriels vendus sous plastique amputés de leur croûte, où les dents s'enfoncent sans rencontrer la moindre résistance et où les papilles peinent à discerner une saveur quelconque, sinon celle d'une éponge légèrement humide.

CETTE OBSESSION DE LA « BAGUETTE BIEN BLANCHE » TRADUIRAIT SELON CERTAINS ANTHROPOLOGUES UNE TENDANCE DE FOND, CE QU'ILS APPELLENT « LA CULTURE DU MOU ».

– Ah ! Claude Lévi-Strauss ! *La baguette, le cru et le cuit* ! J'adore cette contrepèterie ! Ceci dit, trêve de plaisanteries, j'en ai entendu parler. Cette « culture du mou » nous vient tout droit des États-Unis, comme tout ce qui est « *soft* quelque chose », et je trouve qu'elle symbolise assez bien la philosophie profonde de notre société contemporaine. Vous devriez demander à vos amis de *L'Incorrect* d'y consacrer un dossier, un de ces jours.

– Elle la symbolise, mais à un détail près, tout de même : alors que notre société à nous est obsédée par l'hygiène, la santé et le culte du corps, le fait est

que le mou n'est pas très sain, et pour revenir à notre point de départ, il est évident que la baguette « bien blanche » est bien plus indigeste que celle à qui l'on a laissé le temps de bronzer. À ce propos, vous savez que Himmler, le *Reichsführer* SS, non content d'être un monstre sanguinaire, un type franchement antipathique et un fameux cinglé, était fréquemment sujet aux maux d'estomac ? Ayant déduit de sa propre pathologie que le pain ordinaire était dangereux pour la digestion, il décida, en 1942, d'interdire à l'ensemble des SS de consommer du pain qui ne soit pas grillé.

– En tout cas, je suis étonnée d'apprendre que, contrairement à la dame devant nous et malgré ce que je croyais savoir, le grand patron des SS n'aimait pas les blanches... ♦

ABONNEZ-VOUS !

1 AN

70 €

11 NUMÉROS

+ 11 NUMÉROS FORMAT NUMÉRIQUE

2 ANS : 130 €

OU

1 AN
50 €

+ 11 numéros format numérique

+ accès illimité à notre site internet



POUR VOUS ABONNER, C'EST AUSSI SUR :

lincorrect.org

Bulletin à envoyer à L'Incorrect – Service Abonnement, 28 rue saint Lazare – BP 32149 75425 Paris cedex 09 accompagné de votre chèque à l'ordre de L'Incorrect

Je m'abonne / **Je me réabonne**

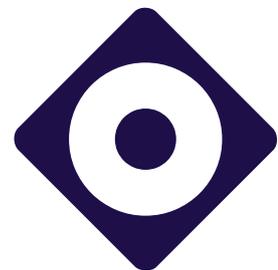
Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____ Ville _____

Pays _____ Téléphone _____

Courriel _____@_____



Faites-le taire !

En application de la loi Informatique et libertés, les coordonnées demandées ci-dessus sont nécessaires à l'enregistrement de votre commande. Celles-ci peuvent être communiquées à nos partenaires à des fins de prospection. Vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en vous adressant à L'Incorrect, 28, rue saint Lazare – BP 32149 – 75425 Paris cedex 09

TOUS LES JOURS

uniquement sur
lincorrect.org



DES HISTOIRES

DE L'INFO

DE L'ANALYSE

À partir de
2,95€
par mois

L'INCOTIDIEN

Faites-le taire tous les jours

26 mai – Saint Béranger

L'Edito

Ange Appino

Acte III, scène I

« Un âne à deux pieds peut devenir général et rester âne ».
Où, ces mots qui éclairent mieux la vie politique française que n'importe quel babillage mastriqué d'éditorialiste sont de la comtesse de Ségur. Ils viennent de son Général Dourakine, pour être précis. Il était important de commencer par elle car son nom s'apprête à être souillé par des journalistes et des politiques, rivaux en inculture, qui ne connaîtront pas une ligne de l'univers cruel, tendre et coloré auquel l'émigrée russe donna naissance.
Car oui, le Ségur de la Santé est bien le nom étrange que, dans le cabinet de je-ne-sais-quel ministre, celui de la Santé sûrement (qui se trouve sur l'avenue du même nom), un cerveau déjà rouillé d'ex-étudiant en com' vient de donner au plan du gouvernement pour guérir l'hôpital public, dont la crise du coronavirus a révélé les failles. Au programme, revalorisation du salaire des soignants et investissements publics. De fort bonnes attentions me direz-vous, et vous aurez raison. Quoi, le gouvernement tire de fort instructives leçons de la situation tragique dans lequel est plongé le pays, et nous trouvons encore matière à pinaillage ?
Malheureusement, ce plan trop tardif, trop timide et bientôt abandonné dans les méandres de je-ne-sais-quelle commission, n'empêche pas pour participer au lancement du

**LA LETTRE QUOTIDIENNE
DE L'INCORRECT**